

Frontière belge

Nicolas Freeling

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**Nicolas
Freeling
Frontière
belge**

grands détectives

10
18

NICOLAS FREELING

FRONTIÈRE BELGE

Traduit de l'anglais
par Marcellita de Moltke-Huitfeldt
et Ghislaine Lavagne,
revu par Rémy Lambrechts

10/18

*Série « Grands Détectives »
dirigée par J.-C. Zylberstein*

Titre original : *Gun before Butter*

© Nicolas Freeling 1963

© Librairie Plon 1965 pour la traduction française.

ISBN 2-264-00751-6

PREMIÈRE PARTIE

Le Rozengracht est une rue d'Amsterdam. Le mot *gracht* signifie « canal bordé de maisons ». Les maisons y sont toujours, mais le canal a été comblé pour les besoins de la circulation. C'est maintenant, hélas, une voie large et monotone qui part du centre de la ville et que sillonnent les tramways et les autobus. À mi-chemin se dresse toujours la gracieuse *Westerkerk*, une des plus belles églises d'Europe.

Toutes les rues de ce quartier portent des noms de fleurs, et le quartier lui-même fut baptisé le « Jardin » par Napoléon. Plaisanterie, car c'est un quartier populeux où vivent les véritables Amstellodamois – des gens pauvres, car ils sont trop roublards pour travailler et vivent d'expédients, à l'esprit plus vif et à la langue mieux pendue que partout ailleurs en Hollande. La plaisanterie est bonne car les rues du « Jardin » – rue des palmiers, des lauriers, des lilas, des roses – sont vétustes, sales et surpeuplées.

Les Hollandais ont corrompu le mot français, et le « Jardin » est devenu Jordaan. Le quartier a beaucoup changé, mais les Amstellodamois restent persuadés que ses habitants vivent de l'air du temps et ne se font jamais couper les cheveux, et qu'il se passe là-bas des choses pas ordinaires. Il reste un souvenir, même s'il est vague, du temps où la loi n'y avait pas cours. Au Jordaan, même le crime prend une saveur comique.

L'inspecteur Van der Valk, du commissariat central de la police d'Amsterdam, déambulait le long du Rozengracht, et regardait avec un plaisir renouvelé la Tour du Wester. Il baissa les yeux, vit une pomme de terre sur le trottoir, et l'envoya joyeusement valdinguer d'un large coup de pied.

Ce qu'il y a de tellement sympathique dans cette ville pouilleuse, pensait-il, on ne le perçoit qu'après s'en être absenté. Un week-end, par exemple, à l'air, comme on dit. On rentre et on se dit : « Bouh ! quel endroit infect. » Des pissotières partout, sauf, bien sûr, là où on en aurait besoin, une épaisse couche de poussière, les peaux de bananes jetées par nos délicieux bambins, et une épouvantable odeur de choux. Quant aux canaux... ce matin le Nassaukade puait comme un camembert trop fait. Pas étonnant – il était arrivé au Singel. « Regarde-moi ça ; de la soupe. » Sans doute plein de vieux landaus rouillés ; nos chers Amstellodamois, presque aussi indisciplinés que les Parisiens et tout aussi sales, Dieu merci. Il détestait l'obsession de la propreté des Hollandais. Qui se soucie d'eau propre, de toute façon ? À Venise, ils font sans. Hm, dans le temps, les Jordaaners se saoulaient, puis y piquaient une tête. Courageux, celui qui ferait ça

maintenant.

Ce serait bien s'il y avait quelques statues pour égayer ces rues. À y repenser, peut-être que non ; les Hollandais ne valent pas grand-chose pour la sculpture. Lorsqu'ils s'attaquent à un monument, cela donne l'horrible phallus de béton qui se dresse devant le Krasnapolsky. De toute façon, s'il y avait des statues elles seraient encroûtées dans la fiente de pigeon.

Un écœurant relent de graisse frite lui parvint d'un bar à croquettes. Quelle ville ; rien que de la puanteur. Pas si désagréable pourtant, après ce satané « air pur ».

Une petite pluie fine et poisseuse se mêla aux odeurs. Bon, il s'en était douté ; le rhumatisme de sa hanche gauche l'avait fait souffrir toute la matinée. Bonne excuse pour s'administrer quelque drogue ; le gin est ce qu'il y a de meilleur pour les rhumatismes. « On va se soigner », lança-t-il à son reflet dans une vitrine avant de s'engouffrer dans un bistrot.

L'affaire avait eu un aspect comique, mais il n'y avait vu qu'un embêtement. Les agents du poste de police du Jordaan avaient mis fin à une bagarre dans la rue près du Noordermarkt. Vingt minutes après que tout fut terminé, le chauffeur de la camionnette s'était aperçu qu'on lui avait pris pour quelques milliers de francs de manteaux de fourrure. Un camion l'avait percuté à l'arrière – c'est ce qui avait déclenché les hostilités – et l'impact avait fait s'ouvrir les portes. Quelqu'un avait attrapé les manteaux de fourrure – quelqu'un qui avait trouvé mieux à faire que de se mêler aux coups et aux vociférations qui avaient suivi la rude embrassade. Et s'y était pris on ne peut plus calmement et proprement ; personne n'avait rien remarqué ; tous étaient beaucoup trop occupés à mettre leur grain de sel. Le livreur, avec la lèvre fendue et une oreille en bouillie, était fou furieux. La compagnie d'assurances paierait. Van der Valk, lui, qui avait dû écouter avec dégoût des paquets de mensonges éhontés, n'en était pas devenu fou ; il en avait seulement marre.

Ça ne devrait pas être si compliqué, se dit-il. Quel goût aurait le gin – une nouvelle idée – si on y mettait du sucre et du tonic ? (Le goût était horrible.) Le moyen de transport est la clef du problème. Les manteaux ont été fourrés dans la voiture de quelqu'un, ou dans un triporteur. Nom de Dieu, sept manteaux de fourrure ; ça ne s'emporte pas négligemment sous le bras. Non, pas sur le Noordermarkt ; pas au milieu du mois de mai. On avait pu les glisser dans une poubelle, juste là au coin de la rue. Inintéressant ; des histoires de clown. Mis à part les assureurs, une espèce qu'il méprisait pour sa façon de s'engraisser de la peur et de la concupiscence des gens, qui pouvait se soucier de ces défroques de riches poupées ?

Par contre, cette histoire d'Italiens qui s'était passée hier soir – voilà

des gens, et beaucoup plus intéressants pour lui.

Intéressant, bien qu'il n'y ait aucun problème ; c'était clair comme de l'eau de roche. Trois Italiens – il y en a plein par ici, ces temps-ci – se promenaient en compagnie d'une Hollandaise sur le Leidseplein. À la hauteur du building Hirsh, quelques voyous, ils étaient au moins six, avaient exprimé en termes particulièrement grossiers ce qu'ils pensaient en voyant des Italiens escorter une Hollandaise. Indignation des Italiens. Agression des voyous. Choc de deux tempéraments et de quelques paires de poings. Un des Italiens avait perdu la tête et sorti un couteau. Bon, un des voyous avait une cuisse largement ouverte et avait arrosé de son sang le Leidseplein. Les policiers avaient foncé dans le tas et mis tout le monde au trou. Sauf la fille. Personne n'avait trouvé de prétexte pour la coffrer, bien qu'elle eût envoyé d'une gifle magistrale un des agresseurs dans la vitrine d'un fleuriste.

Van der Valk s'intéressait toujours à ces faiblesses humaines, mais son intérêt avait grandi lorsqu'il avait appris le nom de la fille. L'agent Westdijk l'avait noté dans son calepin ; trouble de l'ordre public. Van der Valk sirotait son café, mollement occupé à ne rien faire, quand il entendit le nom.

— Lucienne Englebert, lut laborieusement l'agent Westdijk. Qu'est-ce que c'est que ce nom ? Une Belge ? Elle parle bien le hollandais. Mais c'est pas un nom hollandais.

Van der Valk répliqua d'un ton acide :

— Vous voulez dire qu'elle ne peut pas être Hollandaise parce qu'elle ne s'appelle pas Keeke, ou autre nom évocateur de bruits de basse-cour ?

M. Westdijk avait observé un silence prudent ; Van der Valk était inspecteur-chef et de très loin son supérieur hiérarchique. Cependant, tous les policiers d'Amsterdam le tenaient pour un type étrange. Des phrases aussi déplaisantes que celle-ci sur le provincialisme hollandais avaient suscité l'inquiétude et la méfiance chez ses collègues. Et le mépris qu'il affichait pour le conformisme pusillanime des calvinistes hollandais lui faisait du tort et retardait son avancement ; oh ! oui.

Et pourtant le procureur général – et quand il parle on l'écoute – avait dit une fois, même si c'était d'un ton acerbe, que ce n'était pas si mal d'avoir un policier doué d'imagination. Après quoi, Van der Valk avait observé une tendance croissante chez ses supérieurs à fermer les yeux sur son non-conformisme, et même à admettre ses énormités. Par contre on le traitait, discrètement, en bouffon. On acceptait qu'il fût malin à l'occasion. Mais il savait qu'il ne dépasserait jamais le grade d'inspecteur-chef.

On lui refilait les affaires bizarres. Quiconque portait un nom étrange ou faisait un travail inhabituel. Ou parlait une autre langue – n'avait-il pas déclaré que le hollandais était une langue à l'usage des

fermières qui appellent leurs poules ? En fait, ses supérieurs avaient renoncé à le détester. Ils se contentaient maintenant de le désapprouver. Il donnait un mauvais exemple aux jeunes enquêteurs, certainement, mais il y avait des choses qu'il faisait mieux que personne. En conséquence, il était sans doute le seul policier de Hollande qui puisse se permettre de boire pendant le service, d'éclater de rire, et de porter autre chose qu'un complet gris avec une cravate à pois.

Avait-on enfin compris qu'il s'en fichait éperdument ? Lui accordait-on à contrecœur une certaine considération ?

Étrangers. Cinglés. Artistes. Tout ce que les autres trouvaient difficile à comprendre. Il était utile après tout. Un type qui lit de la poésie, parle le français et un peu l'espagnol, ça peut rendre service. Quant aux Italiens, ils étaient pour lui, naturellement. Lucienne Englebert aussi. Il n'avait pas eu besoin de la demander. Il n'avait pas eu besoin de signaler qu'il l'avait déjà rencontrée auparavant en d'autres circonstances. Quand, des années plus tard, il fit le résumé de toute l'affaire – il s'était écoulé des mois, des années même, entre les divers épisodes – à la recherche de sa logique, il aurait pu écrire : *Les Diverses Circonstances en Lesquelles Je Vis Lucienne Englebert*. Mais ce n'est pas un bon titre. Avec des goûts plus littéraires il aurait pu l'appeler *L'Idylle*. Car c'était une histoire romantique, de bout en bout. Où lui aussi s'était conduit d'une façon sentimentale et absurde. Assez imbécile de sa part, et inadéquate pour un policier. On peut dire pour sa défense qu'il fit un effort pour comprendre l'histoire. Le nom qu'il avait donné en son for intérieur à l'affaire était lui aussi romanesque. Il l'appelait « Les Tailleurs de Diamants ». Chacun des personnages lui paraissait semblable à un diamant qui taille les autres en étant lui-même taillé, et jette un éclat, des éclairs et d'étranges lueurs.

Sa première rencontre avec Lucienne datait d'environ six mois. Au volant de sa voiture, il roulait tranquillement sur la route d'Utrecht. Devant lui s'annonçait un croisement bien connu, et il songea vaguement que la DS grise qui venait de le dépasser allait beaucoup trop vite. Quand la camionnette du crétin de garçon boucher arriva à son petit train, puis hésita bêtement, puis percuta le nez de requin de la Citroën, il eut le temps, tout en freinant, de se dire qu'il n'était pas surpris.

La jeune fille, à demi consciente, saignait légèrement du front – rien de grave, se dit-il. Le garçon boucher était transformé en chair à pâté, tout simplement. L'homme, tassé sous le volant de la voiture comme un vieux sac – y avait-il quelque chose à faire pour lui ? Il n'y croyait pas. La poitrine défoncée. Pouls faible, teint livide, respiration sifflante. Ne pas le bouger. Mais Van der Valk fit de son mieux en attendant l'arrivée de l'ambulance et de la police. Le portefeuille de

l'homme lui donna un nom : Arnolf Englebert. Et il connaissait ce nom, tout comme il aurait dû reconnaître le visage qu'il avait bien souvent rencontré sur les pochettes de disques. Un chef d'orchestre. Excellent dans Mahler. Pourrai-je encore apprécier ces disques ? Beau style, proche de celui de Walter.

Tout à coup les yeux s'ouvrirent et essayèrent d'accommoder, puis de bouger. Muscles de la gorge toujours en état. Larynx, pharynx, même les lèvres. Même le cerveau marchait toujours.

— J'ai fait un accident, firent les lèvres en allemand, faiblement mais distinctement.

Le ton ne marquait ni surprise ni indignation.

— Oui.

— Et je vais mourir.

— Oui.

— Vous feriez mieux de me pardonner mes péchés.

Pas d'ironie dans la voix.

— Nous faisons de notre mieux. Ils vont arriver maintenant.

— Ma fille ?

— Ça va. Un peu tailladée, c'est tout.

— Ah ! Pas d'importance. Nous mourrons tous. Ça ne fait pas mal.

— Je suis de la police. Puis-je entendre un message, faire quelque chose pour vous ?

Les yeux étaient pensifs.

— Non ; merci.

— Soyez certain de mourir, lui dit la voix en anglais.

Les mots lui paraissaient familiers ; où les avait-il entendus ? Mais la voix ne dit rien de plus. L'homme s'était perdu dans ses souvenirs, et la contrition peut-être.

— Rien à faire, déclara l'officier de la police nationale penché sur le capot de sa petite Porsche. On ne peut pas le sortir de là sans le tuer.

— Foutu, fit l'ambulancier. Côtes enfoncées, trente-six sortes de blessures internes. Rate éclatée, le foie aussi peut-être. Sans espoir.

Et il mourut effectivement un quart d'heure plus tard, toujours pensif et paisible.

Ils emmenèrent la fille à l'hôpital d'Utrecht. Quelques contusions, des bleus, une légère commotion. Trois points de suture pour l'entaille au front.

Rentré chez lui. Van der Valk vérifia la citation qui lui prit quelque temps à retrouver. *Mesure pour mesure*.

— « Que ce soit la vie ou la mort, elle en sera meilleure. » Très sensé, dit-il à sa femme qui apparaissait avec des harengs au porridge.

— Est-ce qu'il existe une bonne traduction de Shakespeare ?

L'anglais d'Arlette était bon, mais Shakespeare la dépassait.

— Il paraît qu'il y en a une bonne en russe.

— Merci du renseignement.

— La française ne vaut pas grand-chose. Mieux vaut s'en tenir à Racine.

— Je te garantis qu'elle doit être meilleure que la hollandaise, rétorqua Arlette qui montait sur ses grands chevaux dès qu'on attaquait sa France.

— Ça n'est pas une référence. Les Hollandais n'ont jamais lu que *Le Marchand de Venise*, et dans le but de se renseigner sur les techniques commerciales des Vénitiens, ça peut servir. Grande déception.

Puis il avait été très occupé, trop pour se soucier de ce qu'il était advenu de Lucienne Englebert. Maintenant il allait peut-être le savoir. Il se proposait de lui rendre une petite visite. L'agent Westdijk avait son adresse, calligraphiée dans son satané calepin.

Un grand bâtiment près du Roelof Hartplein : lourd et pataud comme tous ceux qui défigurent le sud d'Amsterdam. Un grand appartement, assez sombre. Et un accueil très hostile.

— Qui êtes-vous ? Ah, un policier, bien sûr. Je suppose que je ne peux pas vous empêcher d'entrer, mais je ne vous inviterai pas à vous asseoir.

Lucienne Englebert devait avoir dans les dix-neuf ans. Une grande blonde osseuse ; des traits réguliers et hautains, dénotant une violence naturelle qui devenait en cet instant fureur explosive. Il décida qu'il lui fallait tenter de désarmer cette amazone ; elle était capable de lui flanquer un coup de couteau.

— Votre père m'a dit quelques mots avant de mourir. Il se trouve que j'étais là, par hasard. Il m'a dit d'être certain de mourir.

Elle s'adoucit, d'un rien.

— C'était une de ses maximes. Mais ça n'a rien à voir avec vous.

— J'ai aidé à vous sortir de là.

— Alors je suppose que je vous dois des remerciements. Zut, vous feriez mieux de vous asseoir.

— Était-il certain de mourir ?

— Oui. Il aimait rouler trop vite. Il ne voulait pas mourir couché. Comme Kleiber. Il voulait vraiment mourir en travaillant. Erich aussi.

— Est-ce donc mieux de mourir sur une route aux environs d'Utrecht ?

— Mieux que quoi ?

— Que dans une chambre d'hôtel à Zürich.

— Vous savez cela ?

— Je l'ai lu.

— C'était le meilleur ami de mon père.

— Quand je pouvais, j'allais à ses concerts. À ceux de votre père aussi.

— Quand j'étais petite, c'était mon héros.

Mieux. Il ne s'était pas assis ; il allait et venait. Il avait réussi à faire fondre son hostilité ; arriverait-il maintenant à établir l'amorce d'un rapport ? À obtenir un peu de sa confiance ? Il vit un disque de Piaf sur l'électrophone ; il le prit.

— Elle aussi je l'aime beaucoup, mais je ne connaissais pas celui-ci.

— *C'est formidable.*

— Vous connaissez celui avec l'accordéoniste ? Où elle crie « Arrêtez ! » à la fin ?

— Arrêtez la musique. Oui. Mais celui-ci est plus ancien... Vous voulez boire quelque chose ? ajouta-t-elle brusquement, comme si elle avait un peu honte d'avoir été si désagréable.

— Oui. Malheureusement il faudra aussi que je vous parle affaires.

— Je suppose que vous n'y pouvez rien, dit-elle pensivement.

Il lui offrit une cigarette. Elle la prit et se la carra au coin de la bouche, comme un homme. Le piano occupait toujours le milieu de la pièce ; une photo de son père était posée dessus. Au bas on lisait : « *Freischütz – Wien.* » Elle avait visiblement beaucoup aimé son père ; un bon point.

— *Freischütz, Figaro et Fidelio.*

— Oui, dit-elle, émue. Les « trois grands » d'Erich. Vous avez l'esprit beaucoup moins étroit que je ne l'imaginais, ajouta-t-elle naïvement.

Elle était en train de lui verser un verre de vin blanc, ce qu'elle faisait avec élégance ; une parfaite hôtesse, quand elle le voulait. Et elle se déplaçait avec une dignité naturelle qui l'enchantait. Le vin était allemand, et pas douceâtre du tout, ce qui l'enchantait aussi.

— Bon. Vous savez, vous auriez pu éviter tous ces ennuis. Ce n'est rien, mais ça s'amplifie. Les journaux s'en emparent et leur donnent une importance exagérée.

— J'ai été insultée, répliqua vivement Lucienne, et mes amis, qui étant italiens sont bien élevés, l'ont mal pris. Est-ce un crime ?

— Ah ! insultée, répondit paisiblement Van der Valk. Vous êtes susceptible, Mademoiselle ; ce n'est pas nécessaire. Ce n'était qu'une provocation à l'adresse de vos amis italiens.

— Ils m'ont traitée de tous les noms.

— Je veux bien croire que vous n'y soyez pas habituée, comme je le suis, par exemple. Si vous les connaissiez mieux, vous sauriez que ces gamins ont un besoin permanent d'insulter, en guise de revanche. Ils ne peuvent pas s'empêcher d'en vouloir à tous ceux qui ont reçu une meilleure éducation que la leur. Mais c'est enfantin de les prendre au sérieux. C'est précisément ce qu'ils cherchent : provoquer cette réaction. Mais leur bêtise n'excuse pas la vôtre. Il s'agit des trois autres. Vous étiez avec eux ; pourquoi, ça ne me regarde pas. Mais maintenant ils sont dans le pétrin – l'un d'entre eux, au moins. Je ne les ai pas encore vus. Mais il y a ce couteau.

— Cet imbécile de Nino. — Elle prit un air maternel hautement comique. — Ce n'est qu'un enfant.

— Exactement. Mais les petits enfants doivent s'abstenir de jouer avec les ciseaux, les couteaux et autres objets tranchants. Le procureur va faire tout un foin au sujet de ce couteau, et le juge peut fort bien le prendre au sérieux. Les deux autres s'en tireront avec une amende, mais en prime on les menacera de leur retirer leur permis de séjour si on a de nouveau affaire à eux. Beaucoup plus simple qu'une condamnation avec sursis. Ça signifiera : Ne sortez plus avec des Hollandaises ; nous vous le déconseillons.

Ses yeux lancèrent des éclairs.

— Je prends bien soin de faire ce que ces gens-là déconseillent. Et ceux à qui ça ne plaît pas, *je les emmerde*.

Il rit.

— Ah, là je vous comprends, et j'ai bien souvent dit la même chose. Seulement voilà, quand on est un étranger dans un pays, il faut faire plus attention que chez soi. Tout particulièrement en Hollande. Nous sommes susceptibles : il y a des choses qui passeraient inaperçues en France ou en Allemagne et qui font ici de vrais scandales. Que voulez-vous, nous avons l'esprit un peu étroit et insulaire ; vous devriez le savoir. Ça ne s'applique pas à vous, bien sûr, personne ne vous dira rien. Le juge risque seulement de vous jeter un regard désapprouvateur par-dessus ses lunettes.

— Parce que je suis Hollandaise.

Embêtant, n'est-ce pas ? Je le trouve souvent.

— Mais je suis chez moi ici. Personne ne va me dire avec qui j'ai le droit de sortir.

— Personne n'essaye, répondit doucement Van der Valk. Je suggère seulement que si vous étiez moins susceptible vos compagnons auraient moins de mal à garder leur sang-froid. Vous êtes assez intelligente pour comprendre cela.

Elle resta silencieuse ; il parcourut le salon du regard. De beaux et coûteux objets qui avaient l'air de faire partie d'une exposition. Englebert avait été brillant ; mieux, il avait été un musicien connu et admiré. Un peu trop dramatique, peut-être, un peu trop théâtral. Mais bon. Il avait gagné beaucoup d'argent, mais ses cachets se volatilisèrent rapidement. Grand amateur de femmes d'une beauté assez voyante — comment avait-elle réagi à cela ? Se rendrait-elle jamais compte que ce donjuanisme était peut-être la cause de ce soupçon d'artifice, d'insécurité, dans les interprétations d'Englebert ?

Il remarqua un grand nombre de photographies de femmes élégamment encadrées de crocodile ou de lézard.

Partout de l'argent, du cuir, du cristal. Riche, et assez vulgaire.

— L'une de ces femmes est-elle votre mère ?

— Non. Toutes des maîtresses. J'attends un peu, et puis tout ça ira au feu. Elles ne représentent rien pour moi, et je n'ai pas envie de les voir.

Hm, toutes ces femmes et pas de femme. De qui était-elle la fille ? Et qui tenait la maison ? Qui s'occupait d'elle maintenant que son père était mort ? Sa mère vivait-elle encore ? Il voulait savoir. Elle le trouverait bien curieux ; tant pis. Il fallait qu'il satisfasse son instinct de policier, et quelque chose le tracassait au sujet de cette fille ; ça n'était pas n'importe qui.

— Où est votre mère ? demanda-t-il, de but en blanc, mais sans forcer la voix : il avait horreur de la brutalité soupçonneuse des flics à la manque.

La question ne la troubla pas.

— En Amérique du Sud. Au Mexique peut-être. Ou en Californie – je crois qu'elle a toujours un visa pour les États-Unis. Je ne tiens pas tellement à savoir où elle est.

— Ah bon ! C'est comme ça ?

— C'est comme ça, approuva-t-elle gravement.

— Qui est-ce qui s'occupe du ménage ici ?

— Une femme que mon père employait, qui lui était très dévouée.

— Et qui paie les factures ?

— Le banquier. Un emmerdeur pontifiant.

Il eut une pointe de sympathie pour le banquier.

— Et quelle banque ?

— Je ne sais plus quel nom idiot. Sur le Rokin.

Il dissimula un sourire ; ça n'était pas étonnant. Cette fille devait être la poisse pour les hommes d'affaires et l'exécuteur testamentaire du papa. Un malheureux notaire avait dû se croire obligé de prodiguer ses conseils à cette jeune femme. Peut-être avait-il eu la gentillesse de l'inviter à dîner ; le pauvre avait dû passer une bien mauvaise soirée.

— Bien. Il fallait seulement que je vous connaisse un peu mieux avant d'aller m'occuper des garçons. Je vais essayer de les sortir de leur trou ; ça ne devrait pas être trop difficile.

Elle le dévisagea, toujours légèrement renfrognée.

— Je ne vous demande aucune faveur.

— Qui parle de faire des faveurs ? J'essaye seulement d'être humain. Si je me mettais à faire des faveurs à tout un chacun, je ne ferais pas long feu dans ce boulot.

Ce genre de discours marcherait mieux avec elle que tout autre. Elle était encore à l'âge où l'on tient la politesse pour une forme d'hypocrisie. Il se leva. Un portrait d'elle enfant était accroché au mur du fond. Bon portrait, pensa-t-il, bon tableau, non pas qu'il y connaisse grand-chose, mais il commençait à s'y intéresser. Il l'observa, puis revint au tableau ; elle haussa les épaules. Enfant, elle

avait été remarquable ; femme, elle le serait bientôt.

Au-dessus du portrait il y avait une bibliothèque. Un policier n'avait pas de scrupule quant à ce genre de curiosité, et il ne laissait jamais passer une bibliothèque sans l'inventorier ; elles apprenaient toujours beaucoup de leur propriétaire. Il y avait plusieurs rangées de livres techniques et professionnels ; Englebert avait été un artiste consciencieux. D'autres rangées de livres de poche, des romans de gare en français, en allemand et en anglais. Peu de livres sérieux, hormis ceux ayant trait à la musique. Ni histoire, ni littérature, ni philosophie. Rien de surprenant. Les musiciens étaient souvent étonnamment peu cultivés et étroits d'esprit. Cette fille devait n'avoir reçu aucune instruction. Parlant cinq langues, et analphabète dans chacune d'entre elles. Bon, qu'y pouvait-il ?

— Excellent ce vin, dit-il, et merci de votre accueil.

— N'en parlez pas, fit-elle avec indifférence.

Revenu à son bureau, il fit appeler les trois Italiens. Rien de compliqué. Ça pouvait probablement être réglé en une demi-heure, et vite oublié. Il n'aurait jamais pris la peine d'aller la voir s'il n'avait pas su son nom. Mais maintenant qu'il s'intéressait à elle, il commençait à s'intéresser aussi aux trois Italiens. Qu'avaient-ils fait après tout qui vaille une journée de travail d'un inspecteur de police ? Ce n'était que la tâche d'un enquêteur. N'importe où ailleurs une telle affaire serait passée inaperçue. Une bonne engueulade et une condamnation avec sursis. Même ici, il n'y avait que la méfiance hollandaise pour créer des difficultés. La double méfiance. Celle, systématique, à l'égard des étrangers – nous sommes déjà trop nombreux pour le peu d'espace qui nous est alloué – et une méfiance instinctive envers tout ce qui est imaginatif, inhabituel, non conventionnel. Il soupira ; la vie était une plaie. C'était un mauvais jour ; voilà le problème. On avait retrouvé les manteaux de fourrure dans le triporteur d'un garçon boulanger ; charmant. Pauvre type ; une minute de faiblesse, et il allait se faire démolir. Par la faute de – qui ? Ni celle du conducteur du camion, ni celle du livreur en camionnette. Ni même, à vrai dire, celle des propriétaires. Le pauvre garçon boulanger au salaire de misère allait trouver la vie bien dure ce matin.

Les trois garçons étaient maintenant assis devant lui ; ils étaient bien élevés, ces Italiens. Ils refusèrent ses cigarettes françaises – trop fortes, expliquèrent-ils poliment. Van der Valk dénicha un vieux paquet de Golden Fictions qui les conquit. Ils ne lui feraient aucune difficulté ; la nuit de prison les avait déjà bien calmés.

À première vue, lequel était l'ami de Lucienne ? Pas le petit Trocchio, qu'ils appelaient Nino. C'était lui qui avait joué du couteau. Même calmé, il était bavard, affreusement bavard. Petit bonhomme

courtaud aux cheveux ondulés. Serveur. Visage agréable, inintelligent, un peu empâté. Devait faire de la gymnastique pour développer ses muscles, connaître toutes les chansons du hit-parade et ne jamais s'arrêter de parler.

Plutôt le second. Serveur lui aussi, mais pas de son métier, seulement pour payer ses études. Athlétique, beau garçon ; mouvements lents, mais visage vif. Grand ; longs cheveux aile-de-corbeau ; pâleur distinguée – très beau ; ce doit être celui-ci. Van der Valk décida de commencer par lui et étala les passeports sur son bureau.

— Valmonte, Dario, né le trois avril dix-neuf cent trente-neuf à Milan.

— Exact.

Voix assurée ; doux français du Midi, plus agréable que le dur lillois de Van der Valk.

— Votre père est ingénieur électricien. Vous êtes ici pour des études ?

— Diplôme d'interprète. J'ai passé le français et l'allemand ; il me manque l'anglais.

Excellent – c'était lui. Mais il se trompait. Dès qu'il mentionna le nom de Lucienne, le troisième garçon, le blond, intervint posément.

— *Non* – son ami – *je le suis*.

Français hésitant ; voix douce ; l'air timide. Plus trapu que le citadin, mais pas comme un paysan, plutôt un montagnard. Soigné, bonne éducation. Cheveux blonds très courts. Né à Trieste, employé dans une firme d'apéritifs de Bolzano, faisant actuellement un stage ici dans une distillerie.

— Ah ! Vous êtes ici pour apprendre – comment dites-vous – de nouveaux procédés de fabrication ?

Le garçon acquiesça ; il eut un sourire aimable – deux dents en or.

— Des macérations d'herbes et de fleurs, dans du vin ou de l'eau-de-vie. Pour faire des apéritifs, comme le quinquina, ou des digestifs, comme l'anis. C'est très complexe.

Il avait une façon de parler agréable, un peu didactique, comme s'il pensait que tout le monde devait s'intéresser à tout. Bien raison, d'ailleurs, lui-même avait tout de suite été intéressé.

— Et ici, qu'est-ce que vous apprenez ?

— Nous travaillons surtout avec les fleurs des Alpes – *la gentiane*, vous connaissez ? et d'autres – mais ici vous utilisez des fruits. À notre avis, c'est moins intéressant, mais il faut voyager pour apprendre. Autres pays, autres goûts. Nous essayons de développer nos exportations ; on trouve nos apéritifs trop *secco*, trop *medicinale*. Alors je viens apprendre ici. Je parle un peu l'autrichien, alors un peu de hollandais, un peu.

Formidable.

Seigneur ! ce petit Nino, quel gamin agressif. Il interrompait sans arrêt celui qui parlait. Exactement le type à trimballer un couteau sans aucune raison, et faire la bêtise de le sortir pour fanfaronner. Avait besoin d'une fessée ; trop excité. Le procureur le calmerait.

Les deux autres étaient visiblement inoffensifs et ne poseraient aucun problème. Et n'en avaient d'ailleurs posé aucun. Avaient seulement dû essayer de se conduire en gentlemen en présence de Lucienne. Lorsqu'on accompagne une dame et qu'on a du cran, on ne se dérobe pas devant une bande de voyous qui vous abreuvent d'obscénités. Ceux-là, il veillerait à ce qu'on les secoue un bon coup.

— Dites-moi : comment avez-vous fait la connaissance de Mademoiselle Englebert ?

— J'aime beaucoup la musique, dit sagement le garçon, je vais souvent au concert, j'étais *abonné* le printemps. Signor Englebert était très gentil – il m'a parlé italien, et sa fille a été avec lui et il m'a présenté. Quand il est malheureusement mort, j'ai écrit la lettre de *condoléances* et elle répond.

— Je vois.

Il dressa *procès-verbal* en expliquant que cela ne concernait que le coup de couteau. Trocchio resterait en prison ; les deux autres étaient libres. Ils devraient cependant se présenter devant le tribunal de simple police où on leur passerait probablement un savon. Large sourire de Dario, le citadin milanais – pas la première fois qu'il est mêlé à une bagarre, se dit Van der Valk. Visage éploré du sérieux Franco, grand abattement du petit Nino.

Il se demanda s'ils se réuniraient bientôt chez Lucienne pour fêter l'heureuse conclusion de l'affaire. Il l'aurait parié.

Quelques jours plus tard il se retrouva avec une heure creuse. C'était toujours pareil. Tantôt vous ne saviez plus où donner de la tête, et l'instant suivant vous étiez renversé en arrière, les talons sur la paperasse qui encombre toujours votre bureau. Van der Valk haïssait la paperasserie ; il trouva un prétexte pour aller faire un tour sur le Rokin. Il projetait, par pure vile curiosité, de faire quelque chose d'immoral, que tous les policiers font de temps à autre. Il voulait user de sa position officielle pour satisfaire un besoin d'information tout personnel. Si quelqu'un lui avait demandé pourquoi il s'intéressait à – était vraiment intrigué par – Lucienne Englebert, il aurait été bien en peine de répondre. Mais cela ne lui coûterait aucun effort de trouver quelle était la banque qui s'occupait des affaires Englebert.

— Est-ce une enquête officielle ? demanda le directeur dont l'affectation polie marquait la désapprobation.

Un homme d'affaires doit bien accepter l'existence de la police,

médita Van der Valk, mais sa visite semble toujours laisser planer un relent de corruption dans les beaux bureaux astiqués.

— Aucunement, répondit-il tranquillement. Rien d'officiel, un intérêt paternel.

— Et de quelle façon ma cliente se trouve-t-elle avoir affaire à vous ?

Le directeur ne se satisfaisait pas de l'intérêt paternel.

— D'aucune façon. Elle a été indirectement mêlée à un incident. Nous désirons seulement savoir quels sont ses moyens d'existence depuis la mort de son père.

Le motif parut plausible, après réflexion.

— En tel cas, je ne suis pas tenu de vous renseigner. Je peux toutefois vous révéler qu'elle jouit, pour le moment, de revenus raisonnables. Mais si vous désirez en savoir davantage, vous devriez vous adresser à son notaire, ajouta-t-il sèchement.

— Juste. Qui est-ce ?

Le directeur hésita – ça n'avait aucune importance, mais personne n'a jamais vraiment envie de lâcher une information à la police.

— M^e van't Hart, Frans van Mierisstraat.

— Je vous remercie.

Le directeur inclina légèrement la tête, tel un monarque devant un hommage indésirable.

Il s'écoula une semaine avant que les circonstances ne l'amènent dans les parages de la Frans van Mierisstraat, mais Van der Valk saisit l'occasion. D'autres choses plus importantes avaient sollicité son intérêt entre-temps, mais il était toujours curieux de Lucienne Englebert. Cette persévérance l'étonnait un peu, elle avait quelque chose de contraire à son métier.

La Frans van Mieris est une rue morne, assez typique du quartier. Des bâtiments paisibles et pesants, remplis de rideaux de velours et de meubles trop bien cirés, pourtant à deux minutes seulement du tumulte presque napolitain de l'Albert Cuijp. C'est une rue très convenable pour un notaire, peuplée de dentistes, d'obscurs agents commerciaux et de philatélistes. Elle n'est pas assez chic pour les *souteneurs*, les avorteurs et les photographes de mode.

Van der Valk appréciait cette dignité lugubre : une rue saoule portant perruque. Il y avait des arbres poussiéreux, deux ou trois chiens errants, un homme qui s'engouffra dans une Mercedes sale et démarra sèchement, l'air honteux, comme s'il sortait d'un hôtel de passe.

Quoi qu'il en soit, M^e van't Hart était un homme encore jeune et un peu chauve. Sobre, et sans perruque.

— Ce n'était pas un homme d'affaires, bien sûr. Et la petite

Lucienne. Une enfant attachante ; difficile. Et comme vous disiez, pas de mère.

— Vous n'êtes donc pas surpris de me voir ?

— Jamais surpris de rien, Monsieur. Mais j'espère que votre intérêt... n'a pas de causes trop graves.

— Non, elle n'a été qu'indirectement mêlée à une autre affaire. Mais il m'a semblé que l'occasion pourrait surgir où cette jeune fille pourrait nous causer du souci.

Les yeux gris-vert le dévisagèrent froidement.

— Mais cette occasion ne s'est pas encore produite ?

— Nullement.

Le notaire soupira légèrement.

— Bien, je pense que je peux vous parler franchement. Il n'y a pas grand-chose que je puisse faire pour surveiller, ou disons plutôt conseiller, une jeune fille très décidée de dix-neuf ans, qui était la fierté de son père et, partant, terriblement gâtée. J'ai insisté auprès d'elle pour qu'elle se préoccupe de gagner sa vie. Sa fortune peut lui permettre de vivre un certain temps, suffisamment même pour faire des études poussées, mais cela ne durera pas éternellement. Il n'y avait pas d'assurance-vie. Et c'est tout ce qu'il y a à dire. Je lui ai donné les conseils que je pouvais – le peu qu'elle était disposée à entendre. Au-delà, son avenir est entre ses mains.

C'est bien ce que Van der Valk s'était imaginé. Et quel avantage avait-il à le savoir ?

C'était plus d'un an après – on avait glissé de mai à octobre ; un mauvais été s'était mué inopinément en un automne merveilleux. Tout le monde était aux fenêtres pour profiter de la caresse du soleil dans un air agréablement frais. Van der Valk avait pris le ferry qui traverse l'IJ vers l'enfer d'Amsterdam-Nord ; un sale travail dans les arrières-cours sordides des usines. Il ne se lassait pas du soleil qui étincelait sur les eaux paresseuses du port. Il descendit à la gare centrale, pris par un désir enfantin de refaire un tour sur le ferry ; c'était si merveilleux sur l'eau.

Tel un enfant encore, il s'arrêta pour regarder le bateau de Marken, et la cohorte de touristes bardés d'appareils photo qui s'entassaient dans un bateau-mouche. Quand il découvrit Lucienne assise seule devant une tasse de café vide à la terrasse du débarcadère, ce ne fut pas tant la curiosité qui le fit s'approcher d'elle que le prétexte ainsi trouvé pour traîner un peu au soleil.

Elle avait une mine excellente. Ses cheveux blonds et sa robe grise se détachaient sur le gris et l'or de l'après-midi à la manière d'un Sisley. Elle ne le reconnut pas, mais elle aussi avait changé. En mieux, se dit-il ; elle était plus mince, mieux proportionnée, ses beaux yeux

agrandis. Elle se coiffait différemment, ne portait ni fard ni bijoux (ce qu'il approuva). Elle aussi admirait les reflets dansants du soleil sur l'eau sombre du port. Elle prit la cigarette qu'il lui offrait, et un frisson de contentement parcourut sa grande bouche.

— La première de la semaine ; rudement bon.

— Vous avez cessé de fumer ?

— Non, je fais des économies. Je m'offre un paquet le week-end. Me voilà pauvre maintenant, voyez-vous.

— Et ça vous ennuie beaucoup ?

— Bien sûr. Pas tant d'être pauvre, on s'y fait. Mais le manque d'argent fait de vous une esclave – ça, ça m'ennuie. Ma vie n'est qu'une succession d'hypocrisies parce que je ne dispose que du minimum vital. Je ne désire pas d'objets – mais je désire avoir cinq mille florins par an et être libre.

Elle reposa son menton sur sa main vigoureuse et le fixa gravement.

— Est-ce que vous pouvez comprendre cela, ou êtes-vous comme tous ces paysans qui pourraient gagner des millions et rester des esclaves ?

— Oui, je comprends.

— Je n'ai pas envie de continuer comme ça, pourtant.

Ces mots lui donnèrent un étrange sentiment de parenté avec la jeune fille. Ils avaient une certaine ressemblance physique ; elle aurait pu, par exemple, être sa petite sœur. Et à son âge il avait pensé la même chose.

— Vous travaillez actuellement, pour gagner votre vie ?

— Oui. Il y a un marchand de musique – M. Markiewics sur la Sarphatistraat. Il connaissait papa ; c'est un vieux monsieur très gentil. Alors je travaille chez lui, je vends des disques, des partitions – je m'y connais, même si je n'ai jamais vraiment appris. Des petites mazurkas faciles pour les écolières maladroites. Mais j'aime mieux ça que d'être dactylo dans je ne sais quelle compagnie d'assurances. Et je gagne de quoi vivre, tout juste. Cette robe m'a coûté vingt et un florins et demi chez Vroom. Ça m'est égal, bien que je donnerais beaucoup pour un bon bâton de rouge. Je préfère m'en passer que d'en utiliser un médiocre. De quoi a-t-on vraiment besoin ? De bas ? Derrière mon comptoir je n'en porte jamais. Coiffeur ? L'un des Italiens me coiffe gratuitement. Qu'est-ce qui reste ? Le loyer, la nourriture et le cordonnier. Je gagne ce qu'il faut pour.

Il rit.

— Mais votre père a dû vous laisser de l'argent.

Ce fut son tour de rire.

— Ah ça a été une belle empoignade. J'ai réussi à tout leur arracher, j'ai vendu tout ce que contenait l'appartement, et j'ai tout claqué. Je me suis promenée six mois à travers l'Europe, libre comme

l'air. Je me suis payé un sacré bon temps, et j'ai fait tout ce que je n'aurais jamais fait autrement. Ç'a été mon apprentissage, disons.

— Oui. Toute votre fortune est passée dans votre cervelle.

— Réduite à ceci : un paquet de cigarettes, une bouteille de vin et une tranche de brie pour passer le week-end. Oh, je vis ; mais comment cela finira-t-il ?

— *Je n'en connais pas la fin.*

— C'est vrai. On dirait que ça sort d'une chanson, mais ce n'est pas vivre. Je reçois des places de concert gratuites. Je les revends à la boutique. Qu'est-ce que j'ai besoin d'aller au concert ?

Il la quitta avec l'impression d'avoir vu un pur-sang attelé à un chariot de brasseur. Et la tentation de se moquer de la sympathie qu'il éprouvait pour elle.

Une voix inconnue parlait doucement au téléphone :

— Monsieur Van der Valk, disait-elle, aimable et courtoise.

Une voix civilisée, pensa Van der Valk, voilà qui est rare.

— Oui ?

— On m'a donné votre nom, et comme je crois devoir appeler la police, je me suis permis de vous demander.

— Pouvez-vous me dire de quoi il s'agit ?

— J'aimerais mieux ne pas le faire au téléphone. Puis-je distraire un quart d'heure de votre temps ?

La voix civilisée captivait Van der Valk.

— Est-ce urgent ?

— Je crois que oui.

— Vos nom et adresse, s'il vous plaît.

— Markiewics. Au 700 de la Sarphatistraat. Le magasin de musique.

— Bon, bon. Je serai chez vous d'ici un quart d'heure.

M. Markiewics avait un grand visage gris et lunaire surmonté d'un beau front, des lunettes à fine monture d'or, des dents assorties, et une moustache grise à la Toscanini. Son bureau contenait plus de musique que son magasin où deux ménagères écoutaient *Cavalleria Rusticana* avec un air de concentration imbécile, tandis qu'un petit bonhomme fripé considérait avec stupéfaction la clarinette qu'il venait de démonter.

Lucienne se trouvait aussi dans le bureau, le menton posé sur la paume de sa main, regardant au-dehors par la fenêtre tout comme elle regardait l'eau du port la dernière fois qu'il l'avait vue.

M. Markiewics s'assit avec un soupir las et lui offrit un mince cigare verdâtre qui sentait fort bon. Il retira ses lunettes et ferma les yeux.

— J'ai été obligé de faire une démarche que je déplore. Un de mes clients est venu me voir. Il prétend – à juste titre, dois-je préciser – que par deux fois l'une de mes employées ne lui a pas rendu toute la monnaie qui lui était due. Il s'en était aperçu la première fois, et, pour

vérifier ses soupçons, paya de nouveau avec une grosse coupure cette fois-ci. D'autres plaintes de ce type me sont parvenues. J'ai contrôlé leur bien-fondé, et je me demandais ce que j'allais faire quand cet homme m'a mis devant l'alternative suivante : soit, je faisais payer la jeune fille, soit, il allait porter plainte au commissariat de police. Je dois garder de bons rapports avec mes clients. Je ne peux pas récuser cette accusation, ni passer dessus. Ah, Lucienne, pourquoi n'est-ce pas moi que vous avez volé ?

— Je ne vous aurais pas volé, vous.

— Ma pauvre enfant ; ce que vous avez fait est bien pire.

Van der Valk ne dit rien ; il savourait son cigare.

— Je lui ai demandé quoi faire ; elle a fini par me donner votre nom.

Van der Valk la regarda.

— Je ne pense pas que vous ayez fait appel à moi en vous imaginant que j'allais arranger les choses, n'est-ce pas ? mais parce que vous pensiez que je serais capable de vous comprendre.

Il n'attendit pas qu'elle réponde.

— Peut-être avez-vous raison, peut-être que non, mais ça ne change rien. Une plainte c'est un morceau de papier, et mes idées n'ont rien à y voir. Le papier ne comprend rien. Un *procès-verbal* est une action bien définie, comme d'appuyer sur un bouton électrique. C'est la première étape du mouvement de la machinerie judiciaire que je ne peux plus arrêter ni influencer une fois qu'elle est mise en branle. Je vous explique tout ça pour dire que je ne suis pas ici pour porter un jugement. Ça ne me regarde pas. Si l'on porte plainte, je l'enregistre ; il suffit qu'elle soit étayée par des faits précis. Suis-je bien clair ?

— Je ne ferai rien de pareil, s'exclama Markiewics. Je refuse de poursuivre en justice la fille d'un vieil ami, qui se trouve en plus être mon employée et, à ce titre, sous ma garde. Tout ceci ne concerne que moi. Je n'aurais pas dû vous appeler.

— Vous n'avez rien à regretter, dit Van der Valk. Je suis ici en tant que personne. En tant que policier, je n'existe même pas ; on n'a pas pressé le bouton.

— Cela veut-il dire que vous pourriez quitter cette maison en oubliant tout ce que vous y avez entendu, ou ai-je mal compris ?

— C'est cela même.

— Si je peux me permettre, et sans vouloir offenser votre profession, cela me serait extrêmement agréable.

— Non, interrompit brusquement la fille. Vous avez donné votre parole au client, poursuivit-elle en se tournant vers le vieux monsieur. Vous lui avez dit qu'une plainte serait déposée auprès de la police. Par vous si ce n'était pas lui.

Elle se tourna vers Van der Valk :

— Vous savez que j'ai raison.

— Je ne sais rien.

— Lucienne, dit le vieux monsieur, pourquoi continuez-vous à vous conduire aussi bêtement ? Je vous prie, ne vous mêlez pas de ma conscience, ni de celle de Monsieur.

— Je sais très bien ce que je fais, répondit-elle calmement. Je suis prête à être arrêtée.

— Pas d'héroïsme, s'il vous plaît, jeta Van der Valk par-dessus son épaule. Ça n'est pas à vous d'en décider. Taisez-vous, asseyez-vous, et tenez-vous tranquille.

Le vieux monsieur sourit pour la première fois.

— Comme c'est agréable d'avoir dans son bureau deux personnes si bien, dit-il.

C'était un peu inattendu.

— Je ne discuterai pas avec vous, Lucienne ; après tout, votre réaction va dans le bon sens. Vous avez fait une bêtise, vous avez certainement le droit de choisir votre punition. Mais réfléchissez, ne vous laissez pas emporter par l'émotion. Un officier de police représente l'appareil de la justice. On ne peut pas prendre cela à la légère.

Il y eut un court silence ; la jeune fille se leva et se dirigea vers la porte.

— Je vous attends, dit-elle du ton dont on parle au chasseur d'un hôtel.

Les yeux intelligents de M. Markiewics voletèrent de l'un à l'autre, mais il ne dit rien. Van der Valk ne rit pas, ni ne haussa les épaules, mais se leva à son tour et la suivit d'un pas lourd. Dans le magasin, le petit bonhomme triste continuait d'examiner avec attention la clarinette que tournaient en tous sens ses petites mains poilues émergeant d'une paire de manchettes grisâtres.

Dans la voiture, il se tourna vers Lucienne.

— Il vaudrait mieux passer d'abord chez vous, dit-il d'une voix terne. Vous pourrez vous changer. Mettez un pantalon et un bon chandail. Ça peut durer un jour ou deux.

— Je suis très bien comme ça.

— J'insiste quand même. Prenez des mouchoirs et une brosse à dents. Si vous voulez emporter un ou deux objets personnels, personne ne vous dira rien.

Arrivé au commissariat, il se mit posément au travail. Il posait de courtes questions et écrivait les réponses d'une écriture saccadée mais propre, une cigarette fichée dans la main gauche. La fumée d'une autre cigarette, à la bouche de Lucienne, s'élevait en un filet régulier, sans trembler. Lorsqu'il eut terminé, il reposa son stylo et laissa poindre un sourire.

— Pas d'histoires ; c'est bien. Maintenant, il vaut mieux que vous sachiez ce qui va se passer. Je vais taper ceci, puis vous le lire. Vous approuvez et vous signez. Ça c'est le moment le plus désagréable. Écrire ces choses-là me dégoûte ; les écouter est encore pire. Après ça, il n'y a plus rien à faire ; vous attendez que les rouages tournent, ce qui est parfois assez rapide et d'autres fois odieusement lent. Vous irez au Palais faire la connaissance du procureur, et dans un jour ou deux on vous collera dans le box devant le juge. Pour un délit de ce genre vous restez en préventive, et vous écoutez sans doute de quelques jours de prison ; là, ça dépend surtout de l'impression que vous ferez. Rien de tout cela n'est franchement terrible, mais vous aurez l'impression de pénétrer dans un monde où personne n'est tout à fait humain. C'est déconcertant jusqu'au jour où l'on s'y fait.

— Vous vous y êtes vraiment fait ? demanda froidement Lucienne.

— Non, Mademoiselle. Non, mais c'est mon métier, et dans tous les métiers il y a des aspects déplaisants, alors je n'imagine pas de m'en plaindre. C'est comme ça. Vous avez eu raison de vous conduire comme vous l'avez fait, mais il est probable que vous aurez lieu de le regretter. Désormais vous aurez un casier judiciaire ; ne dites pas que je ne vous aurai pas prévenue.

Après que portes et verrous se furent refermés sur Lucienne Englebert, il se jeta en arrière dans son fauteuil et bâilla, les mains croisées derrière la tête. Il était fatigué ; bizarre, il n'avait pourtant rien fait de fatigant. Il prenait trop à cœur ce qui arrivait à cette fille. Il ouvrit un tiroir et en extraya une petite bouteille d'eau de Cologne ; c'était l'une de ses habitudes qui déroutaient ses collègues, mais la fraîche odeur napoléonienne effaçait le remugle judiciaire comme ces fatigues momentanées. Il se massa lentement les tempes, but une petite gorgée, se lécha les babines et commença à taper.

Lucienne fut condamnée plus durement que sa prestation ne le méritait ; elle avait dû faire une très mauvaise impression au procureur. On ne peut pas tolérer la révolte. Il ne vit qu'un visage froid et hostile. Quant au juge du tribunal de police, il n'était pas allé chercher plus loin. Cette jeune fille avait besoin d'une leçon, et il lui infligea la peine requise par le procureur. Sans doute pensait-il contribuer ainsi à l'édification de sa propre fille qui avait à peu près le même âge et lui donnait secrètement bien des soucis.

L'inculpée ayant avoué tout ce qu'on voulait, les papiers préparés par Van der Valk constituaient un dossier suffisant. Elle n'avait rien à déclarer. M. Markiewics avait envoyé une petite lettre que l'on ne produisit point. M^e van't Hart de la Frans van Mierisstraat fit de son mieux, mais le sentiment que Lucienne ne l'aimait pas et ne lui en aurait aucune reconnaissance ne l'encouragea pas. Elle n'avait pas

écouté ses bons conseils ; donc elle était incapable de reconnaissance. Il ne lui venait pas à l'esprit qu'elle s'en fichait – ce devait donc être de l'antipathie.

Il dénicha pourtant un grand avocat qui plaïda avec une passion dépourvue de conviction, telle une putain appelant son client « Chéri ».

Le juge écouta poliment et haussa les épaules. Lucienne n'avait ni père ni mère ; entendu. Mais n'était-elle pas une jeune fille intelligente et bien élevée qui aurait dû mieux se conduire ? N'avait-elle pas reçu d'excellents conseils de tout le monde ? Ne lui avait-on pas offert une position dont elle avait aussitôt abusé ? Non, non, son devoir le lui commandait ; quinze jours.

Pourquoi Van der Valk se sentit-il impliqué lui-même ? Il avait vu tant de monde passer devant lui sur ce même chemin. Était-ce parce que son père était mort dans une DS grise devant Utrecht ? Parce qu'il avait aidé à retirer le corps de la jeune fille de la carcasse ? Parce que lui-même avait aussi vers vingt ans rejeté cette idée bourgeoise de respectabilité ? (Il avait eu de la chance ; la guerre permettait alors de sublimer ces rejets en trottant, un fusil chargé à la main.) Ou simplement parce qu'ils se ressemblaient ?

Et qu'importait le pourquoi ? Il haïssait les phrases qui commencent par un « parce que ».

Il la revit à nouveau, peu après qu'on l'eut relâchée. Elle se promenait au bord des Wetering Schans ; lui était à bicyclette, et de mauvaise humeur ; il n'y avait pas de voiture, et il faisait mauvais. Une petite pluie grise et froide ; le vrai temps de novembre. Un soleil rougeoyant s'était hissé inutilement au ras des toits et ne parvenait qu'à donner aux pignons une pâleur lugubre.

Il eut une légère répugnance à l'aborder – tout à fait contraire à l'habituelle indifférence d'un policier au fait que vous vouliez ou non lui parler. Mais elle lui sourit quand elle le vit, et il mit pied à terre avec un sentiment de soulagement qu'il ne pouvait s'expliquer. Il n'allait quand même pas perdre son sang-froid pour cette fille assommante ?

— Allons prendre un verre quelque part.

— Est-ce que les policiers vont boire avec les gens qui ont un casier judiciaire ?

— Je ne sais pas ce que font les autres. Moi, je ne rate pas l'occasion. On ne peut pas se parler autour d'une saleté de bicyclette au milieu de la rue. Allons au *Vinicole*, c'est pas loin.

Elle hésita.

— On n'y rencontre jamais de policiers ; trop cher.

— Alors allons-y.

Elle ne montrait aucun embarras, n'avait pas de nervosité à cacher sous des petites plaisanteries. Elle restait enfantine pour ses vingt ans, mais elle avait de l'assurance, se dit-il.

Dans le bar il l'examina du regard appuyé et dur qui aurait été grossier chez tout autre que chez un policier. Elle était bien habillée ; des bas, des escarpins, du rouge à lèvres, des boucles d'oreilles.

— Un pernod ?

— Avec plaisir.

— Du rouge à lèvres, à ce que je vois. Vous vous faites belle maintenant ?

Elle sourit.

— Ça devenait nécessaire. C'est méprisable d'avoir fait de la prison, n'est-ce pas ?

— J'ai bien essayé de vous mettre en garde.

— En effet, et je vous en suis reconnaissante.

— J'aime beaucoup votre tailleur.

— Oui, de chez Castillo. Vous comprenez ce langage ?

— Assez pour savoir que ça veut dire très cher.

Elle but son pernod avec délectation.

— Ça veut dire que le moral est beaucoup remonté. J'avais gardé une partie de mon trésor – de ce que mon père m'avait laissé. La banque a été assez gentille pour me le laisser prendre, poursuivit-elle avec une emphase féroce. Je l'ai dépensé très sagement en des vêtements très classiques qui ne se démoderont pas. Comme je hais les banquiers !

Elle examina la Leidsestraat d'un air morne.

— Qu'ils crèvent tous !

— Quoi ?

— *Laat ze maar creperen ! Qu'ils crèvent tous !* Vous êtes idiot ou quoi ?

— J'avais compris. Moi aussi ?

— Oui, vous aussi.

Il sourit.

— Réaction très classique à un séjour en prison.

Elle haussa les épaules.

— Peut-être. Je le pensais déjà avant. De toute façon, je ne vais pas rester ici. Je pars pour Bruxelles. En Belgique ou en France une fille peut faire n'importe quel boulot, et sans qu'on la prenne pour une cinglée. Je pourrais travailler dans un garage. Je m'y connais en mécanique. N'importe quoi, je m'en fous, mais je refuse d'être secrétaire, ou hôtesse, ou je ne sais quelle autre imbécillité dont on considère ici que c'est ce qui convient à une fille. Tous des boulots dégradants ; une forme de prostitution. Personne ne comprend. Vous, par exemple, je vois bien que vous n'y croyez pas. Je suppose que

vous ne me croiriez même pas si je vous dis que je suis vierge. Maintenant que j'ai fait de la prison, je suppose que je ne suis bonne à rien d'autre qu'à être call-girl.

« Je m'en fous ; je veux rester maîtresse de moi-même ; je refuse de lécher le cul de qui que ce soit. Oui, vous avez compris, j'en ai marre d'être une dame. Si j'étais juive, je pourrais aller construire des routes en Israël. Eux, ils respectent les femmes.

— Et ici personne ne les respecte ?

Oui, tout ceci était enfantin au possible, mais il comprenait ce qu'elle voulait signifier. C'était son problème ; il comprenait toujours le point de vue des autres.

— Non, personne. Merci quand même pour le verre. Ici, qu'est-ce que je peux espérer ? J'ai été en prison, alors je suis une femme perdue.

Il la regarda s'éloigner. Pas vraiment jolie, mais une beauté à elle ; agréable à regarder, ce long corps sec dans ce tailleur élégant. Il se la représenta en bleu de travail ; elle aurait toujours belle allure, penchée sur un pare-brise de voiture ; il rit. Non, sérieusement, elle serait très bien ; aristocratique et indépendante, méprisant les grosses berlines rutilantes. C'était une bonne idée qu'elle avait là ; ça pourrait être un succès. Elle aurait de bons pourboires, et mènerait sûrement une vie plus saine que les dactylos pâlichonnes coincées derrière leur machine à écrire.

Il rit à nouveau à l'idée que le représentant jovial qui oserait un jour lui tapoter son petit derrière aurait droit à une gifle magistrale, et une bordée d'injures salées en prime.

Pendant deux ans il ne sut rien de Lucienne, bien qu'il pensât à elle de temps à autre, sur le mode du « Qu'a-t-elle bien pu devenir ? ». Il avait tant d'autres chats à fouetter. Des détails assommants, relatifs à des incidents sordides. Toute la routine de la vie policière dans une grande ville, qui est loin d'être aussi passionnante qu'on pourrait se l'imaginer. Le lecteur de polars incline au détachement devant ses cadavres. En réalité, ils sont souvent pitoyables et sans mystères.

Qu'en était-il des siens pendant cette période ? Il eut la pauvre femme d'un *souteneur* qui dénonça ses activités à la police, puis se tua par crainte de représailles de la part de ses associés qui étaient tout aussi méchants que son mari. C'est antipathique. Ce n'est pas toujours facile non plus de se souvenir que tout humain meurt un jour, et que ces cadavres ont été des humains. Qu'est-ce que cela change de mourir ici ou là ?

Rien d'intéressant ne lui arriva durant ces deux années. Quelques affaires de drogue, de chantage, ou de traite des blanches – il eut un cas de ce genre, mais aussi ennuyeux qu'ignoble. Le plus souvent il

s'agissait de jeunes filles mortes à la suite d'avortements clandestins, de jeunes gens onctueux ayant des Rembrandt à vendre, ou de présidents de caisses mutuelles agricoles (des piliers de vertu, bedeaux) qui disparaissaient avec les économies des déposants. Ou d'administrateurs de sociétés, qui déclaraient après coup qu'ils avaient été aveuglés par leur désir pour une dactylo complaisante.

En tout cas rien qui risque de faire une première page, ce qui est souvent le meilleur moyen d'attirer l'attention de ses supérieurs. Il faut de la chance. J'en eus de la chance en mon temps, se dit-il, mais en ce moment...

Aussi l'histoire de la Mercedes blanche le remplit-elle d'une satisfaction qui frisait la surexcitation, pour la méprisable raison qu'il y sentait un gros titre. « Qu'ils essayent seulement de m'empêcher de la prendre », se dit-il. « Celle-ci est faite pour moi. » Quelques jours d'euphorie suivirent. « Exactement ce que nous voulions ; mystérieuse, riche, photogénique ; le public ne s'y retrouve pas. Moi non plus, pour l'instant, mais ça ne sera sûrement pas plus compliqué que d'habitude. »

Elle était même arrivée à un bon moment, l'actualité était un peu vide – l'histoire du chien enragé commençait à ne plus intéresser personne. Elle enflammait l'imagination de tous ; une affaire épatante. Plus tard cela fit souvent rire un peu amèrement Van der Valk.

*

* *

Tout commença par la ronde d'un policier sur l'Apollolaan. Ce policier mérite qu'on parle de lui, car sinon personne n'aurait remarqué l'auto, et elle aurait été volée et peut-être que Van der Valk n'aurait rien compris. Il gardait de la reconnaissance pour ce policier.

Il avançait lentement, n'ayant rien d'autre à faire que de tuer le temps en attendant la fin de sa ronde. Il portait une veste délavée dont la couleur noire verdissait aux abords des coutures, et le fond de son pantalon était aussi brillant qu'un savon humide. La casquette avachie ; l'étui à revolver confortablement repoussé vers l'arrière. Il goûtait la promenade ; il aurait bien aimé glisser les mains dans ses poches. Ce n'est pas important, mais il avait sept ans de service, et, d'après un nouveau règlement, il avait été automatiquement promu au rang d'agent-chef. Il n'avait jamais rien fait qui pût lui valoir une telle promotion, et ne savait pas qu'il était sur le point de commencer.

Lorsqu'il aperçut la Mercedes blanche, il s'arrêta pour y jeter un coup d'œil. C'était le dernier modèle, 220 SE coupé, avec moteur à injection : une très belle mécanique. À dire vrai, il en avait déjà vu. C'est plutôt la couleur qui lui tapa dans l'œil. En Hollande, on n'achète pas une voiture blanche. Les Allemands, les Français ont souvent des

voitures blanches, mais comme tout Hollandais le sait, les Allemands sont vulgaires et les Français frivoles. Une petite voiture peut être rouge, ou jaune, ou même orange ou ocre – vous avez une voiture bon marché et on peut vous pardonner la faute de goût. Mais une grosse voiture – une voiture sérieuse – doit être noire ou grise – ou à l'extrême rigueur bleu foncé, bien que cela ne se fasse pas trop. Une autre couleur est impensable.

Il y avait une autre raison de regarder, et c'est en tournant et retournant ça dans sa tête, tout en regardant, que le policier décida d'agir.

L'Apollolaan est une rue large et calme, bordée de maisons larges et calmes. Les deux voies sont séparées par un large terre-plein planté d'arbres. Il n'y a aucune difficulté de stationnement. Si la voiture avait été une Volkswagen, ou une Citroën, ou même une petite Ford, personne ne se serait soucié de la voir aussi mal rangée, de biais, à un mètre du trottoir, et les roues avant insolemment pointées vers le milieu de la chaussée. Mais comme c'était un coupé Mercedes blanc, et une offense à la morale hollandaise par sa seule existence (car les Hollandais, tout comme les Anglais, voient quelque chose d'indécent dans les voitures décapotables), le policier décida de faire quelque chose à son sujet. Ceci étant, il est fort possible que, toute morale mise à part, il ait simplement eu envie de briser un peu la monotonie de son existence.

Il se tourna vers les maisons. La voiture était à mi-distance de deux d'entre elles, une grande et une petite. La petite était en retrait derrière un petit jardin mal entretenu. Les buissons mordaient sur l'allée ; le rosier grimpant avait besoin d'une taille, et le grand seringua mangerait toute la lumière le printemps prochain. Les rideaux étaient tous tirés. Étrange, à dix heures du matin. Il chercha une plaque, il n'y en avait pas. Mais la maison était entretenue, la sonnette de cuivre était astiquée. Il sonna deux fois ; rien ne se produisit.

Désappointé, il se dirigea vers la grande maison, vaste cube collé au bord du trottoir. Voilà qui était beaucoup mieux. De la brique bien propre, une minuscule haie de buis chastement taillée, des menuiseries de fenêtres brillantes de peinture blanche fraîche. Le nom d'un chirurgien réputé sur une large plaque de cuivre, un professeur à la Faculté. L'idée de sonner là le mit un peu mal à l'aise ; cette atmosphère de richesse, de confort et d'intense respectabilité l'intimidait.

La femme de chambre, une jeune personne aux gros mollets et portant lunettes, le regarda, puis la voiture, puis lui de nouveau. D'un fort accent paysan elle dit ne rien savoir, ne rien comprendre, qu'elle allait appeler Mevrouw. Mevrouw vint, pas très contente ; elle inspecta sa tenue avec dégoût ; il ne se laissa pas démonter.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de voiture ?

— Mijnheer possède peut-être une Mercedes ?

— Oui, mais en quoi... cela vous concerne-t-il ?

Oui. Il était très gêné.

— Euh... Quel type ?

— Qu'est-ce que j'en sais. Une grosse.

— Blanche ?

— Certainement pas. Noire.

— Mais il y en a une blanche devant la porte.

Mevrouw était désolée, mais elle n'en savait rien, et si elle tardait, elle serait en retard pour un essayage. C'était une personne corsetée que son ample poitrine faisait fréquemment soupirer. Le policier se consola en constatant que l'heure de la fin de sa ronde approchait. Et de retour à son bureau, pour montrer qu'il avait l'œil à tout, il mentionna le fait.

— Brigadier, il y a une auto dans l'Apollolaan, rangée n'importe comment. Une grosse Mercedes blanche.

Le brigadier ne sembla pas tellement impressionné.

— Quelque médecin pressé.

— C'est ce que je me suis dit. Il y a bien un docteur qui habite là, mais c'est pas sa voiture.

— Bon, quel numéro d'immatriculation ?

Le brigadier le nota dans son rapport ; il n'y avait pas grand-chose d'autre ce jour-là, et ça lui donnait un peu de consistance.

Le brigadier de l'équipe suivante lut le rapport, et envoya sur les lieux un agent à bicyclette. Elle était toujours là. De plus elle était ouverte et les clefs y étaient. Ça c'était pas normal. Si ça n'avait pas été une voiture aussi voyante elle aurait déjà été volée. À sept heures du soir, comme on n'avait rien de mieux à faire, on décida d'agir ; un enquêteur en civil frappa très poliment à la porte reluisante du Docteur Buys.

— Oui, je l'ai vue. Je ne la connais pas. Elle n'appartient à personne du quartier, pour autant que je sache.

— Docteur, est-ce que vous connaissez votre voisin d'à côté ?

— De vue. Je crois qu'il est dans le cinéma.

— Et quelle voiture a-t-il ?

— Une Lincoln, dit le chirurgien avec amusement. Vert sombre, intérieur léopard, pas mal.

Sa voix trahissait une pointe d'envie ; il aurait bien aimé l'avoir. Mais il se disait qu'il ne serait jamais tout à fait à son aise assis dans du léopard. Et ses chers collègues de la Wilhelmina Gasthuis ne le rateraient pas. Déjà lorsqu'il s'était fait mettre des pneus à bandage blanc.

— Et l'autre côté ?

— La petite maison ? Un vieux Jonkheer quelque chose – quel est son nom ? Snouck, Snoek, non, ce n'est pas ça. Mais il est parti, je crois ; pas vu depuis des mois. Il me semble pourtant avoir vu quelqu'un, une personne discrète qui apparaît de temps à autre, un agent immobilier ou quelque chose de ce genre.

Le policier en civil n'obtint aucune réponse de la porte fermée, et rien de neuf en traversant la rue. Quelques ragots ; rien d'utile. Un peu embarrassé il alla téléphoner. Le brigadier ne fut pas très content du résultat.

— On ne peut pas la laisser traîner là, une grosse Mercedes avec les clefs sur le contact. On n'en signale aucune de ce genre de volée, d'ailleurs. Et personne dans la maison, dites-vous, mais il y avait quelqu'un hier soir ?

— Oui, j'ai vu un type qui promenait son chien hier soir et qui prétend qu'à huit heures il y avait de la lumière ; il pense que quelqu'un y vit, il a souvent vu de la lumière en sortant son chien.

Le brigadier se gratta la tête avec irritation.

— Faudrait savoir à qui elle appartient... J'aime pas trop, ça a l'air tordu ; je crois qu'on ferait mieux de passer un coup de fil au commissariat central pour voir ce qu'ils en pensent.

Le téléphone de Van der Valk se mit à sonner au moment précis où il souhaitait que quelque chose se produise.

— Van der Valk.

Hm, le commissariat de la Beethovenstraat ; qu'est-ce qu'il leur arrivait ? Il écouta avec un intérêt croissant.

— Qui est sur place ?... Je n'ai personne pour l'instant... Je vais venir moi-même. Oui, tout de suite.

Il n'y avait pas beaucoup de circulation ; dix minutes plus tard, il lisait les rapports et entendait l'histoire. Il décida d'aller voir sur place. Tandis qu'il informait le standard de son absence, il examina l'agent en civil.

— Comment vous appelez-vous ? Vous êtes un nouveau, n'est-ce pas ?

— Vogel, Inspecteur.

— Venez avec moi ; on va régler ça. Sans doute une tempête dans un verre d'eau, vous savez.

— Vous avez déjà travaillé avec lui ? demanda l'adjudant au brigadier lorsque la porte se referma.

Il fronça le nez devant l'épais nuage laissé par les Gauloises de Van der Valk.

— Non, Dieu merci. Il est bizarre.

— Comprends pas comment il s'en tire.

— Intelligent, pourtant. Très cultivé.

— Sans doute. Mais c'est pas comme ça qu'on procède.

La voiture était toujours là ; M. Vogel avait craint qu'elle n'ait disparu pendant son absence. Ou pire encore : le propriétaire, un homme très respectable et extrêmement furieux, pouvait apparaître au moment où lui arrivait en compagnie d'une huile du commissariat central et élever une protestation contre ce zèle intempestif... Mais non, rien n'avait bougé.

Elle avait l'air pressé, désordonné, pensa Van der Valk. Presque l'air méprisant. Comment quelqu'un pouvait-il jeter ainsi une telle voiture dans la rue si ce n'était qu'une vieille guenille ? La laisser là pendant vingt-quatre heures avec les clefs sur le contact... Il fallait soit être très riche et très munificent, de sorte que l'on ne s'en souciait tout simplement pas – existait-il toujours des gens de cette espèce ? – soit être dans un état de bouleversement assez profond. Il regarda avec affabilité le jardin abandonné. Ceci n'était pas non plus très habituel. Comme la voiture ; ça ne faisait pas hollandais. Il allait s'amuser.

— Nous allons faire le tour par-derrière. J'ai envie d'entrer ; cette maison m'intéresse.

L'arrière n'était pas très engageant. Pas de fenêtre ouverte à portée de main, et des portes d'une solide fabrication ; on n'arriverait qu'à s'y faire mal. Il fureta ; tout était en ordre, rien de cassé, ni de dérangé. Il n'y avait certainement pas eu d'effraction.

— Bon, comment est-ce que je vais rentrer ? Voyons voir... Passez-moi votre torche une seconde. Oui, la cuisine... L'espagnolette de cette fenêtre n'a pas l'air bien engagée ; je me demande si en la travaillant un peu... Pourrait s'ouvrir.

Il ouvrit son couteau et s'activa.

— Je ne trouve pas une bonne prise mais ça a l'air de venir... Il faudrait quelque chose de plus solide ; allez voir dans le coffre de l'auto... Oui, c'est mieux ; j'ai un bon levier... Je suis en train d'esquinter la menuiserie... Ça vient.

— On en fait un potin ! remarqua avec inquiétude l'agent Vogel.

— Eh oui, c'est très vilain.

Van der Valk passa un genou, fit un rétablissement et sauta sur le sol de la cuisine.

— Je ferais un sacré bon cambrioleur. La clef est sur la porte ; attendez, je vous ouvre.

Ils avancèrent jusqu'au seuil du salon. Le silence était total ; la maison était propre et rangée, et ne sentait pas le renfermé. Van der Valk ouvrit la porte du salon et alluma la lumière ; il resta planté là, le doigt sur le commutateur. Vogel jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, et respira un grand coup, la bouche ouverte.

La sensation soudaine de peur, de fièvre, le choc devant un cadavre inattendu – bien que l'on en ait déjà vu un bon nombre. L'accélération professionnelle du poulx, le passage instinctif à une puissance

d'observation supérieure et une sensibilité plus aiguë. La satisfaction d'avoir eu raison ; ça sera une affaire intéressante. Van der Valk connaissait ces émotions. Mais il sentait tout autant l'aigre platitude de la réalité ; voici ce qui, jusqu'il y a quelques heures, était un homme vivant, respirant, voyant, entendant, sentant, avec une vie publique et une vie privée et, cachée au fond de lui-même, sa vie secrète. Et il est là, affalé comme un vieux sac. Que l'on va farfouiller et tripoter, photographier, dénuder et ausculter. Pour finalement le servir tout chaud au petit déjeuner de cinq millions de bourgeois. Plus qu'un objet sans mouvement ni force.

— Du calme, dit Van der Valk. On a déboulé là-dedans avec nos gros sabots ; il va falloir se faire plus léger.

Il examina les rideaux et alluma précautionneusement d'autres lampes. L'homme était écroulé sur un fauteuil, la tête pendait face contre sol. Van der Valk s'avança lentement, fit le tour de la chaise et revint, tel un chat. La grosse veine du cou saillait, poisseuse, horrible, comme celle d'un porc que l'on vient d'abattre. Le cadavre était raide sous ses vêtements flasques. Van der Valk revint vers l'entrée, toujours comme un chat, flairant avec curiosité l'atmosphère de mort.

— Allez, petit, filez au commissariat et remuez-moi tous ces empotés ; ceci va les réveiller. Je veux tout le monde ; médecin, ambulance et toute la bande des vandales. Photos, empreintes, mesures ; voilà un candidat pour une démonstration complète de la technologie moderne.

Le ton de sa voix n'assurait pas qu'il fût un grand admirateur de la technologie moderne.

— Et je veux un type en tenue devant la porte, tout de suite, pour tenir le populo à distance ; et pas de sales pattes sur la voiture non plus.

M. Vogel était surexcité ; il avait l'air surexcité. Van der Valk semblait à peu près aussi ému qu'un receveur de tramway à qui l'on a tendu un billet de cent francs pour un trajet de deux francs cinquante. Triste. Drôle de type, pensa M. Vogel – pas le premier à se le dire.

— Les journalistes ne seront pas longs à rappliquer, une fois que les voisins auront vu débarquer nos gars. Ils vont adorer. Ne restez pas planté là, mon garçon ; du mouvement.

Il ne voulut pas s'asseoir, ni faire les cent pas ; il resta debout là où il se trouvait, les mains dans les poches. Il n'avait pas envie de fumer non plus ; il tâtonna ses poches et retrouva deux pastilles à la menthe dans un reste de papier d'argent. Il n'aurait pas longtemps la paix ; le petit Vogel ne tarderait pas à revenir. Il lui fallait profiter au maximum du temps disponible ; il suçait une pastille.

Type mort depuis un bon bout de temps ; hier soir, sans doute. La voiture – doit être la sienne. Impossible de voir ce qui l'a tué, tel qu'il

est placé. Un petit calibre ? Il est mort sur le coup. S'il y avait des odeurs intéressantes, elles sont parties maintenant ; tant pis. Quelque chose dans cette pièce qui pourrait s'envoler avant d'être la proie des photographes ? Non, trop tard ; tant pis. Éventé. Le sang est sec, le champagne a perdu ses bulles, le feu est éteint, le parfum s'est évaporé, la fête est terminée. Pas de désordre, pas de casse. Pas le moindre signe de dispute, pour ne rien dire d'une bagarre. Il y avait deux personnes, l'une est morte et l'autre est partie. Et il y a une voiture dehors. Pourquoi y a-t-il une voiture dehors ?

Quand M. Vogel revint, hors d'haleine car il avait eu peur de rater quelque chose – c'était son premier homicide, et il essayait de se souvenir de tout ce qu'il avait appris lors de son stage – il fut abasourdi de trouver l'inspecteur à l'endroit exact où il l'avait laissé, mâchonnant – pire, suçotant – une pastille à la menthe. Van der Valk l'écœura complètement en l'expédiant chercher un nouveau rouleau de pastilles au distributeur le plus proche. S'il avait su qu'on l'enverrait acheter des sucreries, tel un gosse pour sa maman, il ne se serait pas tant pressé.

La pièce était intéressante, pensait Van der Valk ; certains détails appelaient les questions. On y avait dépensé beaucoup d'argent afin de la rendre agréable et confortable. Mais cela ne ressemblait pas le moins du monde à un chez-soi. Un homme riche avait vécu là, mais qu'est-ce qu'il y faisait ? À quoi cela lui servait-il ?

Il y avait une cheminée – un caprice coûteux en Hollande – faite de gros moellons avec un linteau de chêne ; le genre rustique. Un grand tisonnier ancien et une paire de pincettes en fer forgé. Des bûches à demi consumées, beaucoup de cendres. Sur le côté il y avait une horloge de Zaanse, le vieux modèle hollandais avec un masque de cuivre et des contrepoids au bout de chaînes. Tout cela simulait une maison de campagne ? Une carte ancienne encadrée. De grosses bougies dans des chopes d'étain. Deux massives chaises en chêne. Des cartes de tarot disposées dans un cadre au-dessus de la cheminée. Une peau d'ours blanc devant la cheminée.

C'était une vaste pièce qui avait été divisée par une bibliothèque vitrée sur les deux faces. L'autre partie était meublée d'une façon totalement différente ; ici le mobilier était moderne et luxueux. Long, bas et large ; des fauteuils et un canapé de cuir gris. Des lampes aux abat-jour tressés, une table basse assez longue, pensa-t-il amèrement, pour supporter un cercueil. Un plateau y était posé, avec du scotch, du Lillet, et une bouteille de Perrier. Au mur du fond était accrochée une toile aux couleurs vives. Ressemblait à un Breitner – était-il possible que c'en soit un ? Il y avait une bouteille de champagne dans un seau à glace et deux verres de Baccarat. Très peu de livres. Aucune trace de travail. Pas trace d'une épouse – ni d'aucune femme.

Des voitures déboulèrent bruyamment. Un photographe bondit à l'intérieur.

— Alors ? On a découvert un joli petit nid d'amour ?

— Peut-être. Suis pas encore monté voir en haut.

— La femme l'a descendu ?

— J'attends que le toubib me le dise.

Flash, flash, jaillit l'inhumaine lumière fulgurante ; les ampoules noircies giclaient sans bruit sur le tapis. Je me demande si ça peut être un vrai Breitner, pensait Van der Valk. Il monta jeter un coup d'œil en haut, mais il n'y avait pas d'autre cadavre.

Le médecin ne fit pas de façons.

— Fini les photos, Cartier-Bresson ? Donnez-moi un coup de main alors. Attrapez-le et soulevez. Bien raide. Posons-le comme une chaise longue – comme ça. Voyons maintenant – Hoho !

Dans la poitrine du mort, fichée entre les côtes avec une chance inouïe ou une adresse horrible, était plantée la lame d'un couteau à cran d'arrêt. Ce n'est pas si facile que ça de tuer quelqu'un d'un coup de couteau.

— Bah, fit tristement le photographe. Pas de nid d'amour. Ce n'est pas une femme qui a fait ça.

Van der Valk ne dit rien.

— Prenez-moi une photo de face...

— Rien en haut ?

— Non. Tout est propre et bien rangé. Comment s'en sortent les spécialistes de la poudre de riz ?

— Tout plein d'empreintes. Une femme – la femme de ménage sûrement ; des doigts d'éplucheuse de pommes de terre. Un homme, lui probablement. Pas de mystérieux étranger pour l'instant...

— On peut l'emmener, Inspecteur ?

— Propre, dit le docteur avec admiration. Un peu trop de sang pour nos goûts délicats, mais propre. Beaucoup de chance peut-être, mais un joli résultat. Le ventricule gauche, par le bas. Il fallait être tout près, comme ceci.

Il se plut à faire une démonstration sur le photographe ; ses ongles étaient larges, forts, et merveilleusement propres ; ses mains expertes rendaient une simple lime à ongles impressionnante.

— C'est la cause du décès, sans aucun doute. Vous aurez mon rapport demain.

— Videz ses poches avant de l'emmener.

L'équipe technique travaillait rapidement. Ils mesurèrent les distances, les hauteurs, les angles ; les chiffres se suivaient en un murmure monotone. Ils n'avaient pas grand-chose sur quoi travailler. Tout était trop ordonné, trop propre, trop neuf. Ni tache, ni trace révélatrice, rien de bousculé, de cassé ou d'oublié. Quelqu'un, peut-

être un homme ou peut-être – pouvait-ce être une femme ? – s'était assis et avait bu tranquillement un verre de champagne, avait poignardé son compagnon et était reparti non moins tranquillement sans laisser le moindre indice. À moins de tenir compte de la voiture – était-ce un signe délibéré ?

— Tenez, dit-il au jeune Vogel qui pouvait aussi bien se rendre utile, occupez-vous de la voiture. Ont-ils fini de l'examiner ?

— Oui, Inspecteur.

— Faites-la remorquer, pour que les techniciens puissent s'en occuper demain. Compris ?

— Oui, Inspecteur. Les journalistes vous demandent.

— Bon, j'y vais.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Ils avaient fini. Personne ne s'était soucié de remettre un peu d'ordre ; les lampes-flashes toujours sur le tapis, les meubles dispersés dans la pièce et couverts d'une fine poussière plâtreuse qui faisait apparaître une multitude inattendue de traces et de rayures. La pièce semblait avoir réchappé d'un bombardement ; comme tant d'autres qu'il avait contemplées, tristes et abandonnées, recouvertes de la même poussière, après que les sirènes eurent fini de hurler. L'ambulance avait disparu avec le corps ; le médecin était parti depuis longtemps. Il frissonna ; il faisait froid.

Quand ils le virent, les journalistes se ragaillardirent ; ils commençaient à s'impatisser. Il y eut un brouhaha de plaisanteries vulgaires et de remarques enfantines. Van der Valk était connu ; d'habitude il était drôle.

— Inspecteur, dites-nous tout. Donnez-nous les détails croustillants.

— Je n'ai pas grand-chose pour vous, les gars ; vous pouvez inventer tout ce que vous voulez.

— Qui est le macchab ?

— Aucune idée. On dirait qu'il vivait ici.

— Mauvais, les policiers ! Allez, Van der Valk, vous pouvez faire mieux.

— Prenez des photos. Avez-vous la voiture ?

— Nous l'avons prise.

— Bien. Il y a un homme qui a été poignardé. C'est tout. Demain, nous saurons peut-être qui c'était et ce qu'il faisait.

— Pensez-vous qu'il connaissait l'assassin ? C'était un homme ou une femme ? Des traces de lutte ? On a volé quelque chose ? Bon Dieu, dites quelque chose !

— Pas trace de vol. L'un ou l'autre. Il le, ou la, connaissait ; pas de lutte. C'est tout pour aujourd'hui.

Il y eut des grognements de frustration.

— Allez, dit-il en souriant, vous avez une belle tache de couleur. Quand on vous donne les faits, vous êtes déçus. Les faits sont tristes.

De toute façon les lecteurs n'en veulent pas ; ils veulent des hypothèses, des ragots, et si possible du sexe. Et c'est d'ailleurs bien tout ce que vous connaissez.

— Pas de sexe.

— Non. Ni de ragots.

— Il y a sûrement quelque chose de juteux. Y a pas eu d'orgie ?

— Désolé. Pas d'orgie.

— Et le champagne ?

— Je vous laisse le champagne. Si vous arrivez à tirer une orgie d'une bouteille de Mumm à moitié vide, vous méritez vos lecteurs. Demain au bureau, les enfants.

Ils s'en allèrent. La police ne sait rien du cadavre mystérieux. À qui était le deuxième verre ? Il aurait pu faire leurs papiers. Vogel réapparut, avide de se rendre utile. Van der Valk ravala son irritation.

— Je peux faire quelque chose, Inspecteur ?

— Oui. Rentrez chez vous y réfléchir calmement. Quand vous serez bien calme, écrivez tout ce qui vous a frappé. Tout ce que vous avez vu, que vous le compreniez ou pas. Pas de théorie ; des faits. Du matériau. Ça c'est utile, et vous me le donnerez demain matin.

Le jeune homme eut un air dubitatif ; il n'était pas sûr qu'il faille le prendre au sérieux.

— Connaissez-vous la définition classique de la poésie ?

— Non.

L'agent Vogel se sentait perdre pied.

— Une émotion recrée dans le calme. Vous avez eu vos émotions ; maintenant, allez les recréer.

M. Vogel se retira, assez peu satisfait de son premier homicide. S'il avait su ce qu'avait dit le brigadier de la Beethovenstraat plus tôt dans la soirée, il n'aurait pas manqué d'approuver.

Van der Valk n'était pas plus satisfait. Il ne savait rien, mais au moins il était seul ; il soupira de soulagement. Comme il haïssait les bavards, les bateleurs, sans respect ni imagination. Lesquels étaient les pires, les policiers ou les journalistes ? Il alluma enfin une cigarette avec un plaisir profond, oublia tout, et remonta l'escalier.

C'était une petite maison, mais les pièces étaient vastes. Construite il y a un siècle pour un homme riche qui n'avait pas voulu s'embarrasser d'une grande maison en ville. Il n'y avait que trois chambres, dont l'une assez petite, mais chacune était pourvue d'un vestiaire et d'une salle de bains. Les vieux poêles étaient toujours là, mais on avait installé le chauffage central et tout avait été modernisé. Il y avait encore un étage sous les combles – les chambres des domestiques ; vides, dépourvues de meubles. La grande chambre du devant comportait un lit double, qui avait été fait mais ne semblait pas avoir été occupé. La deuxième était une chambre pour une

personne. L'homme de la maison avait apparemment dormi là mais il n'y avait pas plus de signe de vie qu'au rez-de-chaussée. Rien que le strict nécessaire ; parfaitement rangé. Quatre costumes dans le vestiaire, classiques et de bonne qualité. Trois paires de chaussures ; des pantoufles de cuir ; un imperméable, un manteau de couleur sombre, une robe de chambre en soie. Du linge de corps, des chemises, des pulls – tous de la même espèce. De bonne qualité, chers, et bien entretenus. Des cravates et des chaussettes anonymes, une écharpe en poil de chameau beige ; un chandail de cachemire. Des habits sobres, ceux d'un homme d'affaires. Provenant tous d'Amsterdam. Aucun vêtement campagnard ; pas de culotte de golf ni de veste fatiguée, pas de gros tricot. Aucun de ces vieux habits que l'on garde parce qu'on s'y sent à l'aise ?

La chambre à coucher l'agaça encore plus. Pourquoi n'y avait-il aucun objet personnel ? Où étaient les objets dont s'entoure habituellement un homme ? Les objets laids ou idiots, estropiés et amicaux ? Il y avait une étagère remplie de romans policiers, une brosse à cheveux. Pas de photographies, mais un tableau. Académique, paisible ; plutôt bien peint, agréable. Une clairière ensoleillée et fleurie de campanules dans un bois de bouleaux. Un tableau gentil et réconfortant.

La salle de bains recelait un rasoir anglais du type « coupe-gorge », et un savon à barbe de luxe, de l'eau de toilette Rochas, et une paire de ciseaux à ongles. À devenir fou. Pourquoi tant de réserve, tant de prudence ?

La troisième chambre était pourvue d'une moquette et de rideaux, mais non meublée. Pas la moindre trace d'une femme. Il jeta un coup d'œil dans la grande armoire à linge du palier. L'assortiment convenable de draps, couvertures et serviettes. Le tout à peu près neuf. Il redescendit en hochant la tête.

La cuisine ne valait pas mieux. Il était certain qu'un homme avait vécu ici, si on pouvait appeler ça vivre, et tout aussi certain qu'il y avait vécu seul. Le frigidaire contenait de petites quantités d'un approvisionnement frugal ; le cellier abritait l'installation de chauffage central. Il y avait trois ou quatre autres bouteilles de champagne. À peu près ni vaisselle ni verrerie. Quelques ustensiles de cuisine en plastique ou en métal, un placard plein de produits d'entretien. La maison était du haut en bas resplendissante de propreté. Mais nulle note personnelle ; on eût dit un décor de théâtre. Totalement frustré, Van der Valk regagna le salon. Pas de bureau, pas le moindre papier. Pour ainsi dire aucun livre. La seule chose qui eût l'air d'appartenir à une personne réelle était le Breitner.

Il s'agissait d'un paysage d'hiver ; un canal, bordé d'arbres dénudés, et un petit pont. Des maisons derrière et une boutique au coin. C'était

un tableau qu'il aurait bien aimé avoir chez lui.

À part ça, le rez-de-chaussée se composait d'une entrée lambrissée, d'une salle à manger et d'un petit salon, peut-être un bureau, ou une bibliothèque, qui avait pu être initialement destiné à faire un boudoir. C'était une très agréable petite maison, confortable et charmante, aux proportions très harmonieuses. Aucune de ces pièces n'était meublée, mais d'autres images d'Amsterdam décoraient l'entrée. Deux petites huiles, la Westerkerk et le marché aux fleurs du Singel ; de la marchandise pour touristes. Et trois aquarelles – apparemment des dessins à la pointe sèche aquarellée ; il n'était pas expert, mais ils étaient très bien. Les Schreiers Toren, la Montelbaan, et la Waag avec le port en arrière-plan. Un amoureux d'Amsterdam – c'est tout ce que Van der Valk savait de lui.

Dans la cave, il trouva des vieux journaux, du petit bois et des bûches ; eh, il allait s'allumer un feu. Dans une pièce chaude et un peu vivante il ordonnerait mieux ses pensées.

Autant se mettre à l'aise ; il prit un cigare et un fond de scotch, ajouta une giclée de Perrier, et se sentit beaucoup mieux après une première gorgée. Il considéra le fauteuil dans lequel avait été découvert le cadavre avec une sorte d'amitié. J'apprendrai à mieux te connaître, se dit-il. Il se livra à une série de conjectures, fort peu concluantes.

Était-ce lui qui avait conduit la voiture ? Si le visiteur – quel mot sinistre – était venu avec, pourquoi l'avoir laissée ? Et pourquoi de cette façon ? Pourquoi attirer l'attention ?

Le champagne est-il signe de fête ? Pour vous ou moi, peut-être. Pour un homme riche, ça n'a rien de certain. Était-ce une rencontre privée, ou une réunion d'affaires ?

Une femme ne se promène pas avec un couteau à cran d'arrêt, n'est-ce pas ? Est-ce possible ? S'il y avait eu une femme, elle était des plus soigneuses ; il pensa à Arlette qui ne le serait jamais.

Je suis vraiment idiot de me laisser obséder par ces détails oiseux. Ce n'est pas par là qu'il faut prendre les choses. Quel type d'homme était-ce ? Comment se faisait-il qu'il habite une maison immaculée avec un Breitner accroché au mur ? Si je savais tout ça, j'aurais mieux à faire que de rester assis là à me demander si l'on a essuyé le manche du couteau.

Avait-il mérité sa mort, un peu ?

Jusqu'où vais-je faire l'idiot ? On peut tourner autour du pot toute la nuit.

Van der Valk jeta un regard découragé sur le petit tas d'objets personnels. Il souhaitait que les questions se mettent à répondre d'elles-mêmes. Ces objets étaient aussi neutres que la maison – on aurait pu les trouver dans les poches de n'importe qui. Mais il fallait

bien commencer par quelque part. Il avait remis l'inspection à un peu plus tard ; mais il était temps de s'y intéresser.

Deux mouchoirs, l'un propre, l'autre presque propre. Pas d'initiales. Un petit canif en argent, un portefeuille en cuir, un porte-monnaie presque vide. Nulle part d'initiales. Pas de carnet de chèques, pas de cartes de visite, pas de lettres, pas de papiers.

— Est-il en train de se payer ma tête ? murmura rageusement Van der Valk. Qu'est-ce que c'est que ce jeu de cache-cache ?

Une montre Eterna en or, avec un bracelet de cuir noir. Une alliance. Un porte-cigarettes en paille tressée. Un porte-clefs. Des lunettes. Ni carnet ni agenda. Même pas un permis de conduire. Nom de Dieu, il doit quand même avoir un permis de conduire. Dans la voiture ? Van der Valk était fatigué, mais il avait enfin surmonté son énervement. C'était peut-être une affaire sordide et stupide comme la plupart, mais il commençait à croire que non. Ce n'était pas un bonhomme quelconque. Cette étrange manie du rangement, et cette passion pour l'anonymat, cette absence à tout coup délibérée du moindre objet personnel ; il commençait à être fasciné, à ressentir même une certaine sympathie pour cet homme. Est-ce que tout cela n'indiquait pas une personnalité multiple et complexe ?

Comme un diamant, songeait-il. Ils ont les mêmes étranges qualités que les individus. Cœurs de feu, qui ne se laissent pas toujours voir. Chacun différent des autres. Mais plus il y a de facettes, plus il y a de lumière – de couleurs, de chaleur et de glace, de vie soudaine et d'embrasements. Comme les individus, ils recèlent, cachent – et étalent soudain. Les Anglais usent d'une métaphore où il est question de diamants bruts.

Les êtres sont taillés et polis par la vie qu'ils mènent, par les gens qu'il rencontrent – les autres diamants. Et chez certains les défauts apparaissent. Peu sont d'une eau très pure. Mais tout diamant est beau ; fascinant et mystérieux. Et très rarement on découvre une vraiment belle pierre. Une taille parfaite. Quelque chose qui valait la peine d'être connu, manié, étudié, aimé. Les diamants, il le savait, pouvaient devenir une passion. Heureux de sa rêverie, il rentra se coucher.

Le lendemain, il arriva de bonne heure à son bureau ; il y avait beaucoup à faire. Un rapport, pour commencer, à écrire et porter au patron. Parce que le patron lui-même devrait faire son rapport pour son supérieur, le « hoofd-commissaris », qui dirige toute l'organisation de la police judiciaire, ses divers services et sections.

Le patron – le commissaire directeur du *Justitiele Dienst*, une sorte de Maigret hollandais – devrait en principe contrôler son enquête ; pour tout homicide. En pratique, il était trop pris par ailleurs – c'est

du moins ce qu'il disait. La vérité, c'est que le commissaire Samson ne ressemblait pas du tout au commissaire Maigret. C'était un monsieur vieillissant qui, à un an de la retraite, préférait la paix. Il n'avait aucun désir de se voir cité dans les journaux, ni de se dépenser inutilement. Il ne se souciait ni d'être loué ni d'être promu – il avait achevé sa course.

Il s'en remettait à ses inspecteurs – si l'un d'eux écopait d'un meurtre en plus de sa besogne habituelle, eh bien tant pis. Ce n'était pas du goût d'Arlette, mais Van der Valk trouvait que ce n'était pas cher payé pour une totale liberté d'action. Le vieux Samson vous laissait faire exactement ce que vous vouliez, et s'il vous arrivait de vous mettre dans le pétrin, d'être en bisbille avec le bourgmestre ou le procureur, il vous soutenait. Avec entêtement, sans se laisser démonter par les paroles tranchantes ni par les lettres insidieuses. Et quand arrivaient des petites notes confidentielles – peut-être parce que vous étiez en train d'importuner l'ami d'un personnage influent – il ne pliait pas. Au-dessous de la mention « *Onderzoek en bericht* » – enquêtez et faites un rapport – il inscrivait de sa grande écriture gothique : « Je m'en occupe – Samson », et oubliait promptement.

Quant au « hoofd-commissaris » – que l'on appelait Son Altesse et qui terrifiait les jeunes inspecteurs – c'était une caricature de fonctionnaire, que ne préoccupaient que l'absence de vagues et la bonne orthographe des rapports. Il ne faisait pas grand-chose, hormis persécuter ses subordonnés pour des histoires de courant électrique, de chauffage et de trombones. Le vieux Samson, personnage mal dégrossi aux petits yeux de vieux forban, qui ronchonnait derrière un mauvais cigare, savait fort bien le manier.

Van der Valk fit son rapport – le vieux bonhomme les aimait courts, une chance – et passa en revue son butin. Vêtements. Contenu des poches. Une pile de photos brillantes aux éclairages violents. Rapport médical. Plan comportant le détail des mesures, en provenance du service technique. Il y aurait aussi un rapport sur la voiture, ce matin.

Était-ce tout ? Où en étaient les gars de l'identité ? Il tendit la main vers le téléphone.

— Knol, appelez le service photo ; dites-leur d'envoyer quelqu'un à la morgue avec les habits – c'est moi qui les ai ici – pour me faire une bonne photo d'identité. Oui, mon sujet d'hier soir. Bien vivante, la photo.

Il se leva et passa dans le bureau des enquêteurs.

— Occupé ?

L'enquêteur – Rustenburg, un grand garçon nonchalant, paisible mais futé – posa le rapport qu'il était en train d'étudier.

— Non, non, inspecteur. Je me disais bien que vous m'appelleriez. Grand raffut dans l'Apollolaan, mais on ne sait pas qui est le macchab.

Juste ?

Van der Valk grimacha.

— Exact. Voyez ce que vous pouvez dégoter sur la maison, à qui elle appartient et s'il y a un locataire ; ça devrait suffire. Je veux en savoir plus à son sujet, pas seulement son nom, ça c'est un jeu d'enfant. Doit y avoir des papiers dans la voiture – vérifiez-les. Appelez-moi dès que vous aurez quelque chose.

Ni le mort, ni le mystère de son identité, ne semblèrent émouvoir M. Samson.

— Comment allez-vous faire ?

— Une photo, avec une demande d'informations. Mais rien dans la presse. J'ai quelqu'un qui s'occupe de la maison, et on tâchera de mettre la main sur la femme de ménage – elle se présentera sans doute d'elle-même quand elle aura vu la maison – ou même avant, si elle lit les journaux.

— Bien. Parfait, mon garçon, continuez comme ça.

— Vous ne désirez pas venir jeter un coup d'œil, Monsieur ? Pur tact ; une formalité.

— Oh, mon Dieu, non. C'est pour ça que vous êtes là. Faites-le-moi seulement savoir si ça tournait au politique. Si c'est un genre d'espion russe.

Il se carra un cigare dans la bouche et se plongea dans ses documents ; Van der Valk fila.

— La Beethovenstraat vient d'appeler. Ils ont vu la femme de ménage ; ils nous l'envoient.

Mevrouw Bijster n'était que trop coopérative ; il put à peine placer un mot. Mais elle ne lui apprit pas grand-chose.

— Je m'occupais de la maison, vous comprenez, Monsieur, trois fois par semaine seulement, mais, entre nous, ça ne faisait pas beaucoup de travail. Je me la coulais douce, Monsieur, mais c'est exactement ce que je voulais, maintenant que mon bonhomme est de nuit, j'ai plus de temps mais il faut quand même que je fasse mes courses, vous voyez, et que je prépare le dîner, alors quand l'agence m'a proposé cette place, j'ai...

— Comment s'appelait-il ?

— Monsieur Stam, c'est tout ce que je sais, Monsieur, il n'était pas causant, mais toujours très poli, très gentil et toujours payée d'avance et s'il me fallait du cirage ou un nouveau balai, je n'avais qu'à lui demander et il ne posait jamais de questions, enfin il me connaissait, il n'avait pas à craindre que je lui gaspille son argent, il savait que j'irais au Hema acheter la même chose que ce que j'utilise chez moi et on n'a rien de mieux en payant deux fois plus...

— Recevait-il du courrier ?

— Oui, quelques-unes peut-être de temps en temps, en fait pas

beaucoup, maintenant que j'y pense j'en ai peut-être vu trois pendant tout le temps que j'étais là-bas mais je n'étais pas là tous les jours alors je ne peux pas dire...

— Depuis combien de temps habitait-il cette maison ?

— Pas longtemps avant que j'y entre et ça fait pas beaucoup plus de deux mois maintenant que j'y pense, à cause de mon fils Wim qu'est parti à l'armée...

— Donc, si je comprends bien, il y a peut-être habité trois mois ?

— Oui, pas plus parce qu'il a acheté toutes ces choses neuves...

— Il y vivait tout le temps ? Il était toujours là ?

— Non, non, toujours à aller et venir...

— Il venait à des jours fixes ?

— Pas vraiment, il venait souvent un jeudi mais il était reparti le vendredi, ou il pouvait venir un samedi et rester deux jours.

— Jamais plus de deux jours ?

— Non, jamais, et il y a des semaines où il ne venait pas du tout.

— Avait-il des invités ? Des amis ? Des affaires ? Des gens qui venaient prendre un verre ?

— Jamais vu personne.

— Jamais de femme ? Personne qui ait passé la nuit ?

— Jamais vu de trace, pas que je mêle de ce qui ne me regarde pas mais c'était pas son genre.

— Même pas pour un verre ? Réfléchissez bien.

— Bon, je vais pas dire qu'il y a pas pu y avoir personne vu que je viens pas tous les jours, mais alors il aurait fallu qu'il nettoie lui-même et j'aurais pas eu de mal à le voir parce que j'ai mon coup de main à moi pour essuyer les verres et faire la poussière mais j'ai jamais vu personne et c'est la vérité du bon Dieu.

— Bien sûr, bien sûr ; vous pouvez partir, et merci beaucoup.

— Qu'est-ce que je dois faire ? Je fais le ménage comme d'habitude ?

— Vous feriez mieux de chercher une autre place, chère Madame. Nous n'avons pas de quoi vous payer vos gages. Le boulot est fini, en ce qui vous concerne.

Elle n'avait pas prévu cela et repartit un peu chavirée, pensa Van der Valk. Pourquoi le grand lit était-il fait ? Mais elle n'aurait pas manqué de le voir – un drap changé ne lui aurait pas échappé.

On pouvait se fier à ce genre de femme pour de tels témoignages. Hm, la théorie du petit nid d'amour battait de l'aile. Mais s'il ne venait ici qu'un jour ou deux par semaine et n'emmenait jamais personne dans la maison, à quoi pouvait-elle lui servir ? Décidément tout était étrange chez ce monsieur.

Le téléphone grésilla ; Rustenburg. Sa voix calme semblait proférer des excuses.

— C'est tout simple, Inspecteur, mais ça ne mène pas loin. La maison appartient à un vieux baron qui a au moins trois noms ; je les ai pris. Il a plus de soixante-dix ans ; vivait dans cette maison jusqu'il y a environ un an, puis il est parti en France pour sa santé. Difficultés respiratoires. Il est à Menton, et n'en bougera plus. C'est son notaire qui m'a renseigné ; il gère ses propriétés, paye ses impôts, etc. La maison est restée inoccupée ; y a environ quatre mois, ce type s'est pointé avec une lettre d'introduction du baron pour louer la maison. Le notaire a rédigé un simple contrat sur une base annuelle. Ne sait rien du bonhomme. S'appelle Meinard Stam. N'a fait aucun problème, se conduisait en parfait homme du monde, a tout payé d'avance pour un an. Le notaire ne l'a vu qu'une seule fois.

— D'où était-il censé débarquer ? Le notaire ne lui a pas demandé de références ?

— Venait de l'étranger ; a rencontré le baron à Menton. Il est arrivé avec cette lettre d'introduction, alors le notaire n'a pas cherché à en savoir plus. Il avait un compte en banque – j'y ai aussi été voir. Le directeur ne sait rien de plus. Est apparu il y a trois mois avec une grosse somme en liquide. Pas des valeurs, pas des papiers, du cash ; des paquets. Depuis, quelques paiements par chèques à des magasins, et des versements réguliers, toujours en liquide. Comme un maquignon, disait le banquier – il pensait qu'il devait être dans les chevaux de courses ; il paraît que dans ce milieu on a l'habitude de toujours payer en liquide. N'a jamais sollicité de prêt ni demandé un découvert, toujours simple et régulier – la banque ne s'est jamais interrogée sur lui ; et pourquoi l'aurait-elle fait ?

— Quel est le solde actuel de son compte ?

— Dans les trois cent mille.

Eh ! eh ! il aurait bien aimé en avoir autant.

— On essayera à Menton, fit-il sans conviction. Vous pouvez rentrer ici.

Il y aurait bien quelque part quelqu'un qui le connaisse ; on ferait passer une note. Pas dans la presse ; Van der Valk n'avait pas envie de se débattre avec trois cent fausses pistes par jour.

Il avait reçu les photographies. Face, trois quarts et profil, un bon travail. Le visage ne lui disait rien. Un homme d'environ quarante-cinq ans, ni gros ni maigre. Ferme, sain. Calme, peu émotif, ayant appris à dissimuler ses secrets. Intelligent, oui, et décidé. Un type correct. Remarquablement anodin, aucun signe distinctif.

Malgré lui, il trouvait un certain plaisir à ça. Il aimait cet homme. Meinard Stam : un nom pâle, sans couleur. Les yeux morts, auxquels on avait donné un semblant d'éclat par une lampe subtilement placée, semblaient se moquer.

Et pourtant cet homme respectable et prudent avait été poignardé.

Assassiné. Van der Valk alla lire la dernière page du rapport médical.

« Sauf indication contraire des examens restant à effectuer le sujet était en bonne santé. Les mains sont légèrement calleuses ; ceci, joint à un certain hâle, indique une part de vie au grand air. Il n'y a pas de cicatrices apparentes ni d'autres traces d'anciennes blessures. Les caractéristiques du coup porté au cœur (position/angle) rendent très improbable le suicide ; je l'écarterais. »

Roos était un médecin extrêmement minutieux, avec plus de vingt ans de pratique comme légiste ; il pouvait se permettre d'être catégorique car il savait ce qu'il affirmait.

Quel genre de vie au grand air pouvait mener ce type ? Un yachtman, peut-être. Il enverrait cette photo et la demande d'information à tous les bureaux de police de Hollande.

Et cette voiture ? Allons faire un tour chez Brokke.

Le chef des services techniques était un petit homme mince, tout juste assez grand pour faire partie de la police. Il devenait chauve en plus. Mais ce n'était pas un imbécile. Un Limbourgeois ; Van der Valk l'aimait bien. Les gens d'« en dessous des rivières » sont plus rapides, plus imaginatifs et plus impulsifs que les Hollandais du Nord ; Brokke en était un parfait échantillon.

— Votre rapport est comme prêt ; mon gars est en train de le taper. Pas grand-chose. L'auto est quasi neuve ; pratiquement pas de poussière ni d'éraflures.

Qu'est-ce qui n'était pas neuf chez M. Stam ? Et pourtant il avait trois cent mille florins sur son compte courant ; d'où venait tout cet argent ?

— Les empreintes de votre sujet, et quelques autres plus anciennes ; grasses – un garagiste. D'après les papiers l'auto a été achetée à Venlo ; chez le concessionnaire Mercedes, je le connais bien. Là-bas, ils pourront vous dire quelque chose. Les pneus ont roulé sur des routes non goudronnées de cette région ; nous avons trouvé des traces de terre – très caractéristiques. Je ne pourrais pas m'y tromper – je suis né avec ça collé aux bottes. Une chose – votre homme fumait-il ?

— On n'a trouvé que des cigares.

— Il y avait deux mégots de Gauloises dans le cendrier du conducteur.

Un petit point de gagné. Sa note était partie ; il envoya un télex pour demander une enquête plus poussée dans le district de Venlo et une visite au garage. Ces deux mégots n'étaient pas d'un grand secours. Il en fumait lui-même. Peu de Hollandais fumaient du tabac français, mais sans doute plus par là en bas, entre les frontières allemande et belge.

Venlo – probablement une impasse de plus, se dit-il. Il découvrirait que le type était tout simplement rentré dans un garage, avait acheté

la voiture, payé comptant – ça semblait être sa spécialité – et puis était parti au volant. Ils ne l'auraient jamais vu auparavant. Maintenant ils ne le reverraient plus jamais.

C'était risible, mais il avait eu raison de bout en bout. Le garagiste s'en souvenait parfaitement. Cela ne faisait qu'une quinzaine de jours ; il avait fallu commander spécialement le coupé blanc à Stuttgart. Et le facétieux M. Stam avait payé rubis sur l'ongle – en billets de banque hollandais.

Il ne découvrit pas un seul indice à Amsterdam, malgré une journée entière d'efforts. Tous ceux qui étaient disponibles avaient été envoyés faire le tour des barmen, des boutiquiers, des prostituées et des gangsters. D'où tirait-il ces énormes sommes d'argent liquide ? Devait y avoir une faille quelque part. Van der Valk discuta avec tous ses collègues ; ceux de la répression des fraudes, de la mondaine, et des douanes. Sur une intuition, il alla voir les bijoutiers et les marchands de tableaux. Zéro sur toute la ligne. Enfoncé dans son fauteuil, enveloppé de fumée, il se laissa aller à des contorsions yogistiques en se demandant si cela lui donnerait de l'inspiration.

Il avait été tellement convaincu que le Limbourg ne serait rien d'autre qu'une impasse de plus, qu'il fut agréablement surpris lorsqu'il eut une réponse, tard dans l'après-midi. Onze petits mots sur un télex.

« Bureau Venlo dit connaître sujet Stam. Vu récemment à Tienray. Enquêtons. »

Van der Valk décrocha son téléphone :

— Passez-moi la police nationale de Venlo... Allô... Van der Valk, commissariat central d'Amsterdam... Oui, c'est mon homme... Où diable se trouvé Tienray ?... Y vivait ?... Une cahute ?... Ils sont certains ?... Absolument ?... Bon, j'arrive... Oui ; ce soir – qu'est-ce que vous croyiez, la semaine prochaine ?

Il réfléchit un instant, harponna de nouveau l'appareil.

— Arlette, écoute ; je suis sur quelque chose... Je pars à Venlo, alors ne m'attends pas. Je serai de retour demain... Oui, compliqué... Grosse affaire... D'accord ; à bientôt.

Il sauta avec surexcitation dans la petite voiture de police, et la brutalisa, goûtant le gros bruit d'horloge que fait une Volkswagen poussée en première. Il se dirigea vers la nationale ; en dépassant Utrecht, il se souvint – il ralentit un peu – que juste là il avait vu Arnolf Englebert se faire broyer par une DS. « Me demande ce que devient Lucienne », songea-t-il. « Pas vue depuis un moment, mais elle avait dit qu'elle partait en Belgique. Qu'est-ce que j'allais faire par là ? » Oui, le type qui avait filé avec la caisse du Lijbaansgracht, et qu'on a retrouvé le lendemain en train de boire un café à une terrasse d'Eindhoven où, apparemment, il se croyait invisible.

Le commandant de la brigade de Venlo était un bel homme bronzé à qui son uniforme flambant neuf donnait l'air de sortir d'une opérette – un hussard de la *Lustige Witwe* plutôt qu'un policier des Pays-Bas. Convenait parfaitement à Venlo, cette ville de carnaval. Il portait les cheveux *en brosse* ; ses mains larges et puissantes reposaient sur son bureau. Van der Valk, qui était pourtant grand et robuste, sentit qu'en comparaison il devait paraître pâle et agité.

— Tienray, fit le commandant avec son doux accent du Sud, est un trou à vingt kilomètres d'ici, aux abords de la nationale vers Nimègue. Un peu plus à l'ouest il y a une grande forêt. Le *weldwachter* du coin – c'était amusant de l'entendre utiliser le vieux terme de garde-champêtre – connaît votre homme. Il semble qu'il occupe une cahute dans les bois et qu'il y soit régulièrement le week-end. Il pêchait beaucoup ; la Meuse n'est pas loin, il faut dire. Le *weldwachter* est un brave homme. Le décrit comme un homme paisible et amical, toujours seul. Rien contre lui, et encore moins sur lui. Je ne vois pas pourquoi vous vous êtes précipité ici.

Ces pauvres Amstellodamois, laissait entendre son ton, qui pensent que tous ceux qui n'habitent pas leur chère ville sont des vrais sauvages.

Van der Valk sourit aimablement.

— Allons. Je sais déjà que personne ne saura rien sur mon bonhomme parce qu'il était comme ça. Il vivait, et a été tué, dans une maison d'Amsterdam, où, croyez-moi ou non, il n'y avait pas le moindre papier. Nous ne savons rien ; ç'aurait pu être Alfred Krupp. Un masque – un masque de carnaval. L'un pourrait aider à comprendre l'autre.

Un intérêt croissant aiguïssait le regard de son interlocuteur.

— Je suis à votre service. Je peux vous fournir une équipe technique.

— Merci, mais je ne crois pas que j'aurai besoin de vos gars. Je pensais aller voir votre *weldwachter*, et puis jeter un coup d'œil dans cette cahute.

Le policier se détendit.

— D'accord ? Mais si vous avez besoin de quelque chose, faites-le-nous savoir.

— J'aimerais seulement une carte détaillée de la région, si vous avez.

Le *weldwachter*, un personnage rougeaud et tranquille doté d'un nez énorme, était sûr de son affaire.

— Je le connaissais sous le même nom : M. Stam. Je lui ai procuré des papiers à l'occasion ; permis de pêche et je ne sais plus quoi. En remontant ce chemin j'étais presque sûr de le trouver, le samedi ou le

dimanche. Il n'était pas souvent là ces derniers mois, mais je l'ai vu traverser le village une fois ou deux.

« Quel genre de type c'était ? Vous voulez une réponse personnelle ? Parce qu'en tant que policier je n'ai jamais eu affaire à lui. Toujours calme et poli. Et amical. Nous nous entendions bien parce que j'aime ce pays : j'irais pas ailleurs, même si on me payait pour. Et lui aussi ; il aimait les bois, la Meuse. Il était passionné de pêche, il était là tous les week-ends. Je ne pêche pas, moi c'est les oiseaux qui m'intéressent. Nous avons pas mal parlé d'oiseaux. Mais les poissons – il était là quel que soit le temps qu'il fasse. Il avait une moto ; il changeait souvent d'endroit.

« C'était pas un gangster, Inspecteur, je vous garantis. Sûr que j'ai pas l'instruction, mais on sait reconnaître un monsieur. Il fallait l'entendre parler d'une orchidée sauvage ou d'une touffe de digitale ; il les sentait. Les champignons, les simples, toutes les plantes. Il chassait un peu ; il avait un permis, mais juste pour le plaisir, vous savez ; un geai, un lapin. Je sais que vous êtes en service, Inspecteur, mais peut-être que vous ne refuseriez pas une goutte de gin. J'en ai un bon.

« Il me donnait de temps en temps une bécasse, quand il en avait tiré une paire. Et il savait faire une approche – il y a des sangliers dans ces bois et y a pas d'animal plus malin.

« D'où il venait ? Il parlait comme un type du Sud, pour sûr, mais instruit, pas comme moi. Je l'avais pris pour un homme d'affaires. Un type de Maastricht peut-être – mais ça ne me regardait pas. Venait ici pour se changer les idées ; il avait raison. On est peut-être un peu en retard mais on vit vieux et en bonne santé. C'est bien ce qu'il pensait, je crois.

— Où était cette baraque ? Elle lui appartenait ? C'est lui qui l'avait construite ?

— Hé ! Une chose à la fois. L'est à peu près à deux kilomètres d'ici, en plein dans les bois. C'était un pavillon de chasse ; les bois appartiennent à un vieux baron dont la famille possède un château par ici. Maintenant nous avons le service des forêts et tout – mais le garde vous racontera ça ; c'est un type du coin, il connaissait le baron. Moi, ça ne fait que dix ans que je suis ici. Mais M. Stam a occupé ce pavillon pendant ces dix années, et il était déjà là avant.

Van der Valk sirotait son gin ; un bon gin avec des baies de cassis. Voilà donc l'origine du baron – il n'y avait sûrement pas deux barons. Mais comment se faisait-il que le notaire ne soit pas au courant, puisqu'il gérait les propriétés du baron ?

— Et son marché ? Il se ravitaillait au village ?

— Non. Il apportait tout ce dont il avait besoin. Pas grand-chose, en fait. Des fruits, des salades. J'ai des poules ; il m'achetait parfois des

œufs. Pour la viande, il chassait, et le poisson je pense qu'il en attrapait. Il emmenait ça en auto.

« Mais je ne connais pas cette voiture blanche ; ça doit être une nouveauté. Il avait bien une Mercedes, mais une vieille, et elle était noire. Une blanche comme celle que vous m'avez montrée sur la photo, ça ne lui ressemble pas trop. C'était pas le genre à étaler son argent, et pourtant on voyait bien qu'il en avait plein. Ça me fait de la peine d'apprendre qu'il est mort, mais je l'ai tout de suite reconnu quand le petit gars de la police nationale est venu me voir avec votre photo. Drôle d'affaire. Enfin, c'est votre affaire, Inspecteur, pas la mienne.

« Des visites ? – Reprenez du gin, content de voir qu'il vous plaît. C'est moi qui ai cueilli le cassis. – Jamais vu personne. R'marquez, y avait pas de raison pour que je les voie, surtout la nuit, à moins que je me sois trouvé par là avec ma bicyclette, mais ce chemin ne conduit nulle part. Si vous voulez traverser la forêt il y en a un autre plus court et meilleur – ça c'est un chemin de coupe.

« Le garde forestier pourrait savoir – c'est lui qui habitait le plus près, enfin, ça fait toujours un bon kilomètre. Ils s'entendaient bien aussi. Ils avaient les mêmes goûts ; les champignons et autres. Il a pu avoir des visites – il était pas censé nous les déclarer, hein ?

« Oui, bien sûr, je vous indique le chemin. Vous prenez à gauche par ici. La première à droite après l'épicerie et puis après trois cents mètres vous tomberez sur une fourche ; prenez encore à gauche ; c'est le chemin de coupe. Votre auto passera – ça secouera pt'être un peu.

Quand vous tomberez sur un gros hêtre marqué à la peinture blanche, vous y serez ; la marque est un peu vieille, mais vous la verrez dans vos phares. Il y a un chemin sur la droite. Le pavillon est à cent mètres dans les bois. Vous allez forcer la porte, Inspecteur ? Il faudrait que je garde un œil sur la maison.

— Non. J'ai un trousseau de clefs. Il y en a bien une qui marchera.

Il trouva le chemin – guère mieux qu'une paire d'ornières tracées par les tracteurs des forestiers. Oui, il y avait un gros hêtre, et le souvenir d'une marque à la peinture. La Volkswagen passait bien ; ça devait être plus difficile en Mercedes. Il sortit avec sa torche. Le temps sec de l'automne avait durci le sol, mais il y avait des traces légères. Il les suivit jusqu'à la clairière ; elles n'étaient pas très marquées. Il y avait partout de l'herbe et de la mousse, et il n'était pas un Indien.

Le pavillon de chasse était une construction toute simple ; une solide petite maison à bois à soubassement de pierre. Elle avait un air innocent dans cette clairière ; pas du tout la maison de la méchante sorcière. À elle seule, la porte était plus solide que toute une maison moderne. Des vagabonds pouvaient y venir ; M. Stam avait pris ses précautions. Un verrou de sûreté ; oui, il avait une clef de ce type. Il

admira les hommes qui avaient construit ceci, peut-être pour le grand-père du baron, du temps de l'Empereur ? Le verrou bien huilé glissa sans heurt. Il poussa le bouton de sa torche avec une attente émue. Ça serait autre chose que le décor de comédie d'Amsterdam ; il ne fut pas déçu.

Le pavillon de chasse ne comportait au départ qu'une seule pièce flanquée d'une paire d'offices où les domestiques pouvaient préparer un repas. Ce n'était qu'un refuge dans les bois, à peut-être dix kilomètres de la maison du baron, où il pouvait se changer et se reposer ; manger, et organiser la chasse de l'après-midi. Personne n'avait jamais dû y coucher, à l'exception peut-être du garde forestier. Il n'avait pratiquement pas changé, et le domestique ou le garde s'y seraient sentis à l'aise. Il y avait une table en bois massif et trois chaises à haut dossier de cuir frappé des armes du baron. Un énorme vaisselier aux nombreuses étagères surmontant un volumineux buffet aux panneaux ouvrés, et un long banc où, un siècle plus tôt, les messieurs se faisaient retirer leurs bottes en poussant de lourds grognements de satisfaction.

Rien n'avait changé. Même les grandes lampes de cuivre étaient d'origine. Seul le poêle ventru orné de guirlandes de fonte avait cédé la place à un modèle plus moderne en fonte émaillée, du type français, qui est capable de brûler n'importe quoi, chauffe la pièce et cuit votre dîner. De vieux tapis persans étaient étalés sur le dallage. C'était une belle pièce avec ses murs boisés et ses solives. Elle devait bien se chauffer et ne pas avoir de courants d'air, se dit Van der Valk. C'était le produit d'un travail d'artisans ; elle résisterait à un char d'assaut.

Il resta là à se passer le doigt sur l'arête du nez en se demandant s'il ne ferait pas venir en fin de compte l'équipe technique de Venlo. Il décida que non, et se sentit immédiatement soulagé d'un poids. Non seulement soulagé, mais joyeux même. Ici Michael le Noir et le jeune Rupert de Hentzau avaient admiré des dépouilles de sangliers, bu du vin en trop grandes quantités, fanfaronné quant à leurs chevaux, leurs prouesses de pisteurs et la précision de leur tir, et comploté le rapt des beautés du village. Stam y avait bricolé gentiment pendant dix ans. Et c'était maintenant une affaire entre eux. Une affaire personnelle. Ni flashes ni poudre de riz ici, s'il vous plaît ; ni grosses bottes ni plaisanteries vaseuses. Il était sous le charme de l'endroit ; il avait déjà l'impression de mieux comprendre Meinard Stam.

Car cette atmosphère était merveilleusement romantique. Des lièvres avaient folâtré sous les hêtres ; des papillons diaprés avaient dansé dans les rayons du soleil. Il régnait une odeur napoléonienne de sueur de cheval, de cuir trempé et de poudre brûlée.

Il secoua la lampe pour vérifier qu'elle contenait du pétrole, gratta une allumette et attendit que la flamme s'établisse. La beauté de cette

lumière jaune vacillante qui faisait un Rembrandt de son ombre sur le lambris l'emplit de bonheur. Il alluma le poêle, comme il avait allumé la cheminée d'Amsterdam.

— Portes fermées, chandelles allumées, et trois jours pour lire l'*Iliade*.

Ici il y avait des livres, un bon nombre. *Entretien et Réparations de la Mercedes 220, Champignons Comestibles, Herbes et Fougères, Le Menuisier Amateur, Poissons d'Eau Douce, Le Lièvre et ses Habitudes, 100 recettes de Gibier, En suivant la Meuse, Les Maladies de la Forêt*. Beaucoup de livres de botanique et d'histoire naturelle, ce qui confirmait les propos du *weldwachter*. Mais l'étagère voisine contenait des romans. Du hollandais, du français et de l'allemand. Il avait de la chance ; il en avait lu une bonne partie ; il en possédait certains. Ceux-ci le renseignèrent encore davantage sur les goûts et le caractère de Stam.

Des livres de droit, une encyclopédie médicale, beaucoup de livres d'occasion ; de vieux exemplaires piqués de Balzac, Flaubert et Chateaubriand. Une rangée de romans d'aventures : histoires de guerre et d'espionnage ; guérilla, sabotages et trahison.

M. Stam pourrait-il être un ancien nazi, un ex-SS ? Mais tous ces livres soutenaient le point de vue des Alliés. Dostoïevski en allemand et Tourgueniev en français ; hem !

Il y avait de nombreux mégots de cigares – pas de trace de Gauloises. Il alla voir dans le petit office s'il s'y trouvait du café. De vieux ustensiles en cuivre, quelques bols, des assiettes – tous propres. Il trouva une bouilloire et une boîte de café en grains.

L'autre office servait maintenant de chambre à coucher. Un lit en chêne, des couvertures, mais pas de draps – bien sûr, il n'était pas facile d'assurer le blanchissage, il l'avait réduit au minimum. Il y avait là une grande armoire, où l'on rangeait autrefois les capes de loden, les vestes de chasse aux élégants cols de fourrure et les bottes de cuir souple. Elles y étaient toujours. Il s'y trouvait, bien sûr, un des impeccables et anonymes complets de Stam, mais le reste était ce qu'un homme qui en a les moyens s'offre pour la campagne. Des habits usés et tachés, mais qui vous durent toute une vie. Des vestes de cuir et de daim, des culottes de cheval d'une coupe parfaite. Des chemises de flanelle, d'épaisses chaussettes, une paire de bottes soigneusement graissées. Une veste de chasse, toute en poches et en soufflets, qui aurait pu appartenir au roi George V. Tous ces objets, remarqua-t-il, venaient d'Allemagne, et l'étiquette du costume portait la mention : « Metzger, Hofgartenstrasse, Düsseldorf. » Van der Valk fut très satisfait. Il trouverait d'autres trésors dans l'armoire de la grande salle.

Celle-là, c'était un beau meuble ; les lourdes portes étaient si bien ajustées que l'on aurait pu glisser une lame de rasoir entre la serrure

et le châssis. Il en trouva la clef sur son trousseau. Un grand tiroir divisé en deux compartiments était bourré d'objets divers et variés ; des aiguilles et du fil, des cartouches, des chiffons, de l'huile et du cirage, un goupillon. Au-dessus, le râtelier contenait un fusil de chasse anglais de fabrication artisanale – qui valait maintenant une fortune – et une vieille carabine Mannlicher. Il les sortit pour les examiner à loisir. Le fusil montrait des platines guillochées rayées par l'usage ; au-dessous, gravé en lettres arrogantes, le mot « Londres ». Sur la crosse, une plaque : « Maitland, Duke Street, St. James. 1924. »

La carabine portait un petit écusson d'argent encastré dans la crosse merveilleusement tournée. Il caressa avec un amour instinctif le grain poli d'un bois dur comme de l'ébène – quelle essence était-ce ? – dont le fil suivait naturellement la courbure. En caractères gothiques – à peine lisibles maintenant – il déchiffra : « Manfred von Frieling, Marine Impériale Allemande, 14. Oktober 1911. » Le fini de l'exécution tenait du prodige ; l'arme toucherait un cheveu à trois cents mètres. Une paire de jumelles Leitz était pendue dans son étui de cuir.

Dans l'autre moitié de l'armoire il trouva un ancien parabellum, avec sa crosse dévissable. Horrible vieille chose ; même à cet instant, rangée dans son étui de chamois, elle semblait aussi sanguinaire qu'un Viking. Et un vieil étui de canne à pêche en toile lustrée, dont les bordures vertes tournaient au kaki. Il ne connaissait absolument rien à la pêche ; il sortit la canne précautionneusement. Elle semblait neuve – les jointures brillantes ne portaient pas une rayure. M. Stam devait soigner son matériel ; l'objet semblait avoir à peine servi.

Restaient les placards d'encoignures. L'un ne contenait que des balais et des chiffons, quelques produits de nettoyage et un faitout galvanisé muni d'un couvercle pour faire chauffer l'eau sur le poêle. Mais l'autre comportait des étagères, et sur ces étagères, il trouva ce qu'il cherchait.

Une serpette de fermier. Une montre de bateau sur une vieille courroie de cuir. Les clefs de l'appentis ; d'autres clefs ; il les empocha. Un passeport frappé de divers tampons – Allemagne, Autriche, France. Il était né il y a quarante-sept ans à Maastricht ; profession : officier – en retraite. Un carnet rempli de chiffres et d'initiales – 500 – T.S. 850 – J.R. Ne lui disait rien, mais avec un peu de patience, il arriverait à comprendre. Un portefeuille contenant de l'argent allemand, un briquet-tempête. Sur les autres étagères, il trouva une lampe-torche et différents outils. Des écheveaux de ficelle et de fil de fer, des boîtes de vis. Le carnet était le seul élément qui semblât pouvoir fournir une indication sur les activités de M. Stam, et il n'y avait pas grand-chose à en tirer. Pourtant ça devait avoir rapport à son travail, quel que soit celui-ci. Sinon, pourquoi tous ces autres carnets

rangés sur l'étagère du bas, chacun à sa place, année après année ? Ce n'étaient pas des carnets personnels ; chacun représentait les affaires d'une année, il en était sûr. Ils étaient juste de la bonne taille, et assez minces, pour être glissés dans une poche ; ils avaient un dos en cuir, et un papier solide, une page par jour. Il y avait souvent des notes « pense-bête » telles que chacun en écrit : « Antigel, beurre, cordage. » Et de nouveau, une semaine plus tard : « Ciseau à bois, torchons, élastiques. » Personne ne garderait précieusement des carnets qui n'aient pas un autre intérêt. Et il y en avait un. Cela ressemblait à un itinéraire de voyage : T., B., et puis Ber, Val, Bre. Était-ce des noms ? Et que représentaient ces colonnes de chiffres avec des totaux chaque semaine ? L'une semblait marcher par centaines, l'autre par milliers, ou même par dizaines de mille. Et de nouveau ces codes : « Sa – Has./Rio. » Il pensa aux mots de M. Samson :

— S'il s'avère être un espion russe ou quelque chose comme ça, prévenez-moi.

D'où venait tout cet argent ? Que faisait-il à Amsterdam ? – et ici ? Ne faisait-il qu'y observer les oiseaux ? Ce n'était sûrement pas un endroit intéressant pour un espion. Mais les autres jours ? Il y aurait peut-être des choses à découvrir à Düsseldorf. Pas un spécialiste des sous-marins. Peut-être – ça semblait plus probable – de l'espèce moderne, qui s'intéresse aux plans du dernier type de freins à disques ? Cela ne ressemblait pas vraiment à ce qu'il avait compris de la personnalité de Stam. Mais il y avait une drôle d'odeur autour de cet homme. Il avait été poignardé, après tout, et il vivait d'une façon très particulière. Peut-être celle qu'un Français qualifierait d'odeur « Rue des Saussaies » ?

Il étala les clefs à la lumière sur la table. Celles-ci devaient ouvrir le cadenas de l'appentis ; celles-ci étaient des doubles, et celle-là ressemblait à la clef d'un meuble de bureau, une de ces grandes armoires métalliques. Oui – mais il n'y avait rien de ce genre ici. À Amsterdam non plus. Il se mordit les lèvres en réfléchissant. Et ça – c'était une clef de coffre-fort, ou il n'y connaissait rien. Toujours se mordant la lèvre, il inspecta minutieusement la pièce, les murs, le plancher.

Allons voir l'appentis. Rien de passionnant. Un tas de bûches pour le poêle ; des jerricans d'essence et de paraffine ; une grosse moto BMW. Celle qu'il prenait pour ses parties de pêche – mais pourquoi ne pas utiliser sa voiture ? Une hache, une scie, quelques outils de jardin. C'avait été autrefois des écuries ; ce coffre avait dû contenir l'avoine.

De l'autre côté, il y avait des toilettes ; la planche percée avait cédé la place à l'un de ces pots chimiques qui servent dans les caravanes. Un chemin dallé conduisait de la porte arrière à un vieux puits, noir et profond. L'eau était très froide, et avait un goût très pur. Il n'y avait

rien qui l'intéressât par là. Toutefois l'apprentis se révéla de bonne compagnie ; un casier métallique logeait trois ou quatre douzaines de bouteilles de bon vin. Il en choisit une et l'emporta, tel un trophée, dans la maison. Son propriétaire légitime ne pourrait plus la goûter – il avait vu un tire-bouchon quelque part, dans le tiroir fourre-tout. Ça l'aiderait à faire connaissance avec M. Stam. Il se mit à l'aise pour son étude. Il avait tout son temps ; il n'était que dix heures. Il faisait chaud, le vin était bon, l'esprit vif. Il travailla deux heures, puis alla se coucher sur le lit de Stam.

Il se leva à l'aube et fit minutieusement l'inspection de la clairière tout autour de la maison. Il embarqua tous les fusils et la canne à pêche dans sa voiture et se rendit chez le *weldwachter* qui lui offrit une tasse de thé.

— J'ai tout refermé, mais ça ne serait pas une mauvaise idée d'y garder un œil. Surtout si vous voyez des inconnus. Vous pourriez passer le mot au garde, hein ?

Il rentra à vive allure à Amsterdam. Il avait l'intention de revenir par ici, mais il lui fallait une autorisation de ses supérieurs avant de passer à l'étape suivante.

— Pas net, c'est sûr, dit M. Samson. Mais laissez de côté la littérature, Van der Valk. Je suis d'accord avec vous jusqu'à un certain point. En ce qui me concerne, je n'ai rien contre. Vous avez raison, le mystère de cette personnalité est un aspect important – Dieu, comme je hais tous ces freluquets de codes civils ambulants, et je hais tous les juristes. Mais vous savez bien ce que Son Excellence en dira. Et je ne vais pas me battre pour ça. Faites un rapport complet. Le type n'est peut-être pas un Russe, mais on dirait qu'il pourrait avoir été pour les Allemands. Pas un ancien SS ? Tenez-moi la presse à l'écart. Vous nous voyez recevoir la visite des types du *Spiegel* ? Ils sont repartis en guerre depuis quelques semaines.

Van der Valk se devait d'être très prudent. Si ça sentait sa « Rue des Saussaies », et ça semblait se confirmer de plus en plus, l'affaire lui serait retirée. Il ne le voulait pas. Son Altesse téléphonerait à une demi-douzaine de chefs de cabinet et l'on se livrerait à de longues et précautionneuses palabres et comment-va-votre-père aux fins de déterminer si, en haut lieu, on avait quelque idée des activités de M. Stam.

L'un des points les plus importants de la formation d'un policier concerne l'écriture des rapports. On y consacre beaucoup de temps et de soin à l'école des officiers de police. Et si l'apprenti-sorcier n'a aucun don naturel pour aligner des mots sur une feuille de papier, il ne sera jamais officier. Van der Valk était très doué pour cet exercice. Cette capacité lui avait valu tous les diplômes sans lesquels il est

impensable qu'un policier moderne ait de l'avancement. Il haïssait la paperasserie. Mais il avait l'art de transformer un récit incohérent et confus en une prose concise et dépouillée d'adverbes.

Les rapports s'écrivent, selon une tradition sacrée, dans un style pompeux et ennuyeux. Il ne doit pas y apparaître de sentiment. La bureaucratie a une profonde horreur des êtres vivants, et puisque les policiers traitent d'êtres vivants, il est difficile de ne pas enserrer le sujet vivant dans un étroit corset de mots. Dans ces rapports, les événements les plus fantasques perdent toute vie.

Van der Valk abhorrait ce style III^e République ; il soupira et commença d'écrire. Il en aurait pour toute la journée. S'il l'avait su, il aurait approuvé Talleyrand d'avoir dit que les gens réellement civilisés eussent dû vivre avant la Révolution. Il eût écrit une prose dix-huitième. Sans qu'il s'en doutât, le style de ses rapports était suffisamment voltairien pour les rendre lisibles.

Il espéra avoir réussi à écarter l'hypothèse que Stam puisse représenter une menace politique – il n'arrivait pas vraiment à croire à cette idée – et souhaita que le bonhomme ne s'avérerait pas être un espion. Fin de la première étape ; il commença à suçoter son stylo-bille. La deuxième n'était pas plus aisée. Après avoir combattu pour Stam, il lui fallait maintenant se battre pour lui-même. Ces rapports, rédigés à mi-chemin d'une enquête délicate et onéreuse, étaient exactement ce qui pouvait transformer un inspecteur en commissaire. Il ne fallait pas que son affaire s'enlise, soit classée, ou, pire que tout, passe en d'autres mains. Le policier doit se faire avocat ; il lui faut être assez persuasif pour convaincre ses supérieurs d'adopter une ligne d'action qu'il leur arrive de ne pas réellement approuver. Van der Valk fit de son mieux pour éviter à M. Stam de sombrer dans les sables mouvants de la bureaucratie.

Le soir même, le document était tapé. Il était d'une bienséance parfaite. Pas de faute d'orthographe, pas de syntaxe douteuse ; excellemment mis en pages, espacé, divisé en paragraphes. Bon et court. Fatigué, il rentra chez lui et dévora une endive *au gratin*. Un plat exquis. À mi-cuisson, on entoure l'endive de jambon, on la couvre de béchamel à la crème, on la saupoudre de fromage et de chapelure et on la glisse sous le gril. Il en reprit trois fois, et l'arrosa d'un vin d'Alsace qu'Arlette avait dégoté ; pas extraordinaire, mais il allait bien avec l'endive.

Le lendemain matin, M. Samson – qui n'en avait pas lu un mot – plaça le magnifique document sur le bureau du *hoofd-commissaris* qui en pesa chaque terme plutôt deux fois qu'une avant de se rendre chez le procureur-général. Plus tard dans l'après-midi, il appela M. Samson.

— Samson, ce rapport ; l'histoire de l'Apollolaan. Votre jeune homme, Van der Valk – cela change ma façon de voir. Il m'est arrivé

de n'avoir pas une – heu ! disons entière confiance en lui, comme vous le savez, hein ! Mais je dois dire, oui – il fait de bons rapports. Un bon élément, n'est-ce pas ? Je suis, ou plutôt j'ai été, sévère, mais il a des capacités, oui... même si parfois il se laisse emporter par son imagination, n'est-ce pas ?

Samson hochait la tête, impavide, et ne disait mot. Il fallait toujours laisser le temps à Son Excellence d'en arriver au vif du sujet ; tel Philippe II d'Espagne, il débattait avec sa conscience.

— Le procureur général a pris contact avec différents ministères, voyez-vous ? Ces implications politiques... il n'y en a aucune preuve solide. Mais son sentiment est que nous ferions mieux de nous en remettre à la Sûreté du Territoire – entrer en contact, plutôt, avec nos collègues de Maastricht. Il s'opposerait à ce que nous prenions contact avec les Allemands... aucune preuve, n'est-ce pas ?

Nouvelle longue pause.

— Écoutez, Samson, je ne veux pas être trop rigide ; vous me suivez, hein ? La Sûreté – très à cheval, vous savez – nous marchant sur les pieds. L'*esprit de corps*, Samson, vous voyez. Et le rapport du jeune Machin m'a fait bonne impression. J'ai suggéré un compromis, qui a obtenu l'accord du procureur. Ça pourrait être une bonne solution. Hein ! Disons... que vous suggériez à votre garçon, oui c'est ça, d'avoir un entretien avec les types de la Sûreté ; les mettre au courant, de l'état actuel de l'enquête. Mais je voudrais qu'il continue à s'en occuper. L'Apollolaan est à nous, Samson, voyez-vous ? Mais si la suite de l'enquête faisait apparaître des implications politiques, il faudrait passer le dossier à Maastricht, hein... et sans traîner les pieds, ajouta-t-il soudain cassant. Suis-je clair, Samson, hein ?

— Oui.

— Très bien. Pour l'instant, autorisez-le à aller à Düsseldorf. Mais pas de dépenses exagérées. La ville d'Amsterdam ne peut pas se permettre de tirer les marrons du feu pour Venlo, hein ! n'est-ce pas ?

Enchanté de sa phrase, il s'ouvrit.

— Très bien, très bien. Nous sommes d'accord, Samson, donnez à votre jeune homme des instructions selon ce que je viens de vous dire. Bon rapport, argumentation convaincante, oui.

Pendant que ce charabia précautionneux suivait son cours sinueux, Van der Valk – qu'il aurait fasciné – était en grande conversation avec un ami à lui. Charles van Deyssel avait une galerie sur le Singel. Van der Valk était venu le consulter une fois au sujet de deux Rembrandt que l'on soupçonnait d'être des faux. C'étaient des faux ; Charles lui avait expliqué pourquoi d'une manière qui l'avait divertí. Ils s'étaient liés ; Charles s'était aussi amusé de l'humble demande que lui avait faite Van der Valk « de lui apprendre quelque chose sur la peinture ».

— Bonjour, Charles ; vous auriez bien dix minutes à me consacrer ?

— Bonjour, vieux filou. Vous venez encore m'exploiter ; je vois ça dans vos yeux d'hypocrite.

— Oui, bien sûr. Remarquez que ça risque aussi de vous intéresser.

— Alors vous avez fini par me dégoter quelques jolies gravures érotiques ? J'ai un Belge dont c'est la spécialité. Le genre Vertès, très amusant. Comment va Arlette ? Vous savez, j'ai pour théorie que la bonne cuisine fait le plus grand bien à la matière grise. Vous en êtes un parfait exemple ; si vous n'étiez pas le mari d'Arlette, l'une des trois ou quatre femmes qui sachent faire la cuisine en Hollande, vous seriez beaucoup plus bête.

Charles s'exprimait toujours ainsi. Ce n'était pas une vieille folle, mais il avait le goût des phrases ronflantes et du geste emphatique. Il préférait la conversation à tout ; ensuite venait la nourriture. Il avait été invité chez Van der Valk et avait beaucoup aimé Arlette.

— Très juste, répondit distraitement Van der Valk en fouillant dans sa serviette à la recherche des photos. Dites-moi, Charles, est-ce que ceci pourrait être un Breitner ?

Le marchand examina les photos ; se leva pour chercher une loupe.

— Possible. Et sinon c'est de toute façon une bonne petite toile. J'aimerais bien la voir. Si elle n'est pas connue – et je ne la connais pas – et qu'elle est authentique, j'aimerais savoir d'où elle vient. Il faudrait d'abord que je me renseigne. À qui appartient-elle ? Ce qu'il faut c'est reconstituer son histoire.

— C'est tout le problème. Le type est mort. J'espérais qu'en apprenant quelque chose sur le tableau j'en saurais un peu plus sur lui.

— Bon, je peux le voir ?

— Je peux arranger ça.

La vue du tableau mit Charles en transes ; il contempla la pièce avec fascination.

— Ravissante, ravissante. Vraiment extraordinaire ; qu'est-ce qu'elle fait ici ? Le type semblait aimer les vues d'Amsterdam, mais comment a-t-il pu mettre la main là-dessus ? Ces aquarelles et les autres toiles – c'est du *kitsch* – oh, pas mauvaises dans leur genre. J'en vends des dizaines qui sont bien pires ; il avait un bon coup d'œil pour choisir ce qui est authentique. Mais celui-ci, il n'est pas seulement authentique, on y sent tout l'amour que Breitner avait pour cette ville. Regardez, tout vit ; l'air même est celui de l'Amsterdam des années 1880. Je n'en jurerais peut-être pas devant un tribunal, mais je vous parie mon chapeau qu'il est vrai. Inconnu ; j'ai vérifié. Vous savez, je crois que je pourrais accrocher le Rijksmuseum avec ça ; ils ne feraient pas la fine bouche devant un bon Breitner.

— Combien peut-il valoir ?

— Impossible à dire. S'il n'est pas connu, son histoire est douteuse, ce qui en diminue la valeur. Mais s'il venait à être authentifié par le musée – ils sont atrocement lents et prudents – alors sa valeur deviendrait considérable. Breitner n'a pas eu une grosse production et il est très recherché en ce moment. Ça ne devrait pas être difficile à prouver ; on sait tout sur lui, il n'est mort qu'en 1925. Regardez-le, il est vraiment merveilleux. Délicieusement romantique – vraiment étonnant – votre bonhomme devait être assez sentimental.

— Oui, dit lentement Van der Valk, je veux bien le croire.

— S'il s'avérait que M. Stam avait eu une activité criminelle, le ministère de la Justice ferait une saisie sur ses biens pour se rembourser des frais d'enquête. Ce Breitner était une pièce de valeur ; maintenant que Charles était désireux de l'acheter, il allait se décarcasser pour en déterminer la provenance.

Sa visite suivante fut pour le notaire. Il avait reçu le rapport de Menton – fiasco. Le baron n'arrivait pas à se souvenir depuis combien d'années il connaissait Stam. Quand Stam était entré dans l'armée en tant que jeune officier, le baron avait été son officier supérieur. Mais le vieux monsieur n'avait pas mis les pieds à Venlo depuis des années et il ne savait rien de la vie de Stam. Il le décrivait seulement comme un homme du monde et ils avaient toujours agi entre eux « en hommes du monde ». Ce qui signifiait que la question était close. Il l'avait retrouvé après la guerre, sans doute au cours d'une chasse, là-bas à Tienray ; il avait continué à y aller quelque temps en automne. Quant à la maison d'Amsterdam, Stam était venu le trouver ici à Menton. Le baron avait été enchanté de trouver un locataire qu'il connaissait et appréciait. Il n'y avait plus repensé depuis. Non, il ne savait rien des antécédents de Stam, et son ton signifiait que ce genre de question ne se posait pas à un homme du monde.

Il était venu en France pour se reposer à cause de sa santé, et pas pour être poursuivi par les questions d'un policier. Le vieux monsieur était vague, mais sec, sans cesser d'être poli. Tout ce qu'il restait à faire à Van der Valk était d'asticoter un peu le notaire.

— Est-ce que vous saviez que Stam était le locataire du pavillon de chasse de Tienray ?

— Et comment l'aurais-je su ? répondit-il avec aigreur.

Il devait se sentir un peu pris en faute.

« Il y a d'abord la résidence qui est devenue un sanatorium. Ensuite la forêt, dont monsieur le baron garde les droits de chasse, mais dont le bois est exploité. Puis il y a deux ou trois pavillons et maisonnettes, et une ferme. Tous ces loyers sont collectés un par un par une agence de Nimègue qui m'envoie une somme globale chaque trimestre. Quand la somme est juste, ce qui est toujours le cas, je ne me préoccupe plus de la question. Je ne connais pas non plus le nom du directeur du

sanatorium, ajouta-t-il avec agacement.

Van der Valk approuva du chef. Il n'y avait guère d'espoir par là en bas. Stam avait fait partie du paysage et était connu comme « un ami de Monsieur le Baron » – il ne saurait jamais comment il avait acquis ce titre.

Il revint à son bureau. Comme il se versait une tasse de café, l'interphone grésilla.

— Oui, Commissaire ? Je viens tout de suite.

M. Samson était plongé dans une revue ; son visage impassible s'orna d'une ébauche de sourire.

— Il semble que vous ne soyez pas aussi bête que vous en avez l'air et cherchez à le faire croire. Enfin, Son Excellence est contente de vous. Vous êtes l'honneur de notre maison. Il prendrait pour lui toute critique qui vous serait faite. « Vous me suivez, hein ? » imita-t-il.

Van der Valk se dit que le vieux bonhomme n'aurait pas parlé comme ça autrefois. Discipline, autorité. Il avait assuré sa retraite ; il ne se surveillait plus. La voix ronronnait, les yeux ne regardaient même pas.

— Il a été question de passer toute l'affaire à la Sûreté. Moi, ça m'aurait arrangé ; ça ne me sert à rien que vous courriez sur les routes. Enfin, voici ce qui a été convenu. Vous allez à Maastricht trouver ces messieurs du sacré collège du bureau du procureur général – et soyez sur vos gardes – vous avez compris ? Ne faites pas le mariole chez ces gens-là. Vous leur racontez ce que vous voulez. Vous restez chargé de l'enquête tant que cela reste une affaire de droit commun, vu ? Mais au moindre soupçon de connexions politiques, vous laissez tomber, c'est entendu ? Vous leur refilez tout et vous rentrez ici. Le gaillard vivant là en bas, pour autant que j'ai compris ; je sais pas ce qu'il lui a pris de venir se faire tuer chez moi.

Il tourna une page de sa revue et parut s'absorber dans la lecture de « La Wehrmacht nouveau genre – au travail et en vacances. »

— Vous pouvez aller à Düsseldorf. Ce que vous y trouverez décidera de la suite des opérations – si votre hypothèse vaut quelque chose. Vu ? Bien, mon garçon, vous nous avez bien ficelé ce rapport, on dirait – je ne l'ai pas lu. Vous n'êtes plus sur la liste noire de Son Altesse ; tâchez que ça dure. Dans six mois, je ne serai plus là pour vous défendre : je serai à la pêche.

La pêche ; ce mot lui donna une idée. Il alla chercher l'étui aux cannes à pêche. M. Samson fut suffisamment intéressé pour reposer sa feuille de chou.

— C'est pour l'eau douce – je ne m'y connais pas trop ; moi, je pêche en mer. Bon matériel. Cher ; j'aimerais que le mien soit comme ça.

— Est-ce que je me trompe, ou est-ce que tout ça est flambant

neuf ?

— Non, c'est tout neuf ; ça se voit au premier coup d'œil. Où est-ce qu'il pêchait – dans la Meuse ? Pas avec cette canne, sûrement pas.

— Faut croire qu'il avait renouvelé son équipement.

— Drôle de coïncidence.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Le vieil homme grogna, contempla un moment l'objet, puis retourna aux méfaits des petits fonctionnaires allemands.

Juste avant de partir, il reçut deux messages. Le premier disait : « L'inspecteur Van der Valk a rendez-vous avec l'enquêteur de la Sûreté Sluis à Maastricht mardi 19 à 10 heures. » Le second était un télex : « Suite à demande d'information sur photo jointe Poste de Douanes de Valkenswaard peut identifier mais ne possède pas de faits précis attendons instructions. » C'était quelque part au sud d'Eindhoven. Stam semblait avoir beaucoup passé les frontières. S'il s'agissait bien de lui. Sans doute le bobard d'un fonctionnaire oisif. Il rangea proprement ses papiers dans sa serviette et rentra chez lui.

Il y avait de la bouillabaisse pour le dîner, la version économique qu'Arlette confectionnait à base de morue et de congre, mais sa sauce était formidable ; c'était l'une de ses grandes réussites. Il dévora, puis plaça *Fidelio* sur l'électrophone.

— J'aime tant ça, fit Arlette au moment des roulements sinistres qui marquent l'entrée de Pizarro.

Lui songeait béatement que si ce type infernal de Maastricht se montrait trop assommant, il s'en débarrasserait en l'empuantissant de terribles bouffées d'ail.

— Bonjour, Monsieur l'inspecteur.

— Bonjour, Monsieur l'Enquêteur.

Cet assaut de politesse les rendait tous deux parfaitement ridicules ; autant qu'un député suppléant du Schleswig-Holstein. Mais c'était le seul moyen de s'en sortir avec cette engeance. Être aussi gourmé qu'eux.

Cette engeance – ces messieurs – des services de sécurité ne fait partie ni de la police nationale ni des polices municipales. Ils ne sont responsables que devant les cinq procureurs-généraux de Hollande. Ils portent le titre artificiellement anodin de « détective d'État », ce qui fait penser à Adolf Eichmann. Ils appartiennent néanmoins au corps restreint des plus hautes autorités judiciaires et sont des officiers, quoi que semble indiquer leur titre. Tant pour la formation et la paye que pour l'ordre protocolaire, ils ont rang d'inspecteur.

Ils constituent, en fait, la police politique. Ils s'intéressent aux agitateurs et *provocateurs* qui manipulent les syndicats, aux propagandistes subversifs, aux partisans ukrainiens et aux républicains

espagnols –, en somme, ils sont l'équivalent de ce qui à Paris se tapit rue des Saussaies. Ça peut sembler impressionnant, mais ils passent le plus clair de leur temps à persécuter les innocents membres des délégations commerciales japonaises. Ils sont un mal nécessaire, mais Van der Valk ne les appréciait pas beaucoup.

Ils ont bien sûr leur attitude caractéristique, qui consiste tout d'abord à considérer que le patriotisme et la loyauté de tout un chacun sont un peu en dessous de ce qu'on pourrait attendre. Ils ont aussi une technique à eux : ils se confondent en excuses prolixes lorsqu'ils vous posent les questions les plus innocentes, pour vous lancer à la minute suivante la plus tortueuse des questions pièges aux incalculables implications sur ce qui peut vous être le plus personnel : « Dites-moi donc, Cher Monsieur, êtes-vous pratiquant ? »

Ils donnent l'impression – sans peut-être le faire exprès – de tenir tous les autres pour des gens frivoles et superficiels, et font l'effet – sans qu'ils s'en préoccupent – d'être à la fois protecteurs et inquisiteurs. Leur fort est de persuader tout le monde qu'ils sont dans les petits secrets du Ministère de la Justice, des Communautés Européennes, de l'OTAN et du Synode des Églises Réformées. Van der Valk trouvait cela fâcheux mais risible.

Celui-ci était plutôt brave. Grand et mince, les cheveux régulièrement ondulés. Il affichait une attitude d'inquiétude rongée de scrupules, tel un scénariste d'Hollywood auditionnant devant la Commission des Affaires Anti-Américaines. Son visage était sillonné de rides ; il ne cessait de remonter ses lunettes d'écaille sur son front pour aussitôt les redescendre sur son nez. Il pouvait avoir quarante-cinq ans. Il portait un costume bleuâtre finement strié de brun, et une cravate assortie. Ses mains très propres, très longues, étaient soigneusement manucurées. Van der Valk rassembla peu à peu tous ces éléments au fur et à mesure de leur entretien. Au premier coup d'œil, il remarqua seulement que le type était intelligent et compétent, aussi borné qu'un fermier pouvait l'être et aussi satisfait de lui-même qu'une agence de publicité.

Ils échangèrent gravement une poignée de main.

— Sluis, *Veiligheidsdienst*.

— Van der Valk.

— Café, Inspecteur ?

— Volontiers.

— Belle matinée.

— Il y a plus de brouillard vers chez nous que par ici.

— Ce doit être la mer du Nord.

— Probablement. Une cigarette ?

— Non, non, merci beaucoup ; je préfère les miennes.

Un petit briquet en or cracha sa flamme sous le nez de Van der

Valk.

— Pas de bouchon sur la route ?

— Non. Merci, Mademoiselle, un morceau.

— Bon, si nous en venions à ce qui vous amène ? On me dit que vous seriez sur une affaire qui pourrait nous concerner.

— Rien n'est moins sûr, répondit fermement Van der Valk. Le procureur d'Amsterdam m'a simplement demandé de vous mettre au courant. Il n'y a rien concernant cet homme dans les dossiers du Ministère. Mon enquête est basée sur l'hypothèse qu'il s'agit d'une affaire de droit commun. Mais s'il apparaît qu'il y a des implications politiques, je vous passerai le dossier.

— Je ne vois pas bien ce qui peut faire penser qu'il y ait quelque chose de politique là-dedans.

— Il y a d'abord que cet homme transportait d'importantes sommes en argent liquide et en possédait encore plus. Sans qu'on lui ait trouvé aucune activité, commerce ou autre, qui puisse l'expliquer. On ne se trimballe pas avec dix mille florins pour avoir de quoi payer ses cigarettes.

« Ensuite, il y a une vie retirée et mystérieuse. Il avait une maison à Amsterdam, mais n'y était pratiquement jamais. Il avait une maisonnette dans le Limbourg qui semblait appartenir à une personne entièrement différente. Dans un endroit totalement isolé.

« Troisièmement, il passait un jour par semaine, au plus deux, à Amsterdam. Il passait les week-ends dans le Limbourg. Et où était-il les trois autres jours ? Ma seule piste c'est l'Allemagne ; je n'ai pas encore pu vérifier.

Visiblement, on ne devrait pas permettre de telles pratiques – elles ne le seraient jamais si M. Sluis avait le pouvoir d'y mettre bon ordre.

— Enfin, il a été poignardé, très proprement, sans grabuge. Aucune empreinte, aucune trace, sauf une grosse Mercedes rutilante échouée devant la porte comme si on l'avait délibérément laissée là pour attirer notre attention. Les clefs sur le contact – une énigme.

— Oui... oui. Et qu'attendez-vous que nous fassions pour vous que vous ne pourriez faire vous-même ?

Van der Valk répondit doucement. Avec tact, puisqu'il fallait en montrer, même s'il avait plutôt envie de gifler ce petit monsieur.

— Son passeport mentionne qu'il est né à Maastricht. Mais ce n'est pas ça qui m'intéresse. Je poursuis ma propre enquête, selon mes propres méthodes. Il semble seulement qu'une approche différente, une autre manière d'aborder la question, puisse fournir un surcroît de résultats...

Il laissa planer la fin de la phrase.

M. Sluis éteignit soigneusement sa cigarette.

— Oui, j'ai reçu des instructions. Un peu inhabituel peut-être ce

travail d'équipe ; mais serons ravis de coopérer avec vous. Je suppose que vous avez un dossier à me remettre ?

— Vous avez des photocopies de toutes les pièces importantes jointes à mon rapport.

— Bien. Et nous comptons sur vous pour nous tenir au courant de tous les progrès que vous pourriez faire de votre côté.

Van der Valk se retira avec le sentiment d'avoir été examiné avec plus d'attention qu'il n'en serait jamais consacré au dossier Stam. Cet exaspérant regard de désapprobation – ce connard doit s'occuper actuellement à pondre un rapport sur mes tendances anti-américaines. Bonne chance – ça leur fera de la lecture pour un après-midi pluvieux, Prinsengracht.

Il partit vers le Nord, sur Venlo ; c'était sur son chemin. Il aurait facilement pu passer la frontière depuis Maastricht, mais il voulait suivre un chemin qui aurait pu être celui qu'empruntait M. Stam. Il s'arrêta à la boutique d'où provenait le matériel de pêche. Il tomba sur un marchand enthousiaste et bavard, plutôt trop coopératif que pas assez.

— Tout à fait curieux, Inspecteur. Tout ce matériel que vous me montrez vient certainement de chez nous, mais je suis sûr que, si je ne m'en souviens pas, c'est qu'il a été vendu il y a déjà assez longtemps – cela doit faire trois ans. C'est difficile à dire, nous ne gardons pas de trace des achats qui nous sont payés en espèces, mais il y a deux détails qui me permettent de m'avancer. Vous voyez, c'est un excellent moulinet, une très bonne fabrication, mais d'un modèle un peu ancien. Comme vous le savez, un fabricant, n'importe quel fabricant, ne cesse de découvrir des améliorations et de modifier ses produits. Cette pièce-ci – ici, vous la voyez ? – cela fait trois ans qu'elle est en nylon. Et ici – le dessin a changé. Et c'est un modèle relativement onéreux, alors nous n'en avons jamais un grand nombre en stock, je ne pense pas que nous ayons vendu cette canne depuis moins de trois ans. Mais beaucoup de gens l'utilisent toujours ; je peux vous assurer que c'est un matériel d'une excellente qualité.

— Et vous y voyez trois ans d'usure ?

— Non, sûrement pas. On s'en est servi, mais pas couramment. Venez par ici – le même modèle, à peine plus simple, un peu moins cher ; il n'a que deux ans, mais on s'en est servi régulièrement. C'est un de nos clients qui nous l'a laissé pour une réparation. Vous voyez ici, et ici, et là ? Ce sont les marques caractéristiques de l'usure.

— Très curieux.

C'était certainement très curieux. Le marchand approuva. D'autant qu'étant lui-même pêcheur, il pensait connaître tous les pêcheurs des bords de la Meuse. Et il n'avait jamais entendu parler d'un Monsieur Stam.

— Nous formons une sorte de confrérie, vous voyez. Nous nous réunissons, nous échangeons des informations – sur les nouveaux équipements, par exemple. Si une firme sort un modèle d'épuisette, disons, ou une gaffe, nous les essayons et nous comparons nos impressions. Et puis – il y a tant de choses – les habitudes du poisson, l'état de l'eau et des berges, les genres d'appâts qui marchent le mieux suivant les emplacements – j'ai du mal à croire, Inspecteur, qu'il y ait un pêcheur de la Meuse que nous ne connaissions pas. Nous sommes des gens très sociables.

— Peut-être pêche-t-il en Belgique, insinua gaiement Van der Valk.

— Peut-être, acquiesça sèchement le marchand. Mais en tout cas son équipement n'en porte pas les traces !

Van der Valk déjeuna dans un snack-bar en se demandant s'il ne ferait pas mieux d'aller vérifier à Valkenswaard avant d'aller en Allemagne. Il se dit que non. Tout pointait vers l'Allemagne. Cette histoire de frontières – il avait cru un moment que M. Stam se livrait à la contrebande. C'est ce qu'il avait pensé au début. Mais ça ne lui disait pas grand-chose. Un rapport de Venlo qui avait appris que Stam avait passé la frontière au poste voisin, connu sous le nom de Keulse Barrier, chaque semaine depuis des années, et tout à fait ouvertement. Cela avait effacé de son esprit l'hypothèse de la contrebande. De toute façon, qu'est-ce qu'il y avait à trafiquer entre l'Allemagne et la Hollande ? Il fallait que ce soit quelque chose de bien rare pour que cela lui rapporte tant d'argent.

De la drogue ? Ceux de la brigade d'Amsterdam avaient souri à cette idée. Stam rentrant tout droit de la frontière à son pavillon pour se livrer aux délices de l'opium ? Absurde. Pouvait-il y avoir quelque trafic illégal sur la Meuse ? Mais si les gens de la frontière l'avaient vu passer chaque semaine pendant des années, l'idée leur en serait venue à eux aussi. Ils auraient fait leur petite enquête. Ils avaient leurs informateurs. Les contrebandiers se faisaient généralement pincer à cause de leurs démêlés avec leur circuit de distribution ; la vente et la revente de l'objet de leur activité.

Les gardes-frontières manifestèrent une parfaite indifférence, comme il l'avait prévu.

— Bien sûr qu'on le connaît. Pas une voiture blanche, non ; une noire. Il avait une résidence en Hollande. Il avait rien fait de mal, si ?

Les douaniers aussi – ils confirmèrent ses suppositions.

— Vous savez comment ça se passe, Inspecteur ; nous faisons des contrôles assez fréquents pour les montres, les appareils photo. Nous ne nous occupons pas du café et des couvertures, à moins qu'ils abusent vraiment. Combien y a-t-il de ménagères allemandes qui viennent ici maintenant que c'est moins cher, et font tout leur marché à Venlo ?

Le douanier haussa les épaules.

— Quant à la vraie contrebande, la morphine, ou l'or, nous n'essayons pas d'arrêter ça ici – nous sommes sur la principale route vers la Rhénanie, au moins cinq mille voitures par jour. Si on nous signale une voiture depuis Amsterdam ou Rotterdam, alors nous l'arrêtons et nous la passons au peigne fin. Mais on n'arrive à rien en ennuyant un type de temps en temps. Vous pourriez envelopper cinquante grammes de morphine dans une feuille de plastique et la coller sous le châssis d'une voiture – n'importe laquelle. Est-ce que nous allons découvrir ça de nos petits yeux fouineurs ? Vous le savez aussi bien que moi, Inspecteur – ce n'est pas comme ça qu'on attrape les contrebandiers. Ils se font donner par quelqu'un qui n'a pas eu la part de gâteau qu'il espérait.

Exactement. Par ici, on ne faisait pas attention à un homme qui passe la frontière toutes les semaines, il y en avait tant qui la passaient chaque jour. Combien vivaient d'un côté et travaillaient de l'autre ? On distinguait même difficilement les Allemands des Hollandais. Sur cette frontière les deux langues s'étaient tellement mélangées que l'on ne pouvait plus faire la différence.

Non, non, cette idée de contrebande ne valait rien – il en avait une autre. Tous ces va-et-vient par-dessus la frontière n'étaient qu'une manœuvre de diversion. Il avait son hypothèse qu'il allait maintenant pouvoir mettre à l'épreuve. Il s'engagea en Allemagne.

Une heure plus tard, alors qu'il passait le pont Oberkassler qui mène au cœur tapageur et lugubre de Düsseldorf, il en était plus convaincu que jamais. La ville collait à l'idée qu'il s'était faite. Il aimait bien Düsseldorf. Elle avait un arrière-goût, comme l'amer Picon. La gaieté artificielle, le triste clinquant, l'apparence bruyante et le silence de mort – cela cadrait bien.

Van der Valk n'était pas disposé à de longues et pénibles recherches ; il en avait trop fait. Il aurait envoyé quelqu'un d'autre à sa place, s'il avait pensé qu'il s'agissait d'investigations détaillées. Il n'allait pas se rendre au Polizei Praesidium ni à la Chambre de Commerce ; il n'allait pas promener sa photo aux guichets des postes restantes et aux réceptions des hôtels. Il n'allait même pas rendre visite au tailleur de la Hofgartenstrasse. Il avait une idée précise en tête, et si ce n'était pas ça, il pourrait repartir à zéro.

Il avait beaucoup réfléchi à la personnalité de Stam. À ce qu'il ferait et comment il s'y prendrait. L'endroit où Stam se rendait à Düsseldorf serait un lieu anonyme, ou personne ne le remarquerait. Peut-être vivait-il et travaillait-il ici – mais pour commencer, Van der Valk en était persuadé, il se déguisait.

Comment fallait-il procéder ? La difficulté c'est que si l'on va régulièrement quelque part, il y a des gens qui vous voient et se

souviennent de vous. Il y a toujours des gens. Des portiers, des femmes de ménage, des concierges, des employés, presque partout. Quel était l'endroit qui soit absolument impersonnel, où l'on soit sûr de ne jamais être remarqué ? Il tourna de la Breitestrasse dans la Graf Adolf et roula jusqu'à la Wilhelm Platz où il se gara devant la poste et traversa la rue pour pénétrer dans la gare centrale. Dix minutes plus tard il en ressortait, rayonnant, une valise à la main.

La valise ne contenait rien d'autre qu'un jeu complet de vêtements. Un costume sombre anonyme – semblable à ceux qui pendaient dans le placard d'Amsterdam. Une chemise, une cravate, des chaussures, une écharpe, un manteau léger. Chaque semaine, pendant des années, M. Stam s'était gentiment rendu aux toilettes de la Hauptbahnhof à Düsseldorf, sans doute pour s'y laver les mains, et il en était ressorti un personnage totalement différent. Mais pas un Allemand, comme Van der Valk l'avait cru. Un Belge.

Sa personnalité de rechange se trouvait tout entière réunie dans un porte-documents en cuir. Un permis de conduire belge, un passeport belge, un portefeuille en crocodile avec de l'argent et des papiers, un étui à cigarettes en argent, et un nouveau trousseau de clefs pour ouvrir son nouveau moi. Et un nouveau chapeau pour couronner le tout.

Le nouveau moi s'appelait Gérard de Winter. Il habitait Erneghem, avait quarante-quatre ans, était né à Amsterdam – ah ? – et était hôtelier de son état. Van der Valk, assis dans sa Volkswagen au coin morne d'une place sinistre encombrée de tramways bringuebalants, hypnotisé par l'arrière majestueux d'un gros car Mercedes jaune sale marqué des cors de chasse de la poste, se sentit fondre de satisfaction. Stam n'était pas seulement intéressant ; c'était un comédien. Depuis combien de temps jouait-il ce jeu ? « Comment allons-nous vous appeler maintenant ? Quel est votre vrai nom ? Est-ce même l'un des deux que nous connaissons ? Pour ce que nous savons, cela pourrait aussi bien être Vasco de Gama, né à Lisbonne, quarante-six ans, profession : navigateur. » Il sortit joyeusement pour clarifier ses idées. Ça marche bien, se dit-il. Laissons M. Sluis s'occuper de Stam. Je vais essayer de faire la connaissance de Gérard de Winter.

Le garage – il y en avait sans doute, certainement même deux – n'était qu'à quelques minutes de marche. Un monsieur hollandais y laissait une Mercedes noire à laver et graisser. Une demi-heure plus tard – oui – un monsieur belge prenait la route au volant d'une Peugeot noire.

Simple comme bonjour – une fois mis au point.

DEUXIÈME PARTIE

Tout était étrange cette année, pensa Van der Valk. Et d'abord le temps. L'automne resta chaud et sec presque jusqu'en décembre. Parfois une bourrasque projetait les feuilles mortes dans les eaux agitées des *grachten*, où elles dérivaien maussadement. D'autres fois, l'air était si calme que les reflets des hautes maisons demeuraient immobiles dans l'eau – tels que Breitner les peignait. Il y avait parfois d'âpres petites gelées. Et parfois le soleil brillait, chaud et caressant, et Van der Valk s'accoudait à la fenêtre, manches retroussées, pour fumer et méditer. Et il ne pleuvait pas.

Il pleuvait en Espagne et en Italie. On n'entendait parler que de catastrophes, de crues – onze centimètres de pluie en une heure et demie – qui dévalaient des hauteurs en torrents furieux et balayaient les villages comme autant de biscuits détremvés, éparpillant joyeusement les arbres et les autos au milieu des champs. Les journaux étaient pleins de photographies ridicules de gendarmes magnifiquement chaussés de bottes d'égoutiers chargés de grosses femmes indécentes qu'ils avaient balancées sur leurs épaules telles des pièces de gibier.

Mais dans le nord de l'Europe – et en Hollande, au pays de la pluie – il ne pleuvait pas. On aurait pu penser que pour une fois les gens s'en réjouiraient. Mais non, les jérémiades allaient bon train, comme de coutume. Les fermiers grognaient, les bateliers du Rhin pestaient. Le Rhin était tombé à son niveau le plus bas des dix dernières années et on avait dû arrêter la circulation.

Toutes ces inconséquences de la nature n'afectaïent pas Van der Valk. Il trouvait naturel que le temps fût bizarre. La vie était bizarre ; il n'y comprenait rien. Il pensait avoir compris Stam ; il ne comprenait pas de Winter. Les bateliers du Rhin attendaient que les pluies de l'Avent fissent remonter leur cher fleuve. Lui attendait que l'inspiration lui tombe du ciel.

Pendant un temps, tout avait semblé aisé. Avait-il été trop présomptueux après son facile succès de Düsseldorf ? Trop sûr de lui, peut-être ? Était-il maintenant puni d'avoir été trop fanfaron, de s'être cru plus malin que les autres ? Il était dans le cirage et personne ne s'en souciait. Le *hoofd-commissaris* n'avait pas hésité, pas plus que M. Samson, à classer l'affaire. Qu'avait-on besoin de savoir exactement pourquoi un criminel était mort ? Il aurait dû s'en satisfaire lui-même. Il n'y arrivait pas ; ce mystère le hantait.

Au début, il avait été assailli de compliments. Il avait résolu l'énigme. Plus de soucis ; rien de politique, la Sûreté pouvait rentrer se

coucher – ils en étaient ravis, soupçonnait-il ; incapables d'en trouver plus que lui sur Stam. Il était temps qu'il revienne à son propre travail, disait M. Samson. Qui était l'homme muni de faux papiers qui avait été abattu par l'agent qui l'avait surpris en train de s'introduire dans un entrepôt du Reynier Winkelskade ? Van der Valk s'en fichait complètement – son esprit était en Belgique. Mais plus personne ne s'y intéressait en haut lieu. Le type était un contrebandier, et était mort d'une mort de contrebandier, poignardé pour avoir escroqué ses pairs, sans aucun doute, par un autre escroc. Pourquoi chercher plus loin ?

Oui, mais cela n'expliquait pas pourquoi on avait ainsi abandonné un coupé Mercedes blanc devant la porte.

À son retour de Düsseldorf, il s'était arrêté à Valkenswaard. Il n'était que sept heures du soir, et cela ne faisait pas un gros détour. Il avait quelque idée de ce qu'il allait y entendre. Le nom de Valkenswaard aurait déjà dû le faire tiquer. Mais il n'avait songé qu'à un patelin où se trouvait la fabrique des cigares Willem II, et ses regards étaient tournés vers l'Allemagne ; il ne s'y était pas attardé. Mais maintenant qu'il savait que Gérard de Winter était Belge, Valkenswaard prenait de l'intérêt. C'est une petite localité sans histoire, sur la frontière belge, à l'extrême sud de la Hollande, dans le Brabant. Il s'y déroule une guerre, mais cette guerre n'intéresse personne dans le reste du monde, bien que parfois quelques bribes de ragots parviennent jusque dans les journaux hollandais. Quant à ceux qui vivent sur la frontière, entre Roermond sur la Meuse et Bergen sur la mer, cette guerre occupe une bonne part de leur existence.

L'officier responsable du poste de douane était un homme grand et mince, sanglé dans un uniforme impeccable.

Il ressemblait à feu Leslie Howard. Ses mouvements étaient doux et lents, sa voix était douce et lente.

— Ainsi vous êtes l'inspecteur Van der Valk. Mon nom est Royaard ; enchanté de faire votre connaissance. Prenez place ; voulez-vous une tasse de café ?

— Merci bien ; j'étais en Schlenie – j'ai bu autant de café qu'il est possible.

— Le leur est meilleur que le nôtre, c'est certain. Une bière ? Une bière belge, ajouta-t-il avec un pétilllement dans les yeux.

Merveilleux : il n'avait jamais rencontré quelqu'un dont les yeux pétillaient vraiment.

Le bureau était confortable et chaud. Au mur, une immense carte de la frontière et de l'arrière-pays, piquetée d'une multitude de petits drapeaux. Amusant, tous ces petits drapeaux ; il se leva pour les voir de près, et sourit. Chaque petit drapeau était une vignette *Boter Controle* des Laiteries Nationales Hollandaises – les armes royales, bleu et argent, que l'on retrouve sur chaque paquet de beurre produit en

Hollande. Le douanier sourit à son tour.

— Notre marchandise. Vous êtes au courant ?

— Rien de plus que ce qu'en disent les journaux.

— Les journaux ! soupira le douanier avec mépris.

Van der Valk se prit de sympathie pour lui.

— Ils racontent à peu près n'importe quoi.

— Alors je ne sais rien. Mais ça m'intéresse.

— Je peux vous raconter, dit Royaard en bourrant une longue pipe. J'en sais beaucoup plus que je n'aimerais. Mais je ne voudrais pas abuser de votre temps. Je suis content de vous voir ; je n'ai pas mis de détails dans le téléx, parce que, à vrai dire, je ne savais pas trop quoi mettre. Je n'ai aucun fait matériel ; seulement des soupçons et des suppositions ; ça ne vaut rien pour vous. – Il craqua brusquement son allumette. – Mais puisque vous êtes venu me voir, je pense que je peux vous être utile. Et peut-être pourrez-vous m'aider. L'homme qui est mort, et sur la mort de qui vous enquêtez, nous le connaissons. Pas bien. Pas aussi bien que nous le souhaiterions.

— Contrebande de beurre ?

— Contrebande de beurre.

Il referma le poing sur le fourneau de sa pipe ; la fumée s'échappait lentement des coins de sa bouche effilée. Il ouvrit un tiroir et en retira une boîte de fiches ; les passa en revue, et en sortit une qu'il tendit à Van der Valk.

— Vérifions d'abord que nous sommes d'accord. Est-ce votre homme ?

La fiche portait les mentions : « Pêcheur – nom inconnu. Soupçonné d'organiser les chemineaux. Aucun détail précis, mais a été vu dans toutes les zones frontières en conversation avec des contrebandiers repérés. Circule sur une moto BMW immatriculée 33-32 LX-67. Enquête en cours. Photo jointe, prise le 4 août devant le café *Markzicht* V'swaard. »

La photo avait été prise dans la rue ; l'homme avait détourné la tête, le profil était un peu raccourci. Il portait une veste de cuir que Van der Valk se souvenait d'avoir manipulée. Un foulard de soie cachait le bas du visage. Mais l'angle du front, l'arête du nez, la forme de l'oreille oui, ce Royaard ne s'était pas trompé. Il opina du bonnet.

— Qu'est-ce que les chemineaux ?

Le douanier réfléchit en tirant sur sa pipe.

— Je vais essayer de vous faire un résumé. Vous savez que de grandes quantités de beurre passent en fraude de Hollande en Belgique, à cause de l'importante différence des prix de vente au détail. C'est l'une de ces anomalies que le Marché Commun n'a pas encore abolies – ça nous pose, aux Belges et à nous, beaucoup de problèmes. L'essentiel du trafic était traditionnellement une affaire de

voyous. Ils achètent des grosses américaines, gonflent le moteur, renforcent les pare-chocs, et y chargent jusqu'à une demi-tonne de beurre. Puis ils foncent sur la frontière à pleine vitesse. S'ils tombent sur une barrière, ils la défoncent. Si on les poursuit, ils sèment ceci.

Ceci – il en jeta un sur la table – était un vicieux petit hérisson ; une petite bille d'acier munie de quatre pointes. De quelque façon qu'elle atterrisse il y a toujours une pointe en l'air.

— Ils prennent une route secondaire, roulent à pleine vitesse, et si un douanier leur fait signe de s'arrêter, on a déjà vu qu'ils l'écrasent, tout simplement. – Sa voix se fit dure. – Nous avons perdu plusieurs hommes comme ça, certains ont eu des blessures horribles. Maintenant nous sommes devenus méchants. Nous faisons des descentes dans les villages – parfois nous pouvons les pincer avant qu'ils ne prennent la route. Nous avons nos propres voitures rapides et nous patrouillons. Mais ça ne suffisait toujours pas. Alors – enfin, nous avons été autorisés à nous armer. Il a fallu que je plaide pendant des mois, mais finalement j'ai été entendu. Nous avons des grenades lacrymogènes, des fumigènes, et des carabines. – Il eut un sourire amer. – Savez-vous que l'on m'a envoyé faire un stage à Paris chez les *gardes mobiles* ? J'ai appris des choses qui ne font pas partie de l'entraînement d'un douanier. Maintenant nous sommes organisés en brigades – et nous avons fait du vilain chez les tankistes. Nous en avons envoyé quelques-uns à l'hôpital, un certain nombre en prison, et un bon paquet de vieilles Plymouth à la casse.

Il sourit lentement.

— Nous n'avons pas complètement interrompu leur trafic, sûrement pas, mais nous avons fait sacrément chuter leur marge bénéficiaire, de sorte que ce n'est plus aussi juteux. Trop de beurre de perdu, trop de voitures. Et il commence à manquer de chauffeurs qui connaissent bien les routes et qui se sentent d'attaque pour forcer un passage. De ce côté ça va.

« Mais il y a une autre forme de ce trafic que ça n'a pas découragé du tout ; ça l'a même plutôt encouragée. Et nous la contrôlions mieux dans le temps, lorsque nous arpentions les chemins, alors que maintenant, dans nos fourgons... Les chemineaux n'ont pas peur des carabines. Nous pouvons combattre la force par la force, mais nous nous faisons battre sur le terrain de la ruse. Les chemineaux passent plus de beurre que jamais.

« Ils procèdent d'une manière qui est à la fois beaucoup plus simple et beaucoup plus sophistiquée. Ce sont essentiellement des vieux bonshommes. Des ouvriers agricoles, des braconniers, tous les gens qui habitent sur la frontière ; il y a des bistrots dont le bar est en Belgique et la porte en Hollande. Quand il y a une vraie frontière, – la mer, la Meuse – il n'y a pas de problème. Mais ici – c'est absurde. Les

politiciens ont tracé une ligne, mais la frontière n'existe pas. Un fossé, une haie, un chemin. Un fermier laboure son champ en Hollande et fait faire demi-tour à son tracteur en Belgique. Qu'est-ce que nous y pouvons ? Semer des mines ? Tendre deux rangées de barbelés avec une bande de sable bien ratissée au milieu ? Comme les Russes ? Nous installons de ridicules petites barrières rouge et blanc en travers des routes. Ma tâche devient sans espoir quand il s'agit d'attraper des types qui savent se promener sans bruit dans le noir, sans craindre ni les ronciers ni les marécages. Et ces vieux bonshommes sont beaucoup plus difficiles à surveiller et beaucoup plus difficiles à attraper que les tankistes qui sont généralement de beaux crétins. Passer du beurre est pour eux un sport plus passionnant que tout ce que vous sauriez imaginer. En plus, ils se contentent de gains assez faibles car ils ne sauraient pas comment le dépenser s'ils avaient plein d'argent.

« Le vieux Benny – il habite à un jet de pierre de chez moi ; il a bien soixante-dix ans. Il est capable de faire quarante kilomètres à bicyclette dans la nuit avec cinquante kilos de beurre sur le dos. Ils le balancent dans un fossé, et c'est un tracteur, ou une fourgonnette de boulanger, ou la camionnette du laitier qui les récupère le lendemain. Et si je le pince à l'aube, il aura un lièvre dans la poche et pas un gramme de beurre sur lui.

« Une dizaine de ces vieux chenapans vous passent une tonne de beurre par semaine. Quand il pleut, vous ne les verriez pas avant de leur marcher dessus. Pas de bruit, pas de rodéo, pas de frais – et un profit fantastique.

« Je me suis cassé la tête à chercher qui pouvait être le cerveau de toute cette organisation. Qui organisait la distribution et la récupération ? J'ai suspecté notre ami le pêcheur, et il semble que j'ai eu raison. Je n'ai rien pu trouver contre lui. Qu'est-ce qu'on peut reprocher à un type qui va à la pêche ? – même s'il ne pêche jamais rien. Je ne pouvais pas l'empêcher de s'arrêter pour demander son chemin, pour demander l'heure, ni de boire une bière dans un bistrot perdu au fin fond de la cambrousse. Autrement dit, de se faire deux ou trois mille florins par semaine. Il connaissait la frontière comme personne. Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis beaucoup demandé d'où ça venait, et je me suis dit que ça datait de la guerre. La Résistance, sans doute.

« Bon, s'il a été poignardé la semaine dernière à Amsterdam, je ne vais pas le pleurer, je dois avouer. Ça m'épargnera beaucoup de tracas. »

Van der Valk lampa la dernière gorgée de sa bière, et s'essuya vulgairement la bouche du revers de la main.

— Vous avez joliment complété mon puzzle, M. Royaard, et ça me fait plaisir que vous tiriez profit de cette affaire. Je suis sûr que c'est

votre homme – je le reconnais sans doute possible ; la moto aussi. Il habitait dans le Limbourg et se rendait régulièrement en Allemagne. J'ai bien pensé à de la contrebande, mais sur la frontière allemande – les douanes ne m'ont pas pris au sérieux. Je me posais des questions sur ces parties de pêche et sur cette moto. Mais la Meuse est longue – il pouvait aller pêcher au Luxembourg si ça lui chantait. Je commençais à percer son jeu, et grâce à vous tout s'éclaire.

Les yeux se plissèrent derrière la pipe.

— Heureux d'avoir pu vous rendre un petit service en m'occupant de mes propres affaires, Inspecteur. Il est mort et m'en voilà débarrassé.

À dix heures il était rentré chez lui, et Arlette lui servit une soupe et de la salade. Elle pela des carottes tandis qu'il délaçait ses chaussures en se plongeant dans l'*Express* qu'il lui avait fauché. Il était parvenu à la rubrique littéraire quand elle apparut avec la soupe.

Il ne parlait jamais de son boulot avec sa femme, mais il était si fier d'avoir démonté aussi facilement le truc de Düsseldorf qu'il en ricanait la bouche pleine.

— Hé !

— Oui ?

— Quel est, à ton avis, le thème récurrent – l'élément obsessionnel, si tu veux – chez Simenon ?

Elle l'envoya promener de derrière son *Express*.

— Je dirais... – est-ce que je suis *twisteuse*, à ton avis ?

— Qu'est-ce que ça veut dire « *twisteuse* » ?

— C'est un nouveau mot – une robe noire en jersey. Que l'on qualifie de « *aguicheuse, voyageuse, twisteuse*. » Je voudrais savoir si je suis suffisamment *twisteuse* – ça doit être une question de hanches. Dire que l'Académie est censée surveiller la langue ! Qu'aurait pensé Richelieu de tous ces vieux trumeaux ?... Qu'est-ce que tu disais ? Ah, oui... je dirais – elle prit un air docte – que l'obsession principale c'est la jeune et jolie servante de l'hôtel à la campagne.

Van der Valk la regarda d'un air bovin.

— Elle porte une petite robe noire qui colle au cul – elle est un peu *twisteuse* – et rien en dessous. Ça revient dans tous ses livres. Il y a quelque chose là-dedans.

Il dut rire ; c'était assez juste.

— Non, sérieusement. Est-ce que tu ne dirais pas que c'est l'homme qui s'enfuit, qui change d'identité, qui se bâtit un nouveau monde pour y vivre en paix ? Nouveau nom, nouvelle vie. Pense à Monsieur Monde, ou à Monsieur Bouvet...

— Ou à Harry Brown, acquiesça Arlette en s'arrachant à la lecture de *Madame Express*. Oui, c'est vrai. Pourquoi, tu as trouvé quelqu'un de ce genre ?

— Oui, mais il vivait les deux identités à la fois. Il faisait l'échange chaque semaine, dans les toilettes de la gare de Düsseldorf. Très malin.

— Intéressant. Est-ce que c'est quelqu'un que tu veux me faire rencontrer ?

— Il a été assassiné.

— Alors non, pas d'horreurs s'il te plaît.

— Est-ce qu'il reste de la soupe ?

— Je vais t'en chercher... Elle sent le lit.

— *Madame Express* ?

— Non, non – la servante. Dégoûtant. Est-ce que je sens le lit ?

— Parfois, répondit-il avec un sourire.

— Quelle horreur !

Il piqua une crise de fou rire.

Il remballa ses pensées. De toute façon, elle refusait catégoriquement d'entendre parler de meurtre. Mais il se demanda si l'on se mettait à la contrebande à la suite du changement d'identité, ou si le changement d'identité était un élément de la technique du contrebandier ? Ou les deux choses étaient-elles indépendantes l'une de l'autre ? – possible, si ce n'est probable.

Le lendemain, au bureau, il découvrit M. Samson plongé dans des catalogues d'horticulture. Van der Valk le soupçonnait d'avoir un calendrier caché quelque part, où il barrait les jours qu'il avait tirés dans l'attente de sa libération.

— J'ai découvert ce que faisait M. Stam.

— Ah bon ? C'est bien. Je ne m'en sors pas avec ces catalogues. Pourquoi est-ce que tous les noms sont en latin ?

Van der Valk s'offrit une plaisanterie : – Pourquoi ne pas appeler le commissariat de la Linnaeusstraat ?

— Hein ? Bon, c'est pas un Russe alors ?

— Ni même un Allemand. Il était dans le trafic du beurre, sur la frontière belge. Il allait à la pêche et ne se servait jamais de sa canne – souvenez-vous, ça nous avait laissés perplexes.

— Pas moi. Sauf que j'imaginai que c'était un petit photographe. Le dernier modèle de vespasiennes, ultra-secret, ou je ne sais quoi. C'est pour ça qu'on paye les marioles de la Sûreté.

— Il organisait les passages des braconniers du coin qui se baladent dans les champs par les nuits sans lune avec trente kilos de beurre sur le dos. Il semble que la technique de la voiture-canon soit un peu dépassée. Les douaniers se sont motorisés et ils les chassent à la grenade lacrymogène et aux fumigènes. Ils ont même des carabines.

— Charmant pays que nous habitons ! soupira M. Samson, l'œil rivé sur la photographie éclatante d'un impossible gloxinia. Je ne

comprends pas pourquoi les Belges ne font pas leur beurre meilleur marché. Des carabines, vraiment. Tom Mix se fait douanier... Est-ce que vous avez des preuves ?

— Oui. Les gens de Valkenswaard ont une photo irrécusable.

— Eh bien c'est parfait, n'est-ce pas ? Le type a été descendu par un type de sa bande, ou par un concurrent, ou par un type de sa bande qui était aussi un concurrent ou ce que vous voulez ; qu'est-ce que ça peut nous faire ?

Son Excellence va être ravie. Marché noir ; spéculation illicite, fraude fiscale ; tombe sous le coup d'une bonne moitié du Code Pénal. On confisquera sa fortune sans plus se préoccuper de savoir qui l'a tué.

Van der Valk sortit prudemment son atout maître.

— Vous ne voulez pas savoir ce que je suis allé faire à Düsseldorf ?

— Pas vraiment. Je veux un rapport et une note de frais détaillée. Bon, alors, dites toujours.

— Stam n'existe peut-être même pas – il n'est en tout cas pas hollandais. À Düsseldorf, j'ai trouvé un jeu complet de vêtements, et des papiers. D'après lesquels il serait belge et habiterait Erneghem ; c'est un trou des environs d'Ostende.

Le vieux monsieur en fut quand même assez saisi pour se détacher de ses gloxinias.

— Lequel est le vrai ?

— Je voudrais aller en Belgique pour le savoir.

— Vous voudriez aller en Belgique pour le savoir ? répéta lentement M. Samson. Les Belges peuvent vérifier, non ?

— Ça n'est pas eux qui vont nous dire qui l'a tué. Si nous savions pourquoi, nous devrions trouver qui, il me semble.

— Je ne suis pas convaincu que cela ait une telle importance maintenant.

— J'aimerais aller jusqu'au bout de l'affaire. Je n'arrive pas à croire qu'elle soit liée à la contrebande. Aucun contrebandier n'aurait laissé cette voiture devant la porte.

— Écoutez, mon garçon, je comprends que vous ayez envie d'y voir clair, de ne pas abandonner un travail à moitié fait. Mais ce que je prévois c'est que vous allez perdre votre temps en Belgique pour découvrir en fin de compte ce que nous savons déjà. J'en parlerai au *hoofd-commissaris*, et s'il juge utile de poursuivre l'enquête – très bien, vous irez en Belgique. Je crois qu'il y a plus de chances pour qu'il pense comme moi, que s'il y a des investigations à faire elles sont pour les douaniers, et que les Belges peuvent farfouiller s'ils en ont envie. On leur passera notre dossier. Moi, j'en ai plein le dos de cette histoire.

Son Excellence mit cependant ces prévisions à mal en adoptant – pour des raisons tout autres – le point de vue de Van der Valk.

L'emmerdeur, pensa intérieurement M. Samson, sans que son visage en laissât voir quoi que ce soit.

— Non, non, non. Samson, nous ne pouvons pas en rester là, quelle qu'en soit notre envie. Il faut que nous nous assurions que cet homme n'avait pas d'autres activités. Et il pouvait avoir des complices ici – qu'est-ce qu'il était venu faire à Amsterdam, hein ? Boire du champagne, hein ? Cela étant, ce trafic de beurre, il se trouve que je sais – que cela reste entre nous, Samson – que c'est une épine dans le pied de notre gouvernement. Si nous trouvons l'occasion de nous en débarrasser, il n'est pas question de la laisser aux Belges, voyez-vous ? Une plume à notre chapeau. Le ciment des bonnes relations avec nos voisins – une bonne politique, Samson, hein. Oui, oui, je sais ce que vous allez dire ; ça ne regarde pas nos services. Quoi qu'il en soit, ma décision est prise, hein ?

— Très bien, Commissaire.

Le capitaine a tout à fait le droit de penser que l'amiral est un imbécile, mais il ne doit pas discuter.

— Comme vous voulez, Monsieur. J'envoie Van der Valk à Bruxelles.

— Il s'est bien débrouillé à Düsseldorf, hein ? C'est comme ça que j'aime les choses, Samson ; pas de perte de temps, pas d'atermoiements ni de dépenses. Et discret aussi, rien raconté aux Allemands. Comment a-t-il eu cette idée de la double identité ?

— Je ne sais pas trop, Monsieur. Mais c'est un garçon intelligent. Brillant.

— Bien, bien, excellent. Content de voir que ma confiance en lui se justifie.

Son Excellence ne croyait pas aux félicitations officielles – dévaloriser la louange ne faisait qu'encourager la paresse – mais une petite manifestation de bonne humeur, ça ne coûte rien, n'est-ce pas ?

M. Samson se retira, et transmit les instructions à Van der Valk d'une voix exaltante. Comme de l'eau gazeuse éventée, pensa Van der Valk. Le lendemain, il était à Bruxelles.

Cette agréable ville présentait son aspect habituel – commerce florissant et vulgarité envahissante, sous la patine d'une grandeur bourgeoise médiévale. Il est parfois assommant, se dit-il, d'être dans une ville qui proclame avec un tel manque de pudeur : « N'est-ce pas que nous sommes riches ? Dieu, que la richesse est agréable ! » Il y avait les habituelles affiches de films policiers français. Cerné de mitraillettes, un acteur vieillissant, à l'œil injecté et la barbe de quatre jours, fixait, trois marches plus bas dans un escalier des plus sordides, une souillon échevelée qui serrait contre elle les lambeaux de sa robe lacérée. Édifiant.

Van der Valk, qui aimait bien Bruxelles à petites doses, s'arrêta boire un café sur le boulevard Adolphe Max avant de reprendre sa voiture. Il poursuivit sans se presser sa route vers Ostende. À Erneghem, il fit un déjeuner arrosé de lambic au restaurant *Ma bicoque*. M. de Winter, apprit-il, n'était presque jamais chez lui.

— Oh ! il passe une semaine sur deux environ, mais c'est Madame qui dirige la maison. Une sacrée bonne femme.

L'hôtel était situé sur la grand-route d'Ostende à Gand et Bruxelles ; d'importance moyenne, assez cher, prospère ; une affaire florissante. Le genre d'hôtel que l'on rencontre fréquemment – on a gardé le vieux bâtiment pour sa façade, pour le cachet, et rajouté des annexes modernes sur l'arrière. La partie à cachet consistait en un cube sévère et laid de la fin du dix-neuvième – une mauvaise période pour l'architecture ; grandiloquence haussmannienne. Lourd mais solide. La partie moderne, franchement hideuse, datait de l'après-guerre – et avait été récemment étendue ; le nouveau ciment tranchait sur l'ancien. On ne s'était pas soucié de qualité architecturale ni d'homogénéité.

Comme dans beaucoup d'hôtels de ce genre, il était maintenant impossible de distinguer l'avant de l'arrière. Il y avait un vaste parking ; passé l'angle, on trouvait une terrasse bordée d'arbres en pot le long d'une massive balustrade de pierre, pourvue de sièges tressés en plastique rouge. Il essaya la première porte et déboucha dans une salle à manger d'une prétentieuse majesté, agrémentée d'énormes caoutchoucs. Puis un salon, avec chandeliers, miroirs et fauteuils curvilignes, tables basses et chaises à têtes de lions recouvertes de brocart verdâtre ; grandeur Second Empire. Des dorures partout ; le miroir avait appartenu à Nana.

Il le traversa et parvint dans la partie moderne où il découvrit un bar et, plus loin, la nouvelle entrée de l'hôtel, un abominable bureau de réception en plastique moulé surmonté d'un vigoureux néon. Celui-ci arrosait de sa lumière violente une centaine de photographies touristiques, deux téléphones écarlates et le réceptionniste. Il portait un uniforme, napoléon-le-petitesque lui aussi – une sorte de redingote à soutaches de financier véreux. Un client pour Nana, décida Van der Valk. Son air bovin de paysan des Flandres gâchait un peu l'air de dynamisme moderne que l'on avait voulu conférer à cette entrée. Van der Valk découvrit ses dents au réceptionniste qui lui retourna son sourire avec une méfiance rustaude.

— M. de Winter, s'il vous plaît.

— À quel sujet ? Vous êtes un représentant ?

— Non. Je ne pensais pas que cela faisait partie de vos fonctions.

— Eh bien, c'est mon boulot.

— Votre boulot ne consiste pas à vous conduire grossièrement avec

les visiteurs. Affaire personnelle.

— Je voulais seulement dire que vous ne devez pas bien le connaître, sinon vous sauriez qu'il n'est jamais ici sauf en début de semaine ; le lundi, le mardi. Et encore pas toujours.

Il semblait penser qu'il avait marqué un point.

Van der Valk envisagea d'envoyer son poing dans cette trogne, mais préféra s'en passer. Il comprenait la mentalité des réceptionnistes et recouvrit une horrible carte postale représentant un beffroi d'un billet de dix francs. Le réceptionniste sourit aimablement.

— Cela fait trois semaines que nous ne l'avons pas vu, Monsieur.

Il réfléchit.

— C'est pas normal qu'il ne soit pas venu cette semaine. Je crois que le mieux serait que vous voyiez Madame. Elle est en haut, dans son appartement, mais je pourrais l'appeler.

Van der Valk alla au bar où siégeait un barman somnolent. On y proposait de la bière anglaise, du tonic Hero, un scotch assez douteux, du gin d'exportation et un étrange cognac dans une bouteille contournée à l'étiquette artificiellement vieillie, le tout à des prix qu'il trouva déplaisants. Il commanda un blanc-cassis, s'installa dans un coin discret et opta contre l'allumage d'un cigare. Il estima que Madame ne le ferait pas attendre longtemps. Savait-elle ce qui était arrivé à Gérard de Winter ?

S'en doutait-elle ? S'interrogeait-elle ? Ou ne s'en était-elle pas du tout préoccupée ?

L'après-midi, il n'est jamais facile de mettre la main sur quelqu'un qui travaille dans l'hôtellerie, parce que c'est le seul moment de repos de la journée. Ils commencent tôt le matin et s'activent jusqu'à la fin du service de midi. Alors seulement, le calme revient. Un directeur d'hôtel doit être sur pied dès huit heures. Il avale son petit déjeuner et jette un coup d'œil sur le journal vers neuf heures et demie. Il ne pourra s'arrêter pour déjeuner que vers deux heures de l'après-midi. Puis il peut se donner congé jusque vers sept heures du soir, car ensuite le travail dure jusqu'à minuit sonné. Malheur à qui le dérange dans sa sieste.

M^{me} Solange de Winter, gérante et co-directrice de l'Hôtel de l'Univers, ne faisait pas exception à cette règle.

Van der Valk ne le savait pas, ou plutôt il n'y avait jamais pensé, car sinon il s'en serait douté. Il était habitué à des gens qui travaillent, et sont donc disponibles, l'après-midi ; la sieste espagnole des hôteliers lui était inconnue. Il croyait que Madame devait être en train de compter des draps, il ne pensait pas qu'elle pût être couchée.

Elle fut prise au dépourvu ; elle s'était octroyé une bonne ration de gin après une matinée plutôt calme ; la fin novembre n'est pas une période particulièrement agitée. Comme toujours, elle s'était

déshabillée et couchée à deux heures et demie, et était maintenant aux trois quarts endormie. Il y avait bien une question qui la tracassait, mais elle se contentait de la suçoter paresseusement, comme un bonbon à la menthe que l'on s'est carré derrière la gencive. Il était troublant de ne pas savoir ce qu'était devenu Gérard. Un peu seulement, mais troublant quand même.

Sa chambre était très confortable ; bien chauffée, surchargée de meubles, d'un luxe ostentatoire et pourvue de toutes les inutiles commodités auxquelles elle avait pu songer. Fourrée dans le cocon délicieux de son lit soyeux, elle rêvassait, et les obscénités qui occupaient son esprit avaient provisoirement remisé Gérard dans l'obscurité. Son pékinois et son berger allemand devaient en faire autant. La sonnerie du téléphone l'irrita.

— Qui ça ?... Quoi ?... Pour Monsieur ?... À quoi ressemble-t-il ?... hein !... Bon, je descends.

Quel imbécile que ce Bernard ! Enfin, c'était peut-être un officiel ; c'était peut-être la visite qu'elle attendait ; qu'elle devait attendre. Il s'agissait de reprendre ses esprits et de se tenir à carreau. Elle n'avait pas de difficulté à reprendre ses esprits ; c'était une femme de tête.

Elle avait réussi parce qu'elle savait quand se discipliner et quand s'abandonner à son bon plaisir.

Elle se leva avec mauvaise humeur, mais sans rechigner. Elle ne se laissait jamais aller à sa mauvaise humeur. Quelque stupide que soit le personnel, il ne servait à rien d'être désagréable. Ils partaient et non seulement il était difficile de les remplacer, non seulement il fallait mettre les nouveaux au courant, mais cela faisait en plus mauvais effet sur les clients de voir sans cesse des nouvelles têtes. Elle était pragmatique ; il lui arrivait d'en brusquer certains, mais seulement les vieilles bêtes qui ne partiraient pas parce qu'elles ne sauraient pas où aller. Comme cette pauvre Mlle Brantôme, la femme de charge, cette épave de Léonie qui travaillait quatorze heures par jour à l'office, ou le vieux Billy qui en faisait autant au sous-sol.

Elle éprouvait tout de même une vague inquiétude et arpenta la pièce en fumant. Puis elle se domina, se regarda dans la glace et caressa son corps avec amour. Il ne la laisserait pas tomber. Gigi, le pékinois, qui avait grogné contre le téléphone, la fixa de ses yeux globuleux. Charlemagne soupira, plein d'ennui. Les femmes nues ne l'intéressaient pas.

Elle se gargarisa avec une eau dentifrice pour ne pas sentir l'alcool, et s'aspergea de parfum. Elle fit machinalement ses exercices de gymnastique ; six flexions-extensions. Sa taille était aussi mince et souple qu'à vingt ans, son goût en matière de lingerie aussi déplorable ; elle passa un soutien-gorge noir et une culotte parme en se félicitant comme d'habitude de sa sveltesse. Elle n'avait jamais

porté de gaine de sa vie. Quelle chance de n'avoir pas eu d'enfant ; je me conserve bien, se dit-elle, comme un bon vin derrière son bouchon de liège.

Elle revêtit sa tenue de travail ; étroite robe noire, bas clairs pour faire valoir ses belles jambes, escarpins vernis à talons hauts, aucun bijou, hormis sa bague de diamant. Elle fit bouffer sa coiffure, et descendit enfin, active et charmante.

Van der Valk la vit glisser gracieusement vers lui ; il eut le loisir d'admirer sa silhouette tandis qu'elle s'arrêtait pour dire un mot au réceptionniste. Elle se pencha par-dessus le comptoir pour prendre quelques papiers ; sa voix, quand elle se présenta, était douce et voilée, mais il n'était pas difficile de se l'imaginer devenir dure et perçante lorsqu'il le fallait. C'était un beau spécimen de commerçante belge, se dit-il ; même si elle devenait un jour grasse comme une citrouille, sa bouche ne changerait certainement pas ; à peu près aussi tendre qu'une chaussure de footballeur. Ses yeux étaient pâles, bleu délavé. Elle aurait été bien sans ce nez en trompette – *chiennne*.

— Je suis Mme de Winter. Mon mari est absent ; puis-je vous aider ?

— Mon nom est Van der Valk, fit-il en s'inclinant. Je suis inspecteur de police, d'Amsterdam.

— Vraiment ! Vous parlez si bien français.

— Votre mari se nomme bien Gérard de Winter ? et il est le propriétaire de cet hôtel, je crois ?

— C'est cela. Mais pour quelle raison... Au fait, que voulez-vous boire ?

Son pressentiment ne l'avait pas trompée. Il lui fallait un instant de répit pour souffler.

— Joseph, apporte un autre blanc-cassis à Monsieur, et – un Cinzano blanc pour moi.

— Je ne suis pas ici à titre officiel, Madame ; disons plutôt qu'il s'agit d'une démarche informelle. Si cela devait être officiel, vous auriez devant vous un policier belge, et non hollandais. – Il l'observa attentivement. – Je crains d'être le porteur de mauvaises nouvelles.

— De quoi peut-il s'agir ? Cela concerne-t-il mon mari ? Vous vouliez le voir.

— J'ai demandé à lui parler pour le cas où, par un hasard extraordinaire, je me serais trompé.

Il lui tendit la photo ; cela aidait, n'est-ce pas, de tenir quelque chose entre les mains.

« Est-ce votre mari ? »

Elle fronça les sourcils.

— Cela lui ressemble beaucoup, mais je ne suis pas sûre que ce soit lui. Pouvez-vous m'expliquer ?

— L'homme qui est sur cette photo, et qui portait les papiers de

votre mari, est mort.

Elle le fixa avec inquiétude. Portait les papiers de Gérard ? Quelque chose d'étrange là-dedans ; quelque chose avait marché de travers. Elle baissa les yeux.

— Vous êtes d'Amsterdam, dites-vous ? Cela s'est passé là-bas ? Je ne comprends pas. Il portait ses papiers ? Mon mari est absent depuis quelques semaines ; mais cela n'a rien d'anormal. Je ne pourrais pas vous dire précisément où il se trouve, mais je ne vois pas ce qu'il serait allé faire à Amsterdam. Cela ne peut pas être lui.

— Je comprends, Madame, que vous ayez du mal à accepter les faits. Malheureusement il n'y a plus aucun doute. Nous nous sommes livrés à des vérifications. Cet homme, nous en sommes persuadés, est Gérard de Winter.

Elle l'écouta avec un sentiment mêlé ; un léger soulagement, et pourtant pas de soulagement.

— Je vous ai dit que cette photo lui ressemblait. Mais il y a quelque chose qui ne va pas.

— Cela tient peut-être à la photo. Elle a été prise pour les besoins de l'identification. Après sa mort.

Ses yeux allèrent vivement à l'inspecteur, puis retournèrent se fixer sur la photo posée sur la table de verre fumé. Elle sembla se détendre légèrement, puis releva très prudemment le regard.

— Il y a une erreur. Ou quelque chose que je ne comprends pas. — Elle n'allait pas se laisser piéger, même si Gérard avait fait des bêtises. — Ce n'est pas mon mari.

— Pouvez-vous me dire sur quoi vous vous fondez pour affirmer cela ? demanda Van der Valk d'une voix aimable.

— Ce sont ces habits. Je ne les connais pas ; ils ne lui ressemblent pas. Je ne pense pas qu'ils lui appartiennent. Et l'alliance. Il la porte du mauvais côté. J'ai tout de suite vu qu'il avait quelque chose d'anormal, conclut-elle avec une pointe de triomphe dans la voix.

Il se serait giflé. Bien sûr, les Hollandais portent leur alliance à la main droite, mais les Français à la gauche. Il tira mentalement son chapeau à M. Stam, cet homme minutieux. Une femme ne pouvait pas négliger un tel détail, mais lui si. Il adoucissait encore son ton.

— Cela peut s'expliquer, d'une façon un peu curieuse.

Elle tenta une attaque :

— Mais qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce qu'il y a un truc ?

— Il y a certainement un truc. Mais pas de notre part ; ce n'est pas notre genre. Mais votre mari était un truqueur — vous ne le saviez pas ?

Elle cacha son soulagement ; elle ne s'était pas laissé prendre. Gérard, si.

— Nous ne sommes même pas sur la même longueur d'onde.

— Ce « truc » a eu un résultat tragique. Je me demandais si vous seriez en mesure de nous fournir quelques éclaircissements.

Son visage se durcit :

— Je suis désolée que vous ayez perdu votre temps, mais sur la base des indices que vous me montrez, je ne peux pas admettre qu'il s'agisse de mon mari.

Elle cherche la bagarre, se dit-il.

— Si vous voulez d'autres indices, dit-il en versant du cassis dans son vin, j'en ai.

Elle le regarda dans les yeux, refusant de s'en laisser compter.

— C'est un complet gris. Mon mari ne les supporte pas et n'en porte jamais. Et il ne joue pas à des jeux imbéciles avec son alliance, reprit-elle en tripotant sa bague de diamant.

Il prit une gorgée de son blanc-cassis.

— Admettons que ce ne soit pas votre mari, Madame. Bon, je me suis trompé, mais pourriez-vous me dire pourquoi un autre homme, qui lui ressemble assez pour tromper tout le monde – vous-même n'avez vu de différence que dans les habits – qui se fait prendre pour lui – qui porte ses papiers – pourquoi cet homme porte un complet gris et joue à des jeux imbéciles avec son alliance ?

— Non. Je ne peux pas.

— Est-ce que vous ne saisissez pas qu'il faut chercher une autre explication ? Non pas qu'un autre homme se déguise en votre mari, mais que c'est votre mari qui se déguise en un autre homme ?

— Je ne vois pas pourquoi il ferait cela.

— Bien sûr... Vous savez bien que nous n'en déciderons pas sur la seule base d'une photographie. Est-ce que vous reconnâtriez les objets personnels de votre mari ? Son écriture ?

— Bien sûr, oui. C'est... certainement... ses... Monsieur – qu'est-ce qui s'est passé ?

— Et ceci ?

Le petit calepin de Stam, avec les initiales et les chiffres que la visite à Valkenswaard avait rendus intelligibles.

— Je n'ai jamais vu ces carnets, mais l'écriture est la même.

Elle pâlit sous son fard. Cela pouvait témoigner de son innocence comme de sa culpabilité, non ?

— Dites-moi, dites-moi ; qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je suis désolé, mais c'est ce que je vous ai raconté. Nous avons trouvé votre mari mort, dans une maison d'Amsterdam. J'enquête sur sa mort, car il s'agit d'un assassinat, perpétré par une ou plusieurs personnes – comme disent si prudemment les Anglais.

Sa main se crispa sur son verre vide ; le pied se brisa avec un bruit sec. Elle regarda sa main ; Van der Valk, la pièce.

— Nous aimerions que vous nous disiez tout ce que vous savez qui

puisse aider notre enquête.

— Oui... je comprends.

Elle déposa soigneusement le verre brisé dans le cendrier.

— Je crois, Inspecteur, que nous ferions mieux de passer chez moi. Il y a trop d'oreilles indiscrètes dans un hall d'hôtel.

Il acquiesça et se leva. Elle marchait bien ; elle se tenait droite.

Son salon ressemblait à sa chambre, que Van der Valk pouvait imaginer à partir de ce qui l'entourait. Une élégance soyeuse ; il trouvait cela détestable. Le pékinois poussait alternativement des grognements rageurs et des aboiements suraigus ; le berger allemand agitait nerveusement la queue.

— Non, non, les enfants ; allez dans la chambre, et tenez-vous tranquilles.

Il aimait le parfum, mais il y en avait trop. Là encore, l'ameublement Empire régnait. Il n'était peut-être pas faux, tout comme elle. L'idée l'amusa. Voici qu'il était en train de faire la conversation à une femme qu'il soupçonnait de meurtre, en se demandant si son mobilier Empire était authentique. Mais ce n'était pas totalement idiot. La femme était comme son mobilier. On pouvait l'apprécier ou non, mais elle avait du style, et de la valeur.

Elle fit un geste de la main pour l'inviter à s'asseoir ; la bague de diamant attira de nouveau son attention et il se souvint d'une autre analogie qui l'avait, peut-être, aidé. Cette femme était aussi un diamant. Elle avait contribué à façonner la vie très particulière de Gérard de Winter. Elle avait taillé quelques-unes de ses facettes. Il croisa les jambes et la fixa d'un œil vitreux, attendant qu'elle parle. La balle est dans son camp ; voyons ce qu'elle va en faire.

— Il faut que je passe aux confidences, semble-t-il. Vous ne serez pas satisfait tant que je ne vous aurai pas dit quel était l'état de mes relations avec mon mari. Oui, vous pouvez fumer si vous voulez. Ce sont des Gauloises ? Non, merci, je ne les supporte pas... Si, je fume, mais des bouts filters. Je ne sais pas très bien par où commencer. Par le commencement, me direz-vous. Très bien. J'ai épousé Gérard alors que j'étais une jeune fille sans expérience. Je suis de par ici. Ma mère vit toujours, mon père est mort il y a quelques années. Il souffrait des bronches. Il était coiffeur, le meilleur d'Ostende. Ma mère a vendu l'affaire ; elle habite maintenant un appartement à Bruxelles.

« Non, je suis la seule. J'avais un frère, mais il a attrapé la tuberculose pendant la guerre. Il est mort à Davos en quarante-huit.

« Oui, on dirait que ce sont les femmes qui ont reçu toute la force dans notre famille. Est-ce que cela signifie quelque chose ? N'est-ce pas souvent le cas ? Vous êtes en Belgique ici, Inspecteur. Les femmes dirigent bien des affaires.

« Gérard, oui. C'était un personnage par ici. Je ne dirais pas qu'il

était très en vue, mais connu, certainement. Je crois qu'il a toujours vécu dans le pays, oui, pour autant que je sache. Pendant la guerre, je ne sais pas ; il n'en parlait jamais. Mais il possède cet hôtel depuis la guerre, et avant, c'était son père. Non, c'est moi qui ai fait faire les modernisations, mais il a toujours eu une bonne réputation et fait des bonnes affaires.

« Le mariage – oh, je serai franche, vous allez voir – ne fut pas un succès. Non, jamais depuis le début. Je ne sais pas quel type de femme il lui fallait. Il était toujours – réservé ? – appelez ça comme vous voulez. Dites que c'était de ma faute si ça vous plaît, je m'en fiche. Je ne suis pas une femme d'intérieur ; je l'admets. La tenue d'une maison m'assomme. Cela l'a peut-être déçu que je ne fasse pas d'enfants... Il n'en parlait pas, et je ne lui ai jamais posé la question... Il a toujours été fréquemment absent... Je ne sais où, je n'ai pas été curieuse.

« Oui, je suppose qu'il y a d'autres femmes. Vous ne me croyez pas ? Je n'y peux rien. C'était notre convention, et nous nous y sommes tenus tous les deux. Je ne lui ai jamais posé de question ni fait de commentaires sur ses activités. Je ne l'ai pas espionné... Cela ne m'intéressait peut-être pas assez. J'ai largement de quoi m'occuper... Il m'avait nommée co-directrice de l'hôtel, et j'en suis la gérante ; il savait que c'était cela que je voulais. C'est ce qui m'a toujours intéressée.

« Je n'ai pas honte d'être une femme d'affaires ; pourquoi aurais-je honte ? Puisque je suis bonne.

« Certainement ; j'ai doublé la valeur de cet hôtel ; le chiffre d'affaires, le profit, tout. Ça a toujours été une bonne maison, et bien placée, oui. Mais il était terriblement vieillot – la cuisine au sous-sol, des tuyaux qui couraient partout – maintenant, chaque chambre a sa salle de bains particulière, et la cuisine est entièrement moderne. Ces détails ne vous disent peut-être rien, mais moi je suis une professionnelle et je suis fière de ce que j'ai réalisé. Et je suis réputée pour cela.

« Oui, il s'est absenté de plus en plus souvent et de plus en plus longtemps. Cette dernière année, je l'ai à peine vu. Mais il était correct ; il me remplaçait quand je voulais prendre quelques jours de repos ou partir en vacances. Je veux être juste avec lui aussi ; il n'avait rien de mesquin. Je n'ai rien à lui reprocher, et nous ne nous sommes jamais disputés.

« Voudriez-vous une tasse de thé ? demanda-t-elle soudain. Je vais en faire monter.

— Mais était-il secret ? demanda Van der Valk. Vous ne posiez pas de question, mais il cachait, ce qu'il faisait – où il allait – qui il voyait ?

— C'était son droit. Je sais, sans plus, qu'il passait beaucoup de

temps en Allemagne. Je supposais, sans lui en avoir jamais parlé, qu'il devait avoir une femme quelque part. Mais quant à ce qu'il faisait – je n'en ai pas la moindre idée.

— Je vous remercie de votre franchise. Cela facilite les choses.

— Mais je n'ai rien à cacher. Bien que je ne pense pas être obligée de répondre à des questions qui concernent ma vie privée.

— Vous n'êtes obligée de répondre à aucune question. Mais si vous ne le faisiez pas, et que cela me dérange, cela pourrait déclencher une enquête judiciaire. La police, le juge d'instruction, des greffiers notant la moindre de vos paroles – vous remarquerez que je ne prends aucune note. Vous auriez de bonnes chances de recevoir la presse, en prime. En répondant comme vous le faites, vous évitez probablement un procès qui vous vaudrait une mauvaise publicité et pourrait causer un tort à votre affaire.

— Est-ce que vous croyez que je n'y ai pas pensé ? fit-elle d'un ton glacé. Je n'agis que dans mon propre intérêt.

— Oui, dit-il en trempant les lèvres dans sa tasse de thé.

— Vous avez d'autres questions ?

— Quelques-unes. Inoffensives, mais peut-être indiscrètes.

— Comme vous avez pu le constater, cela ne me gêne pas beaucoup.

Il reposa lentement sa tasse. Elle s'était bien ressaisie. Était-ce donc le choc initial, l'annonce soudaine de cette mort qui l'avait déroutée ? Elle était maintenant étrangement indifférente à cette mort. Il aurait pu s'agir d'un inconnu. Elle avait le cœur blindé, oui, mais par l'égoïsme seulement ? Ou s'y ajoutait-il la maîtrise de soi et le talent dramatique d'une criminelle accomplie ? Était-il possible que cette disparition ne l'affecte pas du tout ? Elle nourrissait maintenant le pékinois dans sa soucoupe ; que ferait-elle si l'un de ses chiens – ses enfants – se faisait tuer ?

— Quand avez-vous couché pour la dernière fois avec votre mari ?

— Il y a trois ans ; quatre peut-être. Je n'ai pas noté la date dans mon agenda.

— Pendant la guerre vous habitiez Ostende ?

— Oui, je n'étais alors qu'une enfant.

— Et lui était ici ?

— L'hôtel était réquisitionné, je crois. Il me semble qu'il est parti dans le maquis, ou du moins qu'il a participé à la Résistance.

— A-t-il continué de s'intéresser à l'hôtel après vous l'avoir confié ?

— Il ne s'y est jamais beaucoup intéressé ; cela ne lui disait rien. Il connaissait le métier, bien sûr. Il était capable de vérifier les comptes, de faire tourner la maison.

— Mais si je comprends bien, c'est vous qui preniez toutes les décisions importantes ici et qui en aviez la responsabilité ?

— Certainement. J'ai discuté tous les détails des nouveaux

bâtiments avec l'architecte, je me suis occupée du financement, de tout. Je visitais le chantier tous les jours. Il n'a eu qu'à signer quelques papiers.

— N'était-ce pas injuste que vous ne touchiez que la moitié des bénéfices ?

Elle sourit au petit piège.

— J'ai pensé la même chose. Mais c'était un prix raisonnable pour avoir la liberté.

— La liberté d'action. Pas celle de vivre comme vous vouliez. Vous n'avez jamais voulu divorcer, par exemple ?

— Non. J'ai toujours eu la liberté de faire ce que je voulais. Et aucun désir de me remarier.

— Mais il restait propriétaire de l'hôtel ?

— Oui.

— Et maintenant c'est vous ? Qu'était-il convenu en cas de décès ?

Les yeux d'aigue-marine ne se troublèrent pas.

— J'attendais que vous me posiez cette question. À qui profite le crime. N'est-ce pas l'obsession du policier ?

— L'argent et le sexe sont l'obsession de la majorité des gens, répondit-il avec entrain. Les policiers ne font pas exception.

— La vérité est simple. Je deviens l'unique propriétaire. Si vous voulez en conclure que j'avais quelque chose à gagner à la mort de Gérard, je ne peux pas vous en empêcher.

— Vous dites qu'il s'absentait, mais cela ne vous a jamais intéressée d'en savoir plus.

— Je vous l'ai déjà dit et je le maintiens. Je n'en ai pas honte.

— Il y a une différence entre l'intérêt et la curiosité. Je vous pose ces questions par intérêt – je ne le ferais pas par curiosité. Je veux bien admettre que cela ne vous ait pas intéressée ; je trouve plus difficile de croire que cela n'a jamais excité votre curiosité. Jamais.

Elle examina la question, sans perdre de son sang-froid.

— Je suppose que j'ai dû éprouver de la curiosité, parfois. Je ne pense pas l'avoir laissé voir. Qu'est-ce que j'y aurais gagné ?

— Il me semble que vous auriez pu la satisfaire sans la montrer.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Que j'aurais pu le suivre ? Que j'étais jalouse ? Rien de ce genre.

Sa voix s'emplit de mépris. Pour Gérard ? Pour lui, le policier borné ? Ou pour les autres femmes, celles qui étaient jalouses de leur mari ?

— Pas nécessairement. Vous aviez accès aux comptes de votre affaire ?

— Je vois où vous voulez en venir. Prenait-il de l'argent ?

— Par exemple.

— Certainement pas plus qu'il ne lui en était dû. Un bénéfice se

calcule. Le comptable le fait. Les deux moitiés étaient déposées sur des comptes distincts. Il n'était pas question qu'il prenne plus que sa part.

— Vous m'avez dit que vous n'étiez pas jalouse. Il me semble que lui non plus ne l'était pas. Est-ce que je me trompe ?

— Pas du tout. Nous ne nous mêlions pas de la vie de l'autre.

— Il ne s'intéressait pas à votre vie sentimentale ?

— Et pourquoi l'aurait-il fait ? Il avait la sienne, j'imagine.

— Était-il sexuellement normal ?

— Est-ce que ça existe ? rétorqua-t-elle froidement.

— Non, dit-il en riant. Sauf pour les avocats.

— Je suppose que oui.

— Puis-je vous poser la même question ?

— Votre intérêt me touche.

Elle était étonnamment calme. Trop calme.

— Vous n'auriez pas de mal à trouver la vérité. Je préfère vous le dire plutôt que vous voir susciter les ragots du personnel.

— Bien sûr.

— Alors je vous dirais que oui, j'ai des amants.

— Plusieurs ?

— Je ne sais pas ce que vous appelez plusieurs, Inspecteur.

— Je ne sais pas non plus. Ce que je voulais dire c'est simultanément ? ou un à la fois ? Durent-ils longtemps, ou y a-t-il une rotation rapide des stocks ?

Il commençait à adopter inconsciemment la brutalité joviale qui lui venait parfois lorsqu'il interrogeait une personne qu'il soupçonnait d'un crime.

— J'aime la façon dont vous présentez les choses. Vous êtes d'une délicatesse !

— Je ne suis pas un moraliste. Ni un juriste. Je me borne à rassembler des faits. Si je vous demande par exemple s'il s'agit de gens du pays, ou de gens de passage, ou des deux, je veux seulement savoir. Je n'y ai aucune sorte d'intérêt morbide ou obscène.

— La meilleure réponse, alors, sera de vous dire qu'il s'agit de rencontres de hasard, essentiellement de clients de l'hôtel. Sans qu'aucune sentimentalité ne s'en mêle.

— Si vous aimez un homme, vous couchez avec lui.

— J'attends généralement qu'il me le propose, dit-elle gaiement.

— Et vous ne cherchez pas spécialement à le cacher ?

— Les femmes de chambre savent tout. Et c'est pour cela que je ne cherche pas de relations trop étroites avec les voisins ou les gens du pays. Nous sommes dans un village, et tout le monde potine. Je les laisse potiner, mais je ne veux pas de scandale.

— Et ça ne gênait pas votre mari, ces potins de femme de chambre ?

— Ça m'aurait étonnée que ça le gêne ; ça ne lui ressemblerait pas.

Il savait tout de moi.

Très bonne réponse, se dit-il. Elle est vraiment aussi efficace – et presque aussi désirable – qu'un mortier de tranchée. Il essaya une dernière fois de percer ses défenses.

— Vous n'aimez pas les sentiments, n'est-ce pas ?

— Non.

— Qu'est-ce qui vous touche ? Vos chiens ?

Il n'avait pas vu la chambre à coucher, mais il la devinait.

— Votre propre corps ? Vos biens ? Ou l'armoire à linge bien remplie de la tradition ostendaise ?

Son ironie la fouetta. Le sang lui monta au visage. Elle ne répondit pas ; sa main saisit le gros briquet de table argenté et l'actionna plusieurs fois nerveusement. Elle doit regretter que ça n'ait pas le même effet qu'un revolver, se dit-il avec satisfaction, et il poussa son avantage.

— Avez-vous donc peur des émotions ? Ce sont pourtant des choses très communes.

Elle refusait de se laisser décontenancer ; elle avait repris contrôle d'elle-même.

— Je ne suis pas différente de milliers d'autres femmes, Inspecteur.

— Je ne suis pas sûr d'être d'accord. Sans vouloir manquer à la courtoisie, je dois dire que je vous trouve d'une efficacité peu commune, et peut-être même impitoyable.

— Je vois que je vous fais l'impression d'être une femme très froide et calculatrice, Inspecteur. Il semble que la plupart des gens me voient comme ça ; pas moi. Qu'y a-t-il de si extraordinaire à avoir un peu de bon sens et du goût pour les affaires ? Mais j'étais très amie avec mon mari. Je suis vraiment très peinée par sa mort. Je voudrais que vous me disiez comment c'est arrivé. J'y tiens. Pouvez-vous comprendre cela, ou vous aussi vos préjugés sont-ils trop forts ?

Moi aussi, pensa-t-il. Voici une femme qui n'a pas d'amis, à qui personne ne fait confiance, que personne n'aimera jamais, et qui est donc un peu tragique.

— Je ne peux pas vous répondre tout de suite, Madame. Il va vous falloir un peu de patience. Votre mari est mort dans des circonstances qui restent inexplicables à ce jour. Quand elles le seront, vous le saurez, je vous le promets. En attendant, je voudrais vous demander – je ne pense pas que cela vous soit trop difficile – de continuer à vivre et à travailler exactement comme si votre mari était toujours en vie.

— Oui.

Elle devait accepter. Ne s'était-elle pas vantée de sa maîtrise de soi ? Si c'était nécessaire, se dit Van der Valk, je pourrais exercer une telle pression sur les nerfs de cette femme qu'elle casserait comme du bois mort. Bah, ces femmes qui n'ont pas d'émotions – elles n'ont pas la

souplesse d'une femme normale. Elles n'ont pas de réserves d'amour, de chaleur, de courage. Elles n'ont rien d'autre que leur saloperie de sang-froid. Pour moi, elles ne valent rien. Il ne pouvait s'empêcher d'avoir de l'antipathie pour cette femme. Mais la croire capable d'un crime était une autre affaire.

Il quitta l'hôtel avec une sorte d'indifférence, comme s'il était maintenant entièrement satisfait. Elle n'aurait pas de mal à être une criminelle, pensait-il. Les froides ; n'était-ce pas souvent les froides, les organisées, celles qui ont endossé leur vie comme un uniforme et qui méprisent l'émotion, qui voient un beau jour tout leur système leur sauter à la figure et l'émotion les submerger en bloc ?

Il roula un bout de chemin pour éviter les regards curieux que, maintenant, les gens d'Erneghem auraient jetés sur lui, et s'arrêta pour consulter sa carte. C'était assez intéressant – il était en train de suivre le chemin que de Winter avait emprunté semaine après semaine puis mois après mois. Par où passait-il ?

Parfois, sans aucun doute, il devait piquer au nord, vers la frontière, pour régler ses petites affaires. Par où prenait-il ? Le long de la côte ? Sûrement pas. C'était une route ennuyeuse, et il fallait longer le Westerschelde puis toute la frontière au nord d'Anvers. Il ne pensait pas que de Winter ait jamais pris ce chemin. Les routes sont moins bonnes, et le paysage devait paraître sinistre à quelqu'un qui aimait les forêts du Limbourg.

Il devait plutôt continuer tout droit, par la route qu'il avait lui-même prise pour venir, par Bruges et Gand, puis Bruxelles. Et quand il allait en Allemagne, il prenait par Liège vers Aix-la-Chapelle et Cologne. Il pensa à la Peugeot noire, et prit sa trace, songeur.

Qu'avait-il donc trouvé en Belgique – hormis un suspect prometteur ? – il allait falloir cogiter sur la veuve de Winter. Mais il ne savait toujours pas pourquoi Meinard Stam avait acheté une Mercedes blanche et loué une maison à Amsterdam. La veuve présumait l'existence d'une autre femme quelque part, et il y croyait. Parce que l'histoire de la veuve était sûrement vraie – pour ce qu'elle en avait dit. L'homme qui avait épousé la ravissante coiffeuse d'Ostende n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'elle était douée pour les affaires et fort peu pour le sentiment. Il avait attendu de voir si elle tomberait enceinte, un événement qui aurait pu réchauffer et mûrir ce cœur sec. Quand il avait reconnu que cela ne se produirait pas, il avait fait la part du feu. Où et quand, dans son histoire, avait-il trouvé ce personnage de Meinard Stam dans la peau duquel il s'était glissé comme dans un vieux manteau ? Comment s'était-il introduit dans la société très fermée des contrebandiers du beurre ? Il y avait trouvé la vie personnelle – la vie émotionnelle ? – qui lui avait manqué. Était-ce suffisant ? Son esprit romantique et aventureux avait-il pu s'en

satisfaire ? Un homme tel que lui, avec ce besoin d'exutoire, avait peut-être pu trouver une sorte de bonheur dans les forêts du Limbourg. Mais cela pouvait-il durer longtemps ? N'avait-il pas eu le désir de partager, de se confier, de donner ? Sans une femme sa vie n'avait-elle pas commencé à lui sembler vide et dépourvue de sens ? Le romantisme du pavillon de chasse ruritanien pouvait facilement se réduire au seul charme d'une gravure de livre d'enfant.

De Winter s'était conduit intelligemment. Il ne s'était pas trompé deux fois sur sa femme. Ce pacte, par exemple, que quelqu'un comme Arlette ne pourrait même pas imaginer, lui avait paru raisonnable parce qu'il l'était pour Solange. Il avait dû perdre toute foi en les femmes. Il s'était peut-être passé longtemps avant qu'il pût avoir confiance en l'une d'entre elles, ressentir le besoin de cette confiance. Mais cela avait dû être violent, une abdication totale.

Van der Valk approchait de Bruxelles. Il pouvait demander à la police belge de le renseigner sur la famille et les origines de de Winter, mais cela ne semblait pas vraiment nécessaire. Il était certainement ce qu'il prétendait être – un homme qui avait passé toute sa jeunesse sur ce bout de côte. Il devait rester nombre de gens qui avaient connu son père.

À un moment donné, sans doute, durant la guerre, il avait découvert les parages de la frontière. En maquisard, sûrement. Il en était resté un savoir qu'il avait plus tard trouvé à utiliser. Pas seulement un savoir technique, mais aussi le goût de la vie en forêt, l'idée de vivre dans une cabane isolée. Quelque part pendant la guerre, de Winter, sans doute un homme idéal pour des activités de résistance avec son courage imaginatif et son besoin de s'enflammer, avait rencontré un homme du nom de Stam. Un homme du même âge, avec au moins quelques traits de ressemblance physique, et peut-être des affinités. L'officier hollandais et l'hôtelier belge étaient devenus amis. De Winter avait appris suffisamment du passé de Stam. Puis Stam était mort et avait disparu sans laisser de trace. Avait été déporté en Allemagne – ainsi que sa famille, peut-être – pour y mourir dans la nuit et le brouillard. Ou il avait simplement été tué dans un affrontement. Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas eu de témoin, et de Winter y avait vu l'occasion d'acquérir des faux papiers qui pourraient un jour lui être utiles. Il les avait gardés ; deux – trois – quatre ans plus tard, il lui était venu l'idée de s'en servir. Quand il avait rencontré le baron en se présentant sous le nom de Stam, cela avait dû être éprouvant de découvrir qu'il existait quelqu'un qui pouvait percer son identité, mais le baron, dont l'âge avait dû effacer un peu la mémoire, ne se souvenait plus des traits de celui qui avait été un très jeune officier alors que lui était déjà colonel. Et de danger le baron était devenu atout majeur, la meilleure garantie de cette identité

d'emprunt. Qui pouvait mettre en doute que l'« ami du baron » fût un ancien officier et un homme du monde.

Le réseau d'autoroutes qui convergent sur Bruxelles rend cette ville d'un accès particulièrement facile. En venant d'Ostende, par exemple, on file à travers Berchem et l'autoroute débouche sur la Chaussée de Gand, l'ancienne grande route, au niveau de l'avenue Charles-Quint. La Chaussée de Gand elle-même mène directement au cœur de la vieille ville, à la Porte de Flandre. À partir de là, on peut emprunter le boulevard circulaire pour piquer au Sud vers Namur, ou pénétrer dans la ville majestueuse jusqu'à la place de la Bourse, entre ces monuments élevés par la fierté bourgeoise qui furent témoins de la marche au couronnement de Charles-Quint.

L'empereur a aussi donné son nom au boulevard qui se détache de l'autoroute en direction de l'est et longe le nord de la vieille ville. Là, encore, le conducteur ne rencontre aucune difficulté. S'il prend à gauche à la Porte d'Anvers, il traverse Vilvorde pour se retrouver sur la route d'Anvers. C'était cette route que Van der Valk se proposait de prendre, et c'était probablement cette route qu'empruntait Gérard de Winter jusqu'à Mechelen, d'où il devait piquer au nord sur la frontière. Au moins une fois par mois, pour inspecter son dispositif de livraison, pour régler ses hommes et les garder en alerte. Pour que la machine tourne bien et que la sécurité ne se relâche pas.

Le conducteur peut aussi continuer pour ne prendre à droite qu'à la porte de Schaerbeek. Il se dirige alors sur Louvain, puis Liège et la frontière allemande.

Il n'y a pas de ville en Europe dans laquelle on circule aussi vite et facilement. Cela plaît beaucoup aux technocrates de l'Europe nouvelle.

Van der Valk avait l'esprit en vadrouille, mais en entrant dans Bruxelles il jeta un coup d'œil suffisamment appuyé à son tableau de bord pour découvrir qu'il manquait d'essence. Plein de garages par ici. Il y en avait justement un gros en face, bien situé au croisement de la Chaussée de Gand. Il y avait un portique extérieur avec des pompes automatiques pour le service de nuit ou les gens pressés. Il préféra rentrer vers la pompe à main et le service complet. Niveau d'huile, pression des pneus, nettoyage du pare-brise ; cartes routières, toilettes, distributeur automatique de café ; offrez-vous un lavage tant que vous y êtes, et nous contrôlerons gratuitement vos balais d'essuie-glaces. Pas question – mais il voulait une facture pour ses trente litres d'essence.

Son regard errait par la fenêtre tandis que la jeune fille remplissait son réservoir. Il remarqua que le bleu de travail moulait un postérieur tout à fait seyant, mais il était trop distrait pour s'y intéresser vraiment. Ce n'est qu'en payant qu'il se réveilla pour reconnaître que cette grande blonde à l'air familial était Lucienne Englebert.

Une heure plus tard, sur l'ennuyeuse route qui mène à la frontière, il en était tout ragaillardi. Cela l'avait détourné de ses pensées qui commençaient à tourner en rond et lui pesaient. Il avait fini par être un peu – plus qu'un peu – écœuré de Solange de Winter, et personne n'aurait pu faire un contraste plus saisissant que Lucienne. Elle avait visiblement mûri, mais n'avait pas changé. Elle méprisait toujours l'argent, détestait le commerce, arborait toujours la même fierté et la même absence de vanité. Oui, elle était sérieuse quand elle parlait de gagner sa vie dans une station-service. Mieux, elle avait continué de le faire, sans perdre son courage.

Il avait trouvé ses propos enfantins, mais en se remémorant leur dernière conversation – oui, au *Vinicole* sur la Leidsestraat – il y voyait maintenant quelque chose de plus que de l'immatunité. Quel était le mot ? Donquichottesque ? En tout cas, très dix-neuvième. Romantique, oui.

Très romantique, une qualité agréable dans ce triste monde. Elle lui avait toujours fait penser à son héroïne favorite, l'impétueuse Mathilde de la Mole. Qui était capable, remarquait Stendhal, d'aimer un homme « qui avait fait plus que se donner la peine d'être né ». Lucienne était de cette étoffe. Elle avait aussi quelque chose de l'âme d'une autre figure du dix-neuvième, Danton. Qui, avant de mourir, avait dit : « Le verbe guillotiner, remarquez-le, ne se conjugue pas au passé. On ne dit pas *J'ai été guillotiné*. » Cette forme d'ironie avait représenté la clef du courage pour Van der Valk.

Elle avait semblé contente de le voir ; ils avaient passé trois ou quatre minutes à plaisanter. Elle avait bonne mine ; l'air libre lui faisait du bien. Son visage était moins joufflu, plus adulte, marqué par l'expérience ; cela ajoutait à sa beauté.

— Qu'est-ce que vous faites par ici ? avait-elle demandé sans curiosité.

— Oh, une histoire – en rapport avec mon boulot.

— Comment va Amsterdam ? Le tunnel sous l'Ij est percé ? Non, bien sûr.

— Vous ne lisez pas les journaux ?

— Les français, Monsieur. Nous ne sommes pas des Flamands ici ; nous n'avons rien à faire de vos histoires de fermiers.

Il avait souri.

— Mais ça ne vous empêche pas de manger notre beurre.

Elle avait froncé le sourcil ; cela semblait l'avoir agacée.

— Votre beurre ? non merci. Je me sers d'huile d'olive et je mange mon pain sec ; gardez votre saleté de beurre.

Il n'avait pas fait attention. On ne sait jamais ce qui peut mettre en rogne un Belge. Bon, elle était comme tous ceux qui vivent dans un pays étranger – ils deviennent plus romains que les Romains, et

refusent d'entendre un mot en faveur de leur propre pays. La vieille blessure n'était-elle donc pas cicatrisée ? Pensait-elle toujours que la Hollande était l'ennemie de la liberté et de l'espoir ? De la jeunesse, et du droit de faire ce que l'on aime, et de la poursuite du bonheur ? Oui, parfois c'est vrai. Mais de tous les pays.

Rentré chez lui, il constata qu'Arlette avait cédé à l'un de ses accès périodiques et bouleversé l'agencement des meubles. Récemment, ils avaient failli sauter sur une occasion de quitter leur grand appartement sombre et délabré pour une maison moderne, mais lorsqu'elle avait découvert l'exiguïté des pièces, elle avait refusé.

— Ça nous obligerait à acheter d'autres meubles, et on n'a pas les moyens de gâcher de l'argent.

Elle préférait le consacrer à des disques, des livres et des vacances en France. Bon, lui aussi. Ils étaient restés dans le vieil appartement. Pour renouveler le mobilier, comme elle disait, elle déplaçait tout. Ces arrangements étaient parfois des réussites. Quand il entra, elle était dans l'embrasure de la porte, un marteau à la main, en train d'examiner d'un œil critique le grand canapé du salon qui n'aurait jamais trouvé sa place dans la nouvelle maison.

— L'orientation est bonne, mais est-ce qu'il ne faudrait pas le reculer un peu ?

Il oublia tout de Solange de Winter et de Lucienne Englebert. Il avait au moins un lieu et une femme à lui.

Il tarda un peu à aller se coucher ; Arlette ronflait légèrement et il la secoua avec indignation. Arlette pouvait souvent être agaçante, mais elle avait un don pour faire durer l'argent, et rendre une maison agréable. Ses habits, sa maison, sa cuisine étaient originaux ; elle avait un goût très sûr, et l'esprit pratique. On lui pardonnait facilement ses colères et ses bouderies, sa distraction et sa désinvolture, et ses préventions contre les Hollandais et les choux-fleurs. Elle tendait à s'arrondir ; elle devrait se surveiller. Mais quel bonheur d'être marié à cette épouse née et non à une chienne comme Solange de Winter. Il était sûr que lui aussi se serait enfui. Il valait mieux être un inspecteur de police, loin d'être riche, et avoir une maison pleine de chaleur et d'affection, de fleurs, de musique et de morceaux de fromage depuis longtemps desséchés (qu'Arlette ne se résignait jamais à jeter).

Le lendemain, attelé à son rapport, il se demanda comment on pourrait coincer cette femme. Mais, hélas, il n'était pas question de la convoquer et de la bombarder de questions jusqu'à ce qu'elle craque ; même pas de la faire surveiller. Rien à espérer d'une surveillance, d'ailleurs ; c'est ce qui se passait dans sa tête qu'il aurait fallu pouvoir observer. On pouvait l'arrêter, même en Belgique, mais seul Samson pouvait en donner l'autorisation. En tant que chef de la brigade il était

officier judiciaire et pouvait signer des mandats – mais le vieux n'en ferait rien, il le savait bien. Enfin, il ne résista pas à l'envie d'en faire la suggestion, de manière voilée, dans son rapport. M. Samson, comme de juste, n'aima pas du tout cette idée.

— Non, non, mon garçon, impossible de l'arrêter. Ça provoquerait un scandale ; faudrait demander aux Belges – hors de question sans une certitude morale, et vous en êtes bien loin. Vous avez probablement raison quand vous dites qu'elle est capable de tout, mais ça ne vaut rien. Aucun mal à la laisser là où elle est ; elle ne va pas disparaître. Elle ne sait pas ce que nous savons, ni ce que nous entreprenons, et tant qu'elle ne saura pas elle attendra de voir dans quelle direction le vent souffle.

« Le problème, c'est qu'il n'y a aucune preuve qu'elle ait connu Stam. Je vous l'ai déjà dit – vous êtes buté, mon garçon. Vous vous excitez sur de Winter – je préférerais que vous vous occupiez de Stam. Qui est, je vous le rappelle, une tout autre personne. C'est tout le problème, si vous voulez. C'est Stam qui a été tué. Pas de Winter.

— Mais puisque nous sommes en mesure de prouver que Stam était de Winter...

— Ça n'est pas la question. Il faut d'abord que vous prouviez qu'elle le savait.

— Faudrait la bousculer un peu, parce que ça ne m'étonnerait pas qu'elle l'ait su.

— Pas de ça. Trouvez-moi une preuve quelconque qui la mette en rapport avec Stam et le sol hollandais, et vous aurez tous les mandats que vous voulez. Enfin, ça commence quand même à s'éclaircir. Vous avez quelqu'un à Valkenswaard qui enquête dans cette direction ?

— Oui. On s'intéresse à tous les contrebandiers repérés ou suspectés qui auraient pu être en contact avec Stam.

— C'est là que nous trouverons la réponse.

Ce n'était pas l'avis de Van der Valk. Ça lui paraissait trop simpliste. Avait-on jamais vu Stam avec une livre de beurre ? La certitude morale que Stam se livrait à la contrebande n'y changeait rien. Et il n'y avait aucune certitude, ni morale ni d'aucune sorte, que Stam ait été tué dans une bagarre pour du butin. Qui serait venu – dans la voiture de Stam ? – à Amsterdam, l'aurait poignardé, puis serait parti en laissant la voiture au milieu de la rue ?

Les autres théories ne lui disaient rien non plus. Il ne voyait pas Stam en maître-chanteur – une des idées de départ. Non, c'était prendre ses désirs pour des réalités. Parce que cela ferait plaisir aux autorités et aux Belges, et que ça économiserait de l'argent.

Sa propre théorie ne valait guère mieux. Il n'arrivait pas vraiment à croire que la veuve de Winter avait tué son mari. Faiblard. Possible, mais Samson avait vu la faille. Avait-elle pu remonter le fil en passant

par la métamorphose de Düsseldorf, puis Venlo, jusqu'à Amsterdam ? Rien pour expliquer la voiture blanche, rien non plus pour la maison de l'Apollolaan.

Au diable, Stam. Il s'était assez cassé la tête à son sujet. La voiture, les cigarettes, le tableau, le champagne, le couteau, le lit – si seulement il en savait un peu plus, un tout petit peu plus, sur Gérard de Winter.

Maintenant que la veuve savait qu'on la soupçonnait, qu'allait-elle faire ? Elle pouvait l'avoir tué. Elle pouvait avoir tout manigancé, avoir laissé traîner une foule de faux indices pour accuser d'autres gens. Mais qui ?

Il reçut les rapports des fastidieuses recherches entreprises à Valkenswaard, et, comme il s'y attendait, ce n'était que du vent. Tout ce long travail n'avait abouti qu'à des pages et des pages de fatras. Celui-ci, par exemple, le ferrailleur que l'on soupçonnait d'être contrebandier, celui que l'on avait photographié en train de prendre un verre avec Stam devant le café *Markzicht*. Le seul lien prometteur.

Question – Vous faisiez des affaires avec Stam ?

Réponse – Savais même pas son nom.

Q. – Je ne vous ai pas demandé si vous saviez son nom. Je vous ai demandé si vous faisiez des affaires avec lui.

R. – Non.

Q. – Comment se faisait-il que vous preniez un verre avec lui ?

R. – Je suis un homme sociable.

Q. – Avez-vous l'habitude de boire avec des étrangers ?

R. – J'ai l'habitude de boire avec ceux qui m'invitent.

Q. – Pourquoi vous a-t-il invité ?

R. – Devait se sentir seul.

Q. – Il vous a abordé ?

R. – Si vous voulez.

Q. – En quels termes ?

R. – Il m'a dit bonjour et nous avons bavardé.

Q. – Bavardé sur quoi ?

R. – La pêche, entre autres.

Q. – Vous êtes aussi pêcheur ?

R. – Je ne rate jamais une occasion de rencontrer des gens nouveaux. Ça peut amener du boulot.

Q. – Et ç'a été le cas, n'est-ce pas ?

R. – J'suis ferrailleur, pas marchand de poisson.

Q. – Vous dites ne l'avoir jamais vu auparavant ?

R. – Possible ; pas que je me souvienne.

Q. – Il serait temps de vous en souvenir.

R. – Je vous ai répondu ; c'est pas impossible.

Q. – Ça vous paraît une réponse prudente – au cas où nous

trouverions la preuve d'autres rencontres ?

R. – J'en ai rien à faire. J'connais pas de loi qui interdise de parler à des étrangers.

Q. – Vous avez été à Venlo récemment ?

R. – Pas depuis des années.

Q. – Venons-en au 4 de ce mois...

Ce genre de discussion pouvait durer des semaines – à lire le compte rendu, Van der Valk avait presque l'impression que ç'avait été le cas. Non, la vérité était à Bruxelles. Quelque part.

Le téléphone sonna, et il sourit en reconnaissant le hollandais très pur, un peu précieux, de Charles van Deyssel.

— Vous voilà, enfin. Charles à l'appareil. Mon Dieu, quel soulagement ; je crois que j'ai dû avoir tous les policiers d'Amsterdam au bout du fil. J'essaye de vous joindre depuis hier. Écoutez, vous vous intéressez toujours à ce tableau de Breitner que vous m'avez montré ?

— Bien sûr.

— Eh bien moi aussi. Qu'est-il devenu, ou que va-t-il devenir ?

— Nous n'avons pas trouvé de parents – c'est-à-dire personne qui soit légalement un parent. De toute façon, cet homme était un criminel. Un contrebandier – c'est une fraude au préjudice de l'État, et tous ses biens sont passibles de confiscation.

— Qui confisque ?

— Le Ministère, quand l'enquête sera terminée.

— Alors le tableau sera à vendre ?

— Je suppose. Ils n'ont rien à faire d'un tableau.

— Est-ce que vous pourriez me mettre en rapport avec les gens du Ministère ?

— Je peux au moins vous dire comment vous y prendre. Seront sans doute heureux de recevoir une offre. La plupart de ces produits de confiscation finissent aux enchères.

— Moi, je le veux ce tableau. Et je le mérite. Je me suis livré à un beau travail d'enquête pour vous.

— Vraiment ?

— Le tableau a été acheté à Bruxelles.

— Ah ! – Long soupir de satisfaction.

— Je ne vous trouve pas suffisamment étonné.

— Je ne suis jamais étonné ; je suis un policier.

— Bon, vous devriez de temps à autre être stupéfait.

— Ça peut arriver, mais pas maintenant. Tout se tient, vous comprenez. Vous ne pouviez pas le savoir, Charles, aussi est-ce très fort de votre part. Maintenant, racontez-moi.

— Chose bizarre, ce tableau n'a jamais été expertisé. Il appartenait à quelque bourgeois ignare – ne me demandez pas comment on est

arrivé là – qui n'en pensait pas grand bien. Croyait que c'était une croûte et l'avait remisé au grenier. Le genre qui préfère un chromo de la Route de Middelharnis, vous ne vous rendez pas compte, un immense au-dessus du buffet dans la salle à manger, quelle horreur !...

— Allons, Charles ; ne vous égarez pas. N'étaiez pas vos préjugés.

— Bon. Quand sa veuve a fini par exploser après des années d'empiffrement, toutes les horreurs de la maison sont parties pour la salle de ventes. Tout ce qu'on peut imaginer de pire – marbre et acajou, vous voyez, et bien sûr personne n'enchérit pour ça, en fait personne n'est allé farfouiller là-dedans ; ils s'arrachent les cheveux maintenant. Alors le tout a atterri à la brocante. Vieille histoire, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ?

— Hé, mon cher, c'est l'une des ivresses majeures de mon métier qu'il soit encore possible que ces monstres, qui sont prêts à prendre n'importe quoi en paiement d'une dette – ils n'achètent jamais rien, et ne supportent pas non plus de jeter – puissent se trouver en possession d'objets d'une réelle valeur que, vu leur ignorance crasse de paysans abrutis qu'ils sont...

— Charles, vous déraisonnez.

— On a même vu qu'ils aient des Vinci disparus. On ne sait jamais où une toile perdue, ou totalement inconnue – même une merveille – peut apparaître. Le mieux c'est qu'il y a justement une firme à Bruxelles, Coremans, qui s'occupe d'authentification. Il n'y a pas longtemps on a découvert un Rembrandt absolument inconnu, et c'est eux qui l'ont certifié. Il est passé chez Lugt à Paris, puis Rosenberg aux États-Unis, et il vient d'être acheté par le musée de Stuttgart pour trois millions et demi, et ils sont tous là à se congratuler. Bien sûr, un Breitner ne vaut pas le quart de cette somme, mais il n'empêche qu'ils l'ont raté et pas moi, hé hé hé.

— Mais comment avez-vous su tout ça ?

— Ha ! parce qu'un type qui est du métier a vu cette merveille dans le bric-à-brac du brocanteur ; c'est pour ça qu'ils sont en train de s'arracher les cheveux. C'est le grand inconvénient de l'excès de spécialisation ; il n'y connaît rien en dehors du dix-septième. Pas sa période, alors il méprise les impressionnistes. Moi aussi, souvent – tous ces terribles Cézanne verdâtres, si vulgaires. Mais ils sont très recherchés et valent très cher – alors je m'efforce d'y connaître quelque chose. Si ça avait été une toile bien rasoir du vieil Abraham Pijnacker, il se serait roulé par terre au milieu de la rue, mais il s'est contenté de ricaner. Il n'avait pas tort, d'un certain sens, parce que ces impressionnistes ne sont pas très difficiles à imiter et il y a beaucoup de faux. Le nombre d'infacts faux Renoir qu'il y a au monde, vous

n'avez pas idée !

— Continuez, Charles. Vous êtes le plus mauvais témoin qu'on puisse trouver. À cette heure le juge aurait déjà piqué une crise de nerfs. Il n'y a que les avocats qui aient le droit de prendre les choses à cœur à ce point et de parler tant.

— Bon, je l'ai traité de tous les noms, je lui ai demandé où il l'avait vu – il l'avait reconnu, vous comprenez, sur la photo que vous m'avez donnée. Et j'ai filé à ce marché aux puces pour savoir d'où ils l'avaient tiré. Des gens affreux, très désagréables, qui puaien comme seuls les Bruxellois savent puer. Ils ont prétendu qu'ils n'arrivaient pas à se souvenir de celui qui l'avait acheté. Mais je ne me suis pas laissé faire ; je me suis même fendu d'un petit pot-de-vin minable pour ces gens minables...

— Charles, vous me faites suer. Il a été acheté par un homme d'affaires belge qui s'appelle Gérard de Winter et qui, chose curieuse, n'est autre que notre ami Meinard Stam.

— Loupé ! s'écria Charles avec une joie mauvaise. Il a été acheté par une femme.

Van der Valk ressentit un choc.

— Et ils peuvent décrire cette femme ?

— Non, bien sûr que non, mais je pensais que cela pourrait vous intéresser.

— Ça oui. Plutôt !

De nouveau la frontière. Se refaire à la Belgique, penser en français et plus en hollandais ; c'était toute une technique, à y réfléchir, une technique que Gérard de Winter possédait à la perfection. Cela n'avait pas dû être si facile. En Belgique il avait parlé français. Ostende est dans les Flandres, où l'on est bilingue, mais le français l'emporte. De Winter y avait agi et pensé en Belge francophone. Pas de difficulté – il en était un.

Mais en Hollande il avait agi, parlé et appris à penser en Hollandais. Mais pas n'importe quel Hollandais ; c'était là la finesse. Il n'aurait probablement jamais pu pousser la supercherie à fond ; sauf à la frontière. Stam était né sur la frontière, à Maastricht, et là, dans le Limbourg, ou dans le sud du Brabant, le hollandais est loin d'être pur. Tout reposait sur le fait que la frontière entre la Belgique et la Hollande n'a aucune existence réelle, qu'elle n'est qu'une invention politique. Il n'y a qu'une vraie frontière, celle qui sépare la Hollande de l'Allemagne, la Meuse. Et la vraie frontière entre la Belgique et la Hollande est là où les gens cessent d'être catholiques et deviennent protestants. Ni Maastricht, ni même Arnhem ne sont vraiment hollandaises. Pas hollandaises comme Utrecht, ou Haarlem, ou Zwolle, sont hollandaises. Stam – ou de Winter – aurait été manifestement un

étranger à Alkmaar ; il passait inaperçu à Venlo ou Breda.

Il avait néanmoins soigné son personnage. La voiture française remplacée par une allemande, les vêtements typiquement belges par d'autres qui provenaient sans doute de Groningue, les cigarettes par des cigares – des Willem II fabriqués à Valkenswaard, un très joli détail.

Sa personnalité d'hôtelier belge – qui ne lui allait pas très bien – échangée contre celle, plus sympathique, du gentilhomme campagnard, de l'officier en retraite amoureux de la nature. Et pour finir, son alliance changeait de main – un geste symbolique qui scellait la métamorphose. Quand c'était l'annulaire de la main droite qui était enserré, il n'avait plus à faire le Hollandais, il était hollandais. Il était Stam. Il pensait comme Stam aurait pensé. Et c'était là le nœud de l'affaire.

Stam avait été tué. Stam avait acheté la Mercedes blanche. Il avait demandé à la femme de chambre de préparer le lit de la chambre d'amis.

Samson avait vu juste et lui s'était trompé. Ce n'était pas de Winter qui avait fait tous ces actes, et ils n'avaient donc pas d'existence à Erneghem. S'il y avait une femme, une autre femme, elle appartenait à Stam. Ce ne serait pas une Belge, mais une Hollandaise.

Pas nécessairement. L'une ou l'autre. Où vivait-elle ?

Le Breitner avait été acheté à Bruxelles. Y vivait-elle ? Peu probable qu'elle ait pu rencontrer Stam à Bruxelles – Stam ne dépassait jamais Düsseldorf. Bon, nous verrons.

La porte marron sale de la boutique du brocanteur portait une inscription à la peinture violacée : *Antiquaire et libraire. Vente et restauration de tableaux*. L'inscription devait dater de Louis-Philippe. En dessous, dans une graphie début du siècle, était ajouté : *Achat et expertise de mobilier*. Deux cartons jaunis et piqués, collés contre les carreaux, annonçaient, l'un : *Or et argent achetés comptant* ; l'autre, plus simplement : *Achat de vêtements*.

La devanture était parsemée de placards humoristiques imprimés en lettres dansantes sur les cartons rose et bleu layette. L'un disait : « Si vous êtes si malin, pourquoi donc n'êtes-vous pas riche ? » Un autre : « Ralentir pour une brune, faire marche arrière pour une blonde, piler pour une rousse. » Van der Valk se dit que Charles van Deyssel n'avait pas dû savoir comment s'y prendre avec ces gens-là.

L'intérieur de la boutique ressemblait à toutes ses pareilles. Des oiseaux empaillés se morfondaient devant des mauvaises copies de vases de Saxe ; les chaises art nouveau des années folles se retrouvaient, résignées, serrées, sous les bureaux Biedermeier qu'elles avaient trouvés si comiques du temps de leur jeunesse débridée. Il se

souvint de cette merveilleuse phrase des Anglais pour exprimer le mépris :

« Je ne voudrais pas qu'on trouve mon cadavre dans le même trou que le sien. »

Et voilà, elles y étaient.

Les vitrines étaient encore pires. Des dragons chinois roses lorgnaient des faisans empaillés, des masques Ashanti qui auraient dû être terrifiants gisaient mélancoliquement sur une copie 1860 de bureau Régence. Le plat à fromages jaune, apparemment taillé dans un bloc de savon, d'une forme qui évoquait une vache morte et ballonnée ; les pinces à sucre désargentées, la soupière vert-de-gris aux anses faites de bras d'enfants assassinés, l'horrible pot à eau ventru orné de roses pâlies – tout était d'une laideur, d'une inutilité, d'une monstruosité à soulever l'estomac le mieux accroché.

Le mien en tout cas résiste mal, se dit Van der Valk. Je ne vois même pas à quoi peuvent servir les neuf dixièmes de ces objets. Regarde-moi ça – doit-on y mettre des plumes de paon, ou est-ce pour se laver les pieds ?

Le propriétaire était un maigrichon dyspeptique vêtu d'une blouse grise. Son visage sale et usé comme une couverture militaire offrait mille replis de la même couleur. Ses cheveux, ses mains, ses souliers, tout était du même gris poussiéreux.

Sa femme faisait contraste. C'était une grosse blonde dont la peau extraordinairement blanche n'avait jamais dû connaître ni le soleil, ni le vent, ni la pluie. Son corps flasque était fourré dans une petite robe d'été verte ; elle avait de grands yeux incolores et globuleux. Elle ressemblait à une créature aquatique, délavée par des années de séjour à des centaines de mètres de profondeur salée. Un jour, à sa grande surprise, on l'avait halée et installée encore trempée en plein centre de Bruxelles.

Elle ne pouvait survivre que dans cette atmosphère trouble d'aquarium.

Guère de lumière n'arrivait jusqu'à l'arrière-boutique enceinte de rideaux, et encore moins d'air ; c'est là que se tenait le couple. Ils sirotaient du thé à longueur de temps sur une affreuse table ronde incrustée de cuivre, née à Birmingham à l'époque de la mutinerie de l'armée du Bengale. Elle rendait à Bruxelles le service qu'elle aurait dû rendre à Cheltenham.

L'homme était totalement ossifié, conclut-il, et la femme totalement liquéfiée. Son visage est un ballon, rempli d'eau savonneuse, qui... Non, non. Souviens-toi de ce que Colette disait : « *Pas de littérature.* »

Il eut rétrospectivement pitié pour Charles. La boutique sentait l'encens, la crasse et le produit à faire les cuivres. Si ces gens gagnaient leur vie ce ne pouvait être que grâce à de minables

expédiants.

La femme le contempla, muette, un filet de thé au coin de la bouche. Le regard de l'homme se fit perçant sous les sourcils épais comme des barreaux de prison. Van der Valk prit un air dégagé et baissa la voix pour demander d'un murmure obscène :

— Des livres ?

— Oui, certainement.

— Des bons – vous savez – un peu salés.

Les petits yeux le fouillèrent.

— Vous êtes un flic.

Van der Valk sourit gaiement.

— Juste.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux tout savoir sur le tableau. Qui l'a acheté, à quoi elle ressemblait exactement.

— Vous êtes un drôle de flic. Pas un Bruxellois. Z'êtes un Français ?

— André Renard, aboya soudain Van der Valk, des Contributions Directes. Et arrêtez vos conneries, ou je balance ce malheureux iguane par la fenêtre histoire d'aérer un peu.

— Tout est en règle, articula le marchand d'une voix de fausset. Il a été acheté et vendu dans les règles. Il n'a pas été volé et n'a jamais été signalé.

— Vous avez gaffé. Il vaut beaucoup d'argent.

— Alors ça vaut aussi de l'argent de savoir où il est passé, non ?

— Vous avez déjà essayé ça hier. Faites pas le malin, mon petit bonhomme. Votre boutique pourrait être fermée. Vous pourriez avoir un incendie, et il se pourrait que les assurances refusent de payer.

— Écoutez, Monsieur l'Officier, j'ai dit à cet Hollandais à l'accent pointu – il s'amusa de la description de Charles van Deyssel – que je ne me rappelais pas à quoi elle ressemblait, et c'est la vérité vraie.

— Combien de fois avez-vous été poursuivi ?

— Jamais, mais...

— Pas de petit trafic ? Pas de revues choisies ?

— Monsieur – je – honnêtement...

— Allez, mieux que ça.

— Bande d'enfoirés ! Peau de vache !

— C'est mieux. La mémoire est plus solide que l'honnêteté, hein ? Vous n'avez pas tant de clients et vous vous en souvenez bien ; chacun d'entre eux pourrait se révéler bon pour un chantage. Alors – jeune ou vieille ?

— Jeune, pour autant que je me souviene.

— Brune ou blonde ?

— Sais pas.

— Chapeau, foulard ?

— Un genre de bérêt.
— Alors vous avez vu ses cheveux. Vous voulez vraiment avoir des ennuis ?
— Blonde.
— Taille ?
— Un mètre soixante-quinze, peut-être.
— Bon observateur quand vous voulez. Vous êtes sûr qu'elle était aussi grande ?
— Pas loin.
— Âge ?
— Vingt-trois, vingt-quatre.
— Quelle langue, français ?
— Ouais, presque aussi bien que vous.
— Qu'est-ce qu'elle a dit ?
— Elle a montré le tableau – il était en vitrine – et a posé l'argent sur la table.

— Comment vous savez qu'elle parlait français alors ?
— Parce que cette garce a dit en sortant : « Vous ne saviez pas que c'était une toile de maître, n'est-ce pas ? »

La bouche méchante essayait de parodier le parler d'une femme cultivée ; il ressemblait à un vieux serpent à sonnettes desséché. Le souvenir de cet argent manqué le brûlait tant qu'il se rappelait encore une intonation. Manifestement c'était vrai – c'était une toile de maître. Mais qu'est-ce que voulait ce marchand de l'autre jour ? et ce policier maintenant ? Il n'avait pas été assez bête pour mentir.

— Comment était-elle habillée ?
— Un manteau de pluie rouge. Rien vu de plus. Ça n'était qu'une rue de Bruges ou de je ne sais où. Ça avait pas l'air ancien. J'ai gagné de l'argent sur les tableaux ; je m'y connais. Celui-là avait pas l'air de valoir grand-chose – je l'avais mis dans la vitrine parce qu'il faisait bien. Il n'est resté que deux jours.

Van der Valk alluma un cigare pour combattre l'odeur de la boutique ; il entreprit de s'entourer d'un nuage de fumée. Il pensait que cette punaise disait maintenant la vérité, mais il fallait mettre son histoire à l'épreuve.

— Bon, je vois que vous pourriez reconnaître cette femme. Dites-moi, comment moi je pourrais la reconnaître ?

Les sourcils se contractèrent dans l'effort pour trouver une issue.

— Allez, ectoplasme, fit Van der Valk dans une réminiscence du capitaine Haddock.

Les sourcils se relâchèrent, défaits par le mot terrible.

— Je ne vois pas comment, sauf à la façon de parler. Parlait un français un peu bizarre. Pas comme une Bruxelloise. Plutôt comme vous.

Van der Valk alla s'offrir un cognac dans un café. Il attrapa un journal et le parcourut d'un œil morne. Il se sentait las et morose. Il en avait marre de la réalité ; il sympathisa avec Stam.

Pour cette raison peut-être, il se retrouva à étudier les programmes de cinéma. Connerie. Connerie. Et encore une connerie. Un titre attira son attention. Ça, c'était trop fort.

Il était là avec son désir de paix et de beauté, son envie de retrouver son enfance. En manque de romanesque, comme Stam. Et tout ça l'attendait, pure cuvée 1934. Charles Boyer et Greta Garbo dans *Marie Walewska*. Il jeta de la monnaie dans la soucoupe. Il avait tout juste le temps, s'il se dépêchait.

Mieux. Reposé, nettoyé. Heureux – oui, heureux. Il appartenait à la génération qui se serait fait hacher pour Garbo. Toujours sous le charme, il alla manger une choucroute dans une *brasserie*. Il pleuvait, pas une poisseuse pluie d'hiver, mais une pluie de printemps, douce et propre, qui purifiait tout. Jusqu'aux néons qu'elle brouillait pour les rendre poétiques. Il était fatigué ; il s'acheta une édition de poche d'*Autant en emporte le vent* au kiosque de la gare et alla se coucher dans une chambre d'hôtel des environs. Il lui fallut se battre pour ouvrir la fenêtre, mais quand il y parvint et put laisser entrer l'air frais de la nuit, un petit croissant de lune brillait au-dessus des nuages bas et il entendit le grondement des trains. Quelque chose au fond de son esprit tentait de faire surface. Mais, comme disait Scarlett, demain est un autre jour.

Il se réveilla, au milieu de la nuit. Quelque part on entendait une radio. Pourquoi des choses si lointaines lui revenaient-elles en mémoire ? Aussitôt après la guerre, il y avait eu un autre programme de radio de nuit, issu d'un émetteur destiné aux troupes d'occupation de la zone américaine, mais assez puissant pour qu'on puisse le capter dans toute l'Europe sur les ondes courtes. On y passait des disques, et il s'appelait : « Minuit à Munich ». Chaque soir la voix typiquement américaine annonçait, mi-sérieuse mi-ironique : « Minuit et demi – et c'est l'heure d'*Heartbreaker*. » Une mélodie sentimentale, poisseuse comme du sirop. À cette heure-là, Van der Valk, cantonné à Hambourg avec les troupes anglaises, était au lit en compagnie d'une grande blonde (un mètre soixante-quinze), très romantique, qui s'appelait Erika. Elle adorait *Heartbreaker*.

Quand il se réveilla pour de bon, il était sept heures comme d'habitude, et il se demanda un instant pourquoi il n'entendait pas le moulin à café d'Arlette. Puis il se souvint d'où il se trouvait et de ce qu'il avait à faire. Il se rasa soigneusement avec une lame neuve, puis prit son petit-déjeuner en lisant *Le Monde*. Quand il eut fini, il n'avait toujours pas réussi à se décider ; il fuma une autre cigarette en

contemplant la tapisserie. Il n'allait pas appeler Amsterdam au risque de passer pour un idiot. Son idée était sacrément farfelue ; il ferait mieux de la garder pour lui. Si elle était bonne, elle n'avait rien de policière. Elle avait à voir avec le passé, avec Greta Garbo et Erika, Marie Walewska et d'autres grandes blondes ; c'est tout. Aucune preuve en vue. Pas de déduction sensationnelle. Mais il lui fallait obéir à son instinct. Les preuves n'étaient pas nécessaires. Il avait, au moins, ce que M. Samson appelait une certitude morale.

Il descendit l'avenue Charles-Quint et s'arrêta au garage du croisement avec la Chaussée de Gand.

— Hello, Lucienne !

— Vous, de retour ? Qu'est-ce qui vous arrive – vous êtes tombé amoureux de moi ou quoi ?

— Non ; j'ai besoin de votre aide. Il m'est arrivé quelque chose ici à Bruxelles qui fait que j'ai besoin de votre aide. J'ai pensé à vous parce que vous connaissez cette nouvelle Sodome. Je me suis dit que j'allais exploiter vos méninges ; vous avez un quart d'heure ?

— J'aurais des manières plus agréables de le passer, mais ça ne fait rien. C'est l'heure de ma pause... Philippe... appela-t-elle d'une voix claire en faisant le geste de porter une tasse à la bouche.

Un adolescent boutonneux vêtu d'un bleu trop court fit un signe d'acquiescement avec la clef qu'il tenait à la main.

Ils allèrent s'asseoir dans la cafétéria ; elle se colla une cigarette au coin de la bouche d'un geste dont il se souvenait. Pas vraiment jolie, mais séduisante – comme Marie Walewska.

— Ça va paraître idiot. Si je ne vous connaissais pas je n'aurais jamais eu cette idée. Maintenant que je l'ai eue, elle me paraît inévitable.

— C'est-à-dire ?

— Que vous connaissez un homme du nom de Meinard Stam.

Elle n'eut aucune des réactions auxquelles il avait pu s'attendre. Elle reposa sa tasse et ne dit rien. Pendant un instant il se dit qu'il avait fait une erreur absolument ridicule.

— Nous avons trouvé un homme mort dans l'Apollolaan. Quelqu'un l'a tué, mais il n'y a aucune preuve contre qui que ce soit. C'était un contrebandier, et la théorie officielle veut qu'il ait été la victime d'un règlement de comptes. Il y a une foule de choses étranges chez cet homme que j'essaie de tirer au clair, morceau par morceau. Et en y réfléchissant, je ne sais pas très bien pourquoi, j'ai pensé à vous. J'ai pensé que vous deviez connaître cet homme.

Elle reprit sa tasse et la vida d'un trait.

— Soyez tout à fait franc. Qui l'a tué à votre avis ?

— Je fais ce que je peux. Je pense que cela pourrait être vous. Je n'en ai pas le commencement d'une preuve ; il me faut encore

beaucoup de travail.

— Et qu'est-ce que vous songez à faire ?

— Vous poser la question.

— Je n'ai pas l'intention d'y répondre.

— Alors il va falloir que je vous embarque. Il faut que je sache, vous comprenez.

— M'arrêter ?

— Je ne veux pas faire de scandale. Je vous demande seulement de venir avec moi.

— Moins faraud que vous ne le seriez en Hollande, hein ?

— Si vous voulez. Quelle différence cela fait-il ?

— Est-ce que vous avez le droit d'arrêter quelqu'un en Belgique ?

— Oh, je pourrais passer un coup de fil. Faire envoyer les papiers.

— Mais vous êtes simplement venu. Comme ça. Pour me demander ce que je sais d'un type qui est mort ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas dans une position très forte, n'est-ce pas ? Pas de mandat, pas de preuve, rien. Si je voulais, je pourrais vous faire jeter dehors d'ici.

— Je veux bien le croire, répondit-il aimablement.

Elle pouvait, mais si elle en parlait elle ne le ferait pas.

— Je pourrais crier, hurler « *Salé Flamand !* » Ils me connaissent ici, ils m'aiment et ils me respectent. S'ils pensaient que vous êtes en train de m'embêter, ils vous lyncheraient. Vous êtes hollandais, et ils sont belges. Je n'ai qu'à lever le petit doigt.

Van der Valk sourit.

— Si vous voulez me prouver que vous n'êtes qu'une pauvre petite garce, allez-y, levez ce petit doigt.

Comme il le cherchait, elle se mit en colère.

— Est-ce que je suis censée être un veau et me faire emmerder par un policier de trente-sixième ordre sans réagir ? Vous n'avez rien contre moi. Et allez demander aux gens avec qui je travaille si je suis une petite garce.

— Oh, allez vous cacher derrière votre paquet de mécanos communistes si vous voulez ; je ne vous empêcherai pas. — Sa voix devint méprisante. — On joue à la Pasionaria. Sainte Dolorès de la Classe Ouvrière. Qui a passé la guerre tranquillement dans un hôtel à Madrid.

— C'est mieux. Je vous aime mieux comme ça. Moins bête. Moins officiel.

— Nous avons toujours réussi à nous comprendre. C'est pour ça que je suis ici. C'est pour ça que je commence à en avoir assez. Combien de temps allons-nous rester ici à échanger des politesses ?

Elle aurait facilement pu se lever alors et partir avec lui, comme il

l'avait cherché, comme il pensait qu'elle le ferait une fois accusée de lâcheté. Mais un autre facteur vint brouiller son plan. Une ombre tomba sur la table.

Un grand type, aussi grand que Van der Valk, et l'air beaucoup plus solide. Un costaud. Il n'y a rien de plus terrible qu'un costaud du Borinage ; ils peuvent être redoutables. Ils viennent d'un pays sale et affamé qui produit des mineurs, des boxeurs et des agitateurs politiques. Le charbon et le fer coulent dans leurs veines. Pour s'en faire une idée, considérer leurs divertissements préférés : les courses cyclistes et les combats de coqs.

Un coq de combat de cette région, si on l'enferme dans une pièce avec un homme, tuera cet homme. Van der Valk le savait.

— Qu'est-ce que tu fais, Lucienne ? Philippe est en train de râler qu'il a trop de travail.

Elle se leva sans dire un mot et sortit par la porte du fond où était écrit « Service ». Le grand type se retourna calmement vers Van der Valk.

— Client ? Ou vous veniez rendre une visite ?

La voix était courtoise.

— Un genre de visite. Je suis de la police.

— Alors vous feriez mieux de vous adresser à moi qu'à mon personnel.

— Vous êtes le patron ?

— C'est moi.

— Eh bien, d'accord. Il va falloir que je vous parle. Je dois emmener cette fille. Elle le sait, et elle sait pourquoi. Demandez-lui.

Les yeux gris pâle l'étudièrent sans hostilité ni approbation.

— Vous êtes de quelle police ? Française ? Montrez-moi votre carte.

— Pas ici. Dans votre bureau.

Le grand type eut l'air de réfléchir.

— Très bien.

Il se dirigea avec souplesse vers la porte marquée « Service », suivi de Van der Valk qui faisait la grimace. Il allait falloir manœuvrer ce type en prime.

Ils étaient maintenant dans le garage, une longue caverne de béton qui s'étendait fort loin. Sur le côté, il y avait une rangée de bureaux et de magasins. Devant, l'atelier de réparation. Les mécaniciens travaillaient tranquillement. L'un d'eux se releva un instant, pris par une crampe, et regarda Van der Valk sans curiosité, en sifflotant silencieusement. Ses yeux bleus tranchaient sur la crasse de son visage.

De l'autre côté, il y avait une autre rangée de constructions basses ; le grand type se dirigea dans cette direction, et non vers les bureaux. Van der Valk le suivit. Une lumière grise filtrait depuis l'extérieur et se

perdait dans l'immensité maculée d'huile du garage où une centaine de voitures attendaient patiemment que l'on veuille bien s'occuper d'elles, alignées comme des lits d'hôpital, avec le diagnostic de leur maladie glissé sous un essuie-glace.

C'était un vestiaire, où le personnel mangeait, se changeait, se lavait, fumait et bavardait. L'atmosphère y était chaude et paisible ; un léger sifflement sortait du radiateur à gaz. Il y régnait un désordre de vieilles chaussures et de bouteilles vides. Quelqu'un avait laissé traîner le papier gras qui avait enveloppé ses sandwiches ; un grand cendrier en forme de pneu débordait de mégots. Lucienne était debout à côté de la fenêtre, les mains dans les poches. Elle laissa tomber la cendre de sa cigarette à terre, comme le faisaient les mécaniciens.

Le grand type ferma calmement la porte et se retourna, les mains dans les poches de son veston, tel le prince consort. Ça c'était des mains ; comme des tenailles. Il portait un luxueux costume de flanelle fauve, une cravate marron et une chemise crème. Cet arrangement ne paraissait pas incongru sur ce corps musculeux ; c'était même élégant. Ce corps affichait une aisance fanfaronne inconsciente, celle d'un homme qui, parti de rien, a bâti une affaire prospère, et a foi dans sa capacité à mener sa vie.

— Ainsi vous êtes de la police. Et vous la recherchez pour quelque chose qu'elle est censée avoir fait, hein ?

— Demandez-lui.

Il se tourna lentement vers Lucienne.

— Tu as fait quelque chose ? Quelque chose qu'il peut prouver.

— Non, fit-elle d'un air méprisant.

Le corps massif et souple fit demi-tour vers Van der Valk.

— Alors vous vous imaginiez qu'en venant comme ça vous alliez la retourner comme un gant ? Je connais les flics. Il y en a deux sortes, avec deux techniques. Ceux qui cognent et les malins qui vous embarbouillent dans leurs discours jusqu'à ce que vous ne sachiez plus vous-même si vous avez fait un truc ou non. Vous n'avez rien de précis, sinon vous auriez fait la grande gueule. Vous faites le type sympa, alors vous n'avez rien. Montrez-moi votre carte.

— Si je suis en train de terrifier quelqu'un, je n'en vois pas la trace, dit Van der Valk en exhibant sa carte.

L'homme l'étudia soigneusement, articulant du bout des lèvres les mots hollandais qu'il déchiffrait.

— Hollandais. Vous n'avez aucun droit ici.

— Si je veux avoir le droit de vous faire fermer votre grande gueule, je l'aurai avec un coup de téléphone. Si vous arrêtez de faire le peux chevalier ?

L'homme le regarda impassiblement, sans se fâcher.

— Dites donc, vous êtes chez moi, et vous interrogez mon personnel

pendant les heures de travail ; ça me regarde. Vous dites de quoi il s'agit, ou je vous fous dehors.

— Demandez-lui. Elle sait pourquoi je suis ici. Et arrêtez votre cirque. Si j'avais voulu, j'aurais pu débarquer ici avec la brigade anti-émeute en grande tenue.

— Écrabouille-le Ben, dit Lucienne. Fous-le en morceaux. Il ne peut rien prouver.

— N'aie pas tant la trouille, Jeanne d'Arc.

— *Va te faire enculer !*

Le grand type sourit.

— Voici votre carte. Vous êtes tombé sur un os. Prenez cette porte et tirez-vous.

— Vous m'ennuyez, dit Van der Valk. Votre gueule est encore plus épaisse que votre nez. Allez, Mademoiselle. Je n'ai pas besoin de brigade anti-émeute et je n'ai pas besoin de preuve. Si vous avez un poil d'honnêteté vous l'admettez.

Les muscles se raidirent dans le visage du grand type. Ses pieds glissèrent sur le sol comme ceux d'un boxeur ; son épaule s'abaissa et le lourd poing de mineur partit en avant. Van der Valk, sans savoir pourquoi, ne fit aucun effort pour éviter le coup. Il aurait pu. Ce n'était pas la première fois qu'on lui envoyait un coup de poing.

Il ne fit rien. Il durcit instinctivement le ventre, mais resta les bras ballants. Ses côtes encaissèrent le premier coup, mais le second l'atteignit à la tempe. Il se retrouva projeté contre le mur, le sol tourna et il s'effondra. Situation ridicule – il en sentait le comique. Comme une scène de Raymond Chandler – « trente-six chandelles, mais pas sur la table du dîner. »

Des pieds traversèrent la pièce ; ceux, indifférents, de Lucienne et la pointure 44 de l'homme ; un cuir très fin, le bout dur et pointu. Il se contracta dans l'attente d'un coup de pied. Il y eut un courant d'air froid, un sifflement. Il se releva péniblement en brossant la cendre de son costume. Deux mécaniciens aux visages impersonnels étaient adossés au mur, à côté de la porte ; l'un mâchait du chewing-gum.

— Vous avez une auto ? dit-il en retirant la boulette de sa bouche pour en apprécier la couleur.

Il hocha la tête en se tâtant la tempe ; cela faisait mal.

— On vous y emmène, dit l'autre. Ils lui prirent chacun un coude, sans brutalité. Ils s'avancèrent vers la Volkswagen sans que personne dans le garage ne fasse mine de s'intéresser à eux. L'homme au chewing-gum pointa un bras velu vers le nord-est :

— En route, Monsieur le Flamand.

Ils retournèrent à leur travail sans même jeter un coup d'œil en arrière. C'était du travail propre ; pas trop méchant, juste ce qu'il fallait. Si la police s'en mêlait, c'était une affaire privée : il était venu

embêter une femme. La carte d'inspecteur de police ? Personne n'en avait vu la couleur.

Il se massa à nouveau les tempes, et grimaça en sentant ses côtes endolories.

Il mit en route la Volkswagen et s'engagea dans la circulation. Dès qu'il put, il fit demi-tour sur l'autoroute et revint se garer juste en face du garage. Le stationnement y était bien sûr interdit ; il était bien en vue. Il coupa le moteur et resta planté là, le nez de la voiture pointant vers Bruxelles. Il alluma une cigarette et s'arma de patience. Le temps passa.

Le flux incessant des voitures lancées à pleine vitesse avait un effet soporifique ; il aurait bien aimé boire une bière. Lucienne resta invisible, mais l'imposant complet fauve apparut près des pompes et s'y tint un moment, immobile. Au bout d'un temps il haussa les épaules, fit demi-tour et rentra. Les rues sont à tout le monde, disaient les épaules, même aux imbéciles venus de Hollande.

Un agent de police survint et s'arrêta pour examiner la plaque d'immatriculation hollandaise, puis le conducteur, et s'approcha de la fenêtre.

— Monsieur est hollandais ? Est-ce qu'il sait qu'on n'a pas le droit de stationner ici ?

Son flamand était approximatif, mais tout à fait intelligible.

Van der Valk sortit sa carte et lui tendit. Des mains pas très propres s'en saisirent, un visage joufflu de campagnard l'étudia avec soin, comparant la photo avec les traits charmants du modèle.

— En service ? Est-ce que le central est au courant ?

Hochement de tête approbatif.

— Vous avez besoin d'aide ?

Signe de dénégation.

— Je n'en ai pas pour très longtemps, ajouta Van der Valk en français.

Le visage se détendit et sourit.

— Ah, vous parlez français, bien. Vous êtes sûr que je ne peux pas vous être utile ? De quoi s'agit-il ? Du garage ? — avec un geste du pouce. Le grand Ben ? Qu'est-ce qu'il a fait, recel de voitures volées ? Il est trop riche. C'est un nid de communistes là-dedans.

— Rien d'autre à faire qu'attendre. Je leur tape sur les nerfs. Ils sont en train de se demander ce que je fabrique.

L'agent sourit, porta deux doigts à sa casquette et continua son chemin.

Il attendit une heure et dix-sept minutes. Il ne savait pas très précisément quoi, mais il ne fut pas surpris lorsqu'il se passa quelque chose. Quand la porte s'ouvrit, il leva la tête et fit un sourire. Le costume de flanelle fauve emplit tout l'espace disponible ; la petite

Volkswagen s'affaissa sur la droite. Le grand type ne savait pas quoi dire ; ses doigts pianotaient sur le tableau de bord et il tirait nerveusement sur sa cigarette.

— Qu'est-ce que vous diriez d'aller prendre une bière dans un coin tranquille, finit-il par dire.

— Je ne pense qu'à ça depuis une heure.

— Bon... Vous connaissez le chemin. À moins que vous ne préfériez...

Van der Valk n'était pas si impressionnable. Il fit faire demi-tour à la voiture.

— Au premier. C'est mon bureau personnel.

Ils passèrent devant un bureau surchargé de paperasses ; un air de sérieux, mais sympathiquement bordélique.

— On croule sous les catalogues, fit le grand type. Par ici.

Une autre porte ouvrait sur une petite pièce meublée en tweed rouge tomate et décorée de géraniums. C'était gai et confortable ; il y avait deux fauteuils et un divan, un petit bar dans un coin. Il y avait une télévision et un meuble radio. Pas de place pour autre chose. Simple, agréable et sans prétention.

Le grand Ben ouvrit deux canettes de bière qu'il avait extraites d'un minuscule réfrigérateur.

— À la vôtre ! Comment va votre tête ?

— Ça va. Un peu sensible peut-être.

— Je n'aurais pas dû vous frapper.

— C'est aussi mon avis.

— Vous encaissez bien.

Grand compliment ; il n'était plus un sale Flamand.

« Je crois que je vous dois une explication.

— J'aimerais autant pas.

Mais une fois lancé, le costaud ne se laissait pas facilement arrêter.

— Vous savez, Lucienne, elle n'a jamais laissé un homme la toucher. Je l'avais emmenée ici, il y a un an. Elle m'a lancé un verre cassé à la figure, fit-il avec ravissement.

— Ça ne se voit pas.

— Non, mais ça compte. Peut-être – je ne sais pas si c'est ce qui s'est passé – mais peut-être qu'il y a un connard qui a un peu trop insisté, et elle l'a frappé comme moi. Peut-être qu'elle a tapé trop fort. Je ne sais pas pourquoi vous êtes ici, mais elle a laissé entendre que quelqu'un était mort.

— Il y a un mort. Un mort ça ne parle pas. Tant qu'elle ne parlera pas non plus, je ne saurai pas ce qui s'est passé. Je suis à peu près sûr que ce n'est pas aussi simple que ça.

— Elle ne dit pas grand-chose quand elle a pas envie.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Pas grand-chose. Elle a pleuré un peu. Puis elle m’a jeté une clef anglaise à la tête. M’a traité d’imbécile. Bon, j’en suis peut-être un, et si c’est le cas j’aimerais autant le savoir, alors quand j’ai vu que vous traîniez dans le coin je me suis dit que je ferais mieux d’avoir une petite conversation avec vous.

— Elle a passé la frontière à cette heure ? demanda Van der Valk d’un ton indifférent.

— Je n’en sais rien. Je lui ai dit qu’elle ferait mieux d’éviter les frontières, qu’elle devait être signalée. Je lui ai dit qu’elle pouvait se cacher – j’ai une maison de campagne. Je savais qu’elle refuserait de m’écouter. Alors je lui ai donné les clefs de ma petite Porsche et je lui ai dit de se tailler. Elle est partie, pas qu’elle en ait eu envie, mais j’ai passé un marché avec elle, je lui ai dit que j’irais vous parler.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je suis venu vous trouver parce que j’ai vu que vous ne disiez rien au flic. J’ai pensé que vous saviez ce que vous faisiez, mieux que moi. Au diable, ces bières. J’ai mieux – j’ai des amis à Bordeaux.

Il s’attendait à voir apparaître de l’armagnac. Sa surprise fut grande lorsque la pièce fut envahie par une odeur de prune.

Le grand Ben goûta la sienne avec application.

— Fameuse, dit-il avec satisfaction.

— *Vachement*, approuva Van der Valk.

Le regard du grand Ben se fit tout d’un coup sérieux, sévère même. Sa large main disparut dans la poche intérieure de sa veste et en ressortit avec un portefeuille en plastique qu’il jeta sur la table à côté de la bouteille.

— Je ne sais même pas combien il y a là-dedans. Soixante ou soixante-dix mille francs. Ça ne sort pas d’une banque ; je le garde sur moi – c’est ma caisse noire, si vous voulez. Des petites coupures. Prélevées de temps à autre sur des grosses sommes – ni vu ni connu. Prenez ça et laissez-la filer. Si elle a tué quelqu’un, il le méritait. Je suis peut-être complètement abruti, mais je ne crois pas que vous l’ayez signalée. Je ne crois pas non plus que vous vouliez réellement l’arrêter. Je crois que vous pourriez oublier tout ça, si vous vouliez.

— Vous êtes amoureux d’elle ?

— Oui. – Il haussa les épaules. – Je veux l’épouser. Ma femme est en train de mourir de la tuberculose, elle est peut-être morte à cet instant. Je ne l’ai pas dit à Lucienne.

On avait souvent offert des petits pots-de-vin à Van der Valk. Il s’était demandé plusieurs fois comment il réagirait devant une grosse somme. Il avait espéré que cela ne lui arriverait jamais, car il n’était pas très sûr de lui. Il se trouva tout étonné de voir que cela ne lui faisait ni chaud ni froid. C’était drôle – un peu comme Henri IV qui se

croyait poltron jusqu'à son baptême du feu. Il repoussa le portefeuille vers l'autre bout de la table et se versa un autre verre de prune en guise de compensation. Le grand type fourra l'argent dans sa poche sans y jeter un coup d'œil. Il le méprisait ; il n'avait pas fait son boulot.

— Je vais vous dire quelque chose, fit soudain Van der Valk. Ce n'est pas une question d'argent. Tout dépend d'elle. J'ai agi de cette façon idiote parce que je ne savais pas quoi faire d'autre. Ce n'est pas une criminelle ; je ne peux pas l'arrêter. Je lui ai dit la vérité – que je ne peux rien prouver – je vous le répète. Maintenant cela dépend d'elle. Je ne sais pas ce qu'elle va faire. Il faut qu'elle se rende compte par elle-même et qu'elle fasse ce qu'il lui semblera nécessaire de faire. Pourquoi est-ce que je vous dis tout ça ?

— Vous êtes pas ordinaire pour un flic, si je peux me permettre.

— Comme tout le monde. Comme vous. Comme elle. Sinon, personne ne serait tué.

Le grand Ben ne dit rien ; il brisa une cigarette en deux et la déposa délicatement dans le cendrier, comme si c'était le cadavre d'un oisillon.

— Je tâcherai de vous faire rendre votre Porsche.

Pas sûr que j'y arrive, se dit-il. Maintenant que Lucienne était à bout, il ne savait pas ce qu'elle était capable de faire.

« Je peux la signaler. Elle doit me faire confiance pour ne pas le faire ; c'est une affaire entre nous. Elle m'a fait tabasser parce que j'ai permis à quelqu'un d'autre de se mêler d'une chose qui ne regardait que nous deux. Maintenant il faut que je sache ce qu'elle a fait. Il faut que je suive ses règles. »

Il quitta Bruxelles avec soulagement. Il s'y était senti diminué et méprisable. Ça lui était déjà arrivé, souvent. Mais il avait alors un bureau derrière lequel courir se cacher. Il avait pu dissimuler sa faiblesse derrière une pile de papiers, s'occuper avec un téléphone. La carapace officielle l'avait protégé. Mais dans ce garage il avait été totalement désarmé.

Désarmé, bousculé, dominé, poussé dans un fauteuil rouge trop bas pour lui. Il n'avait pas pu aboyer « Asseyez-vous », ni pousser son paquet de cigarettes en travers de la table avec une bonté méprisante. Il se sentait très faible. Elle le dominait. Il était son prisonnier. Il n'avait jamais connu cette humiliation.

Il fallait à tout prix qu'il réagisse maintenant. Sinon, il n'avait plus qu'à revenir l'oreille basse à Amsterdam pour pondre un rapport plein de honte avouant que oui, ces messieurs avaient eu raison ; c'était un concurrent qui avait tué Stam.

S'il arrêta Lucienne, qu'est-ce qu'il lui arriverait ? Quelques années de prison. Pas de guillotine pour une fille qui était certaine de mourir,

comme son père. Qu'en penseraient les juges ? Trois ans ? Six ? Dix ?

La guerre, avait dit quelqu'un, était une affaire trop sérieuse pour être laissée aux militaires. Avait-il jamais envisagé que le crime fût une affaire trop sérieuse pour être laissée à l'appréciation des hommes de loi ?

Lucienne avait été en prison. Quel que soit le nombre d'années, ce serait toujours trop – et trop peu.

Le temps n'était pas très encourageant ; un épais brouillard recouvrait la Hollande, et il faisait froid, plus froid que ce n'avait encore été le cas. Le brouillard n'était pas assez épais pour paralyser la circulation – mais suffisamment pour décourager tout le monde, sauf les plus entêtés. Suffisamment pour empêcher les avions d'atterrir à Schipol et à Londres. Le thermomètre hésitait au-dessus de zéro ; aucun de ceux qui étaient obligés de sortir ce soir n'aurait préféré rester chez lui. Les gardes-frontières étaient d'une humeur massacrant. Leurs casquettes et leurs uniformes étaient trempés et collants ; un filet d'eau leur coulait du bout du nez ; des grosses gouttes ruisselaient sur les phares des voitures, le cuir des bottes, les canons des carabines.

Cette nuit-là, trois autos blindées chargées de beurre forcèrent le passage vers la Belgique. Un douanier fut happé par l'une d'entre elles alors qu'il lui faisait signe de s'arrêter. Il avait une jambe cassée, fémur et tibia, plusieurs côtes fracassées et divers autres traumatismes. On le transporta en ambulance à Eindhoven. Le brigadier du poste de Valkenswaard était pâle de rage. Celui qui refuserait d'obtempérer aux ordres des douaniers aurait droit à une réception brutale. Tous les gardes avaient reçu pour instruction de garder leurs carabines armées et de tirer après la première sommation. Toute voiture qui refuserait de s'arrêter encaisserait un demi-chargeur.

Les bois autour de Tienray étaient sombres et silencieux. Rien ne bougeait. Lorsque Van der Valk aperçut la Porsche rouge garée dans la clairière sous les hêtres, il fut envahi par le soulagement et senti se relâcher la tension dans son estomac. À travers les arbres luisait la faible lueur des lampes à pétrole.

Elle était en train de finir de nettoyer. Elle avait sorti les tapis, et passé la serpillière sur le sol. Étrange occupation en ces circonstances – mais tellement hollandais, se dit-il. Et, après tout, Lucienne est une Hollandaise. Quoi qu'il se passe, le ménage doit être fait.

Elle le regarda à peine lorsqu'il entra ; elle l'attendait. Il s'assit dans un coin, tout prêt à ce qu'elle lui demande de lever les pieds pour lui permettre de passer sa serpillière. Un instant plus tard, elle lui dit avec le plus grand calme :

— J'ai presque fini ; mettez la bouilloire sur le feu.

Il obéit. C'était charmant cette solitude à deux dans les bois, dans cette maison, charmant d'entendre le plus familier des bruits, le grincement d'un vieux moulin à café.

— C'est agréable de faire du café pour un invité, dans ma maison.

— Vous alliez vivre ici ?

— Pas tout le temps. Je ne suis pas une campagnarde. Lapins aux champignons et se laver sous la pompe : j'en aurais vite eu assez. Non, la maison à Amsterdam a été achetée pour moi. Mais j'ai habité ici. C'est ma maison.

— Je comprends.

— Vous saviez où me trouver.

— Ça ne pouvait pas être ailleurs.

— C'est vrai.

Elle but une gorgée de son café ; il était très bon. L'eau pure du puits.

Il y eut un silence. Pas de vent, pas de circulation ; seulement le ronflement du poêle à bois.

— La paix, enfin, fit-il.

— Comment avez-vous abouti en Belgique ?

— Pure chance. Le Breitner. Si je ne l'avais pas remarqué, je ne serais arrivé à rien.

— Et qu'est-ce qui se serait passé ?

— On aurait classé l'affaire, comme toutes celles qu'on arrive pas à expliquer. Ça arrive souvent.

Elle réfléchit un moment, puis prit soudain la parole d'un ton décidé :

— Il n'y a pas d'explication. Mais je vais vous raconter l'histoire. Vous avez le droit de la connaître.

Il ne dit rien.

— Mais est-ce que vous allez l'écrire, en faire un rapport ?

— Non.

— Cela restera entre nous ?

— Cela restera entre vous et moi. Vous avez ma parole.

— J'étais très heureuse, vous savez. J'aimerais que quelqu'un le sache. Je crois pas qu'il y ait quelqu'un d'autre que vous à qui je puisse le dire.

Elle lui raconta ce qu'il savait déjà et ce qu'il ne savait pas. Les faits étaient simples – ceux qu'il avait, presque, déjà devinés. Mais le reste était de la poésie. Dans sa bouche seulement c'était de la poésie. Quand il essaya, plus tard, de l'écrire, tout devint lourd et prosaïque. Il n'aurait jamais pu faire rentrer cela dans un rapport.

Ce ne fut pas long. Ils finirent le café, et allèrent prendre une bouteille dans l'appentis. Le cadenas était grippé et il dut l'aider. Elle remarqua qu'il manquait une bouteille ; il lui avoua que c'était lui qui

l'avait bue, assis sur cette même chaise. Comment aurait-il pu savoir, alors, que la chaise qui lui faisait face était celle de Lucienne ?

Quand ce fut fini, il ne savait toujours pas ce qu'il devait faire. Comment sortir de cette situation ? Il pouvait faire ce qui était officiellement son devoir. Il ne savait pas quel était son devoir réel – son devoir officiel, il faut le porter à son crédit, n'entra pas en ligne de compte.

Le problème était qu'il ne se sentait pas intelligent ; il se sentait très bête. Pourtant, il lui suffirait de se retrancher derrière sa fonction officielle pour que tout devienne très simple. Il s'y refusa immédiatement et sentit en toute certitude qu'il agissait justement. Il lui suffisait d'arrêter Lucienne et d'écrire un rapport bref et dénué de tout sentiment pour communiquer tous les faits au magistrat.

Celui-ci savait le droit. Il assumerait la responsabilité de la sanction qui lui serait infligée. C'était un homme sincère, humain, bienveillant, exempt de toute vindicte. Personne ne demandait à Van der Valk d'assumer la moindre responsabilité dans ce qu'il adviendrait de Lucienne Englebert. En fait, le règlement de la police lui interdisait formellement de se préoccuper de ces questions.

C'est cette démarche qui n'effleura pas son esprit.

Oh, il était furieux d'avoir été entraîné dans une telle affaire. Pourquoi avait-il fallu que ce soit lui sur la route devant Utrecht ? Pourquoi avait-il été assez stupide pour tomber sous le charme de Lucienne ? Pourquoi avait-il répondu à ce coup de téléphone de la Beethovenstraat, et pourquoi était-il allé à Bruxelles ? Pourquoi ce vieux renard de Charles van Deyssel avait-il fait tant de zèle ?

Mais il pouvait encore le faire maintenant. Il pouvait écrire qu'il l'avait interrogée, qu'elle avait avoué le meurtre. Effacer ce qui avait été dit dans cette pièce. Retourner à Bruxelles comme un bon garçon, demander un mandat et la ramener à Amsterdam comme un livreur consciencieux. Propre. Son Altesse approuverait.

Il n'y pensa pas une seconde.

Pourquoi est-ce que trois êtres sensés s'étaient conduits comme des imbéciles à cause de cette fille ? Un garagiste belge, un policier hollandais, et un contrebandier belgo-hollandais.

On ne peut pas laisser le procureur poser de telles questions ; si ?

Allez, Van der Valk. Oublie cette – cette idylle – et ce décor ridicule dans lequel tu as cru si bien comprendre Stam et Lucienne et leur histoire. Oublie cette – il avait failli dire : lune de miel.

Au revoir à tout ça.

TROISIÈME PARTIE

Lucienne arriva à Bruxelles à un bon moment – un moment où l'imagination devenait une chose respectable. On avait résolument oublié le Congo ; le nombre des élégants polyglottes de l'avenue de la Joyeuse-Entrée augmentait chaque jour. Le sens marchand des Belges avait été fertilisé, pour ainsi dire, et une ville plutôt morose était en train de devenir passionnante. Les horizons s'ouvraient de tous côtés, le ciel était la seule limite, et des carrières s'ouvraient au talent en plus grand nombre que ça n'avait jamais été le cas depuis l'année qui avait précédé le départ de Napoléon pour la Russie. Pour Lucienne cela se passa très simplement. Elle entra, vêtue de son ensemble de chez Castillo, dans un garage sélectionné pour sa taille, demanda où était le patron, et monta le voir.

Bernard Toussaint avait alors trente ans. Il était arrivé à Bruxelles, en provenance de Marcinelle, à vingt-deux ans. Un an plus tard, il était champion des mi-lourds, et marié à Léonie Vaes. À vingt-huit ans, ayant appris beaucoup de choses et sachant qu'il n'avait pas la classe mondiale, il était prêt à se retirer avant que quelqu'un ne le batte, tant qu'il avait un titre et un nom qui valaient de l'argent. Il eut de la chance aussi, parce qu'il réussit à acheter le garage à l'entrée de l'autoroute. C'était un emplacement idéal, mais les bâtiments tombaient en ruine ; rouillés, craquelés et terriblement exigus. Ses économies lui permirent d'acheter le terrain, mais il dut livrer son plus dur combat pour trouver le capital nécessaire à l'édification d'un nouveau bâtiment et au démarrage du garage.

Cette lutte réveilla sa vieille haine d'enfant, et la scella pour toujours ; une haine pour ceux qui ne travaillent pas de leurs mains et détiennent l'argent. Boxeur affamé, il avait été à leur merci, et il avait haï cela. Pour combattre, pour devenir quelqu'un, il avait dû enrichir ces parasites, et il lui fallait maintenant recommencer.

Ne jamais faire confiance à un homme aux mains et à la voix douces. Ne jamais faire confiance aux hommes qui mesurent tout – ceux que Sinclair Lewis appelle les hommes à la joie circonspecte.

Mais à trente ans il avait aussi gagné cette seconde bataille. Après deux ans d'exercice, il était parvenu à l'équilibre, ce qui signifiait qu'il était bien vu de sa banque et se débarrassait rapidement de ses dettes. N'importe quel financier de Bruxelles aurait été ravi de lui prêter de l'argent, mais il n'en était plus question pour lui. Bernard aimait être riche, mais il ne vivait pas pour être de plus en plus riche. Il vivait pour le jour où il pourrait leur dire à tous d'aller se faire foutre.

Il y avait une grande déception dans sa vie. Léonie avait toujours

été trop tranquille, trop fade, pour que sa compagnie ne lui pèse pas. Elle haïssait les voitures de course, les matches de boxe, les combats de coqs et les courses cyclistes. Elle devenait triste, en plus. C'était déprimant ; il l'avait vraiment aimée, il s'était battu pour elle, il avait fait tout son possible pour la rendre heureuse.

C'était une fille bien ; loyale, gentille, douce. À vingt ans, elle avait été extraordinairement belle et il avait été furieusement fier d'elle. Une peau délicatement pâle, de merveilleux cheveux blonds cendrés, de magnifiques yeux saphir. Son air timide et hésitant lui avait paru extrêmement séduisant. Mais à vingt-huit ans, elle était complètement fanée, comme une fleur des Alpes mal conservée. Elle était anémique ; son corps était trop mince, sa poitrine trop plate, ses mains et ses pieds trop osseux. Elle toussait tout l'hiver, et ses deux accouchements l'épuisèrent. Il était difficile de l'aimer ; elle était faite pour être écrasée. Une perdante née, qui n'avait jamais eu ni la vitalité ni la volonté d'être autre chose. Les amis de Bernard l'effrayaient et lui déplaisaient ; elle détestait les boîtes de nuit et refusait de danser avec tout autre que lui ; le cinéma lui donnait mal à la tête ; le coiffeur l'ennuyait, les magasins de mode aussi ; pas étonnant, d'ailleurs, même la plus belle des robes ressemblait à une guenille sur son dos étique.

Bernard était généreux et patient avec elle, et il persistait à avoir de l'affection pour elle, mais elle l'ennuyait. Quand on lui annonça qu'elle était gravement atteinte par la tuberculose et qu'on l'emmena à Davos, il était trop brave pour s'en réjouir, mais il ne put s'empêcher de se sentir soulagé. Il coucha avec une kyrielle de secrétaires et de vendeuses, qui ne lui plaisaient pas du tout. Il ne ressentait rien d'autre que le mépris habituel et l'ennui. Il était maintenant un roi ; le garage était son royaume. Il cherchait une reine ; aucune de ces putains n'était digne d'une couronne. C'était des filles de cuisine, et elles le resteraient toujours.

Quand Lucienne alla le trouver, il la trouva séduisante, mais elle ne l'attira pas du tout. Une dame ; il avait peur et se méfiait des dames. Lorsqu'il était boxeur, il avait eu une ou deux expériences avec des femmes riches – horrible... Légèrement embarrassé, il commença à trop parler.

— Que puis-je pour vous, Mademoiselle ? Une voiture de sport ? J'ai une Facel-Vega, un bijou. Leçons de conduite gratuites, assurance gratuite la première année...

Lucienne sourit ; son grand sourire de dédain.

— Non, merci. C'est un travail que je cherche.

Il n'en crut pas ses oreilles.

— Sérieusement ? Bon, j'ai une comptable, une secrétaire, une standardise – mais pourquoi venir me voir, moi ?

— Non. Un travail aux pompes à essence, ou à la station-service.

— Vous plaisantez.

Il se dit, mais trop tard, que ce n'était pas comme ça qu'on parlait à une dame, mais il était décontenancé ; ça lui faisait bizarre.

— Je ne suis pas montée ici pour admirer la vue. Je suis sérieuse.

— Si vous le dites. Venez plutôt par ici.

Il la fit entrer dans son bureau.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

— Je préfère rester debout.

— Comme vous voulez, fit-il avec gêne.

Il se glissa derrière son bureau ; cela lui rendit un peu d'aplomb.

— Si je peux me permettre, vous n'avez pas trop l'allure.

— Je l'avoue, mais est-ce que vous croyez que ça va faire du tort à vos affaires ?

Il médita un instant.

— Sûrement pas, mais c'est plutôt dur comme boulot. Et sale.

— Je n'aime pas le travail de bureau. Je n'aime pas la paperasse, je n'aime pas non plus sourire par-dessus un bureau. Je suis costaud et en bonne santé, et je ne suis pas idiot. Et je ne débaucherai pas vos employés. Ça non plus, ça n'est pas mon genre.

Cela lui plut ; il se sentait plus à l'aise avec cette fille qui parlait le même langage que lui, malgré son accent pointu à la parisienne.

— Vous avez marqué un point. Vous y connaissez quelque chose aux voitures, Mademoiselle... ?

— Englebert.

— Aux pneus, par exemple ?

— Oui, mais appelez-moi Lucienne. Je n'y connais pas grand-chose. Je suis capable de me garer sans cogner, de rentrer dans un garage sans rayer la carrosserie, et de conduire sans casser la boîte de vitesses.

— C'est plus que n'en sont capables beaucoup d'hommes. Mais l'entretien ?

— Je sais changer une roue ou un fusible, rien de plus. Mais je suis sûre qu'une femme peut apprendre le reste aussi bien qu'un homme, et que les clients aimeront voir une fille tenir la pompe.

— C'est peut-être vrai. Mais est-ce que vous arriverez à vous entendre avec les types qui font le même travail ?

— Est-ce que vous êtes prêt à tenter l'expérience ?

— Je pourrais. Je pourrais. Juste pour voir comment ça marche. Très bien. Venez demain matin, si vous voulez.

Le lendemain Bernard avait envie de regretter son impulsion de la veille.

— Je suis sûr que cela n'ira pas.

— Pourquoi ? fit-elle tranquillement.

Elle avait un bleu dans son sac. Neuf, mais lavé vigoureusement pour le débarrasser de sa raideur, et proprement repassé.

— Bon, commença-t-il avec embarras. Les gars se changent là. J'ai trois filles dans les bureaux, mais elles n'ont pas besoin de se changer. Il y a des toilettes pour femmes par là, mais...

— Je vois. Mais est-ce que ça vous gêne que je me change au même endroit qu'eux ? Si je dois travailler comme eux, pourquoi est-ce que je me changerais ailleurs qu'eux ?

— Moi, ça ne me gêne pas – si ça ne vous gêne pas, vous.

— Non.

Bon – si ça ne la gênait pas ; il resta à la porte, pour voir comment elle réagirait. C'était un beau jour de printemps très ensoleillé ; les mécaniciens avaient jeté leurs tricots et leurs pantalons en un tas désordonné. Lucienne retira son chandail et sa jupe sans même jeter un coup d'œil vers lui ; c'était très décevant – elle portait des dessous en coton à peu près aussi affriolants qu'un maillot de bain de compétition. Elle boutonna son bleu, s'enfonça un béret sur la tête et dit froidement ;

— Désolée, pas de lingerie à dentelles.

Il dut rire de lui-même, tout penaud.

— Ça ira, dit-il d'un ton approbateur. Le vieux Hervé va vous expliquer le travail pendant les jours qui viennent. C'est un brave vieux bonhomme.

Elle tendit la main comme un homme au vieux Hervé – et à tous les mécaniciens tour à tour.

— *Bonjour...* Lucienne.

Bernard l'observa avec amusement. Il continua un mois durant de l'observer, toujours avec le même amusement – qui peu à peu se teinta de respect. Car son numéro – si c'en était un – était soigné et marchait. Il n'avait jamais cru que ce soit possible pour une fille de travailler – de vraiment travailler – au milieu d'une bande de mécaniciens. Une femme plus âgée, une femme mariée, oui, il y en avait un peu partout, mais une jolie fille de vingt-deux ans... c'était une proie à prendre. Elle ne faisait pas d'histoires, mais les remettait à leur place tranquillement, sans coquetterie et sans être désagréable.

Lorsque Robert, le tombeur, lui baisa la main, elle dit gentiment :

— J'aimerais mieux que tu ne me touches pas, s'il te plaît ; je n'aime pas ça, et c'est des efforts perdus.

Jamais Robert n'avait été ainsi pris au dépourvu, et une sorte d'admiration se lut sur son visage ; à compter de ce jour, il lui fut dévoué. Avec Marcel, le magasinier, elle fut plus sèche. Quand il lui effleura le sein distraitemment – il se croyait au-dessus des mécaniciens, celui-là, avec ses mains bien blanches – elle saisit ses cheveux bien peignés de l'une de ses mains couvertes d'huile de vidange – pauvre

Marcel – et s'essuya l'autre sur sa figure d'abruti.

— Ça t'amuse ? Non ? Moi non plus.

Et quand le jeune Roger, l'apprenti de dix-sept ans, surnommé Tigre, l'embrassa par surprise (il en avait fait le pari), elle ne trouva pas ça drôle. Elle fit semblant de céder, puis, tout à coup, lui envoya si brutalement son genou dans l'entrejambe qu'il poussa un hurlement et s'effondra comme s'il avait été piqué par un frelon. Le misérable Tigre ne put s'asseoir normalement sur sa mobylette pendant trois jours et tout l'atelier se paya sa tête.

— Tu espérais un coup de main ? Tu as eu un coup de pied, lui dit-elle tranquillement.

Elle avait la franchise d'une fille de la campagne sans jamais en avoir la grossièreté. Madonna, se dit Bernard, les ouvrières ne sont pas comme ça. Elle ne se formalisait pas du langage des hommes, et l'employait elle-même, mais sans vulgarité. Robert déclara très sérieusement :

— Lucienne est une magicienne. On peut la regarder se déshabiller sans songer à lui proposer de l'aider.

Elle buvait le même vin et mangeait les mêmes sandwichs qu'eux. Bernard découvrit qu'elle allait aux bains publics chaque soir en rentrant chez elle ; il ne dit rien, mais fit installer deux douches. Elle se lavait méticuleusement, mais laissait traîner les mégots sur le plancher du vestiaire. Un jour quelqu'un suggéra qu'étant une femme elle pourrait balayer un peu.

— Je ne suis pas votre bonniche ; balayez vous-même.

Elle eut un succès immédiat auprès des clients, et des pourboires en proportion – elle gagnait bien sa vie. Ils appréciaient son attitude : « Ne croyez pas que j'essaye de vous vendre quoi que ce soit, mais si vous me demandez quelque chose, ce sera fait et bien fait. » Elle était polie, mais sans être servile, et avait la langue assez bien pendue pour se défendre contre les importuns. Elle le faisait d'une voix claire et puissante qui déchaînait les rires des mécaniciens. La première fois qu'une triste caricature de représentant en mercerie lui glissa d'une voix mielleuse : « Qu'est-c' tu fais c' soir, mignonne ? » Elle répondit d'un air à la fois sérieux et désolé : « Ça tombe mal, je suis homosexuelle. » Il partit très étonné, et ne fut furieux que lorsqu'il comprit deux kilomètres plus loin. Aux garçons bouchers elle balançait un « *Va crever, voyou* » de harengère, mais elle savait que les gros clients iraient se plaindre à Bernard si elle les insultait.

Aux gros messieurs qui lui murmuraient que leurs femmes ne les aimaient pas – étrange qu'il y en ait toujours tant pour jouer ce jeu-là, – elle disait avec une feinte sympathie : « Ah, mais vous feriez mieux de rentrer chez maman, vous ne croyez pas ? » qui pétrifiait les infortunés.

Robert lui demanda un jour sérieusement si elle était lesbienne. Elle rit ; non.

— *Je n'aime que les hommes doués.*

— *Mais des couilles, j'en ai, moi.*

— *Tu en as, mais de lapin.*

Il y eut un rire général ; la réplique fut rapportée à Bernard qui rit aussi, puis cessa soudain de rire. Il y avait longtemps que la vertu de Lucienne n'était plus un sujet d'amusement pour lui. Il pensa à Léonie, en train de mourir en Suisse – et pourtant toujours fidèle ; il savait que la tuberculose rendait la plupart des femmes faciles. Puis il regarda Lucienne et se mordit les lèvres.

Sa présence le turlupinait comme un ongle cassé. Il travaillait toute la journée au même endroit et n'avait pas besoin de prétexte pour l'avoir fréquemment sous les yeux. Il était partout dans le garage, et passait autant de temps avec les mécaniciens – ou les carrossiers, qui sont traditionnellement paresseux – qu'avec les comptables. Quant à la station-service, elle avait une grande importance, bien qu'elle ne rapportât pas beaucoup. Il aimait qu'une voiture soit en bon état ; il maudissait le mauvais chrome qui s'écaillait sur les pare-chocs tordus et rouillés, et les joints qui fermaient mal.

— J'aimerais que toutes les voitures soient en aluminium, disait-il mi-plaisantant, mais si toute cette camelote était toujours en état après six mois, on n'en vendrait jamais de neuves.

D'un point de vue professionnel, il appréciait Lucienne qui n'essayait jamais de repeindre par-dessus une couche de rouille, n'oubliait jamais de vérifier le niveau d'eau des batteries, et ne répugnait pas à se glisser sous une voiture sur le béton glacé. Mais il était agacé que sa présence physique l'obsède à ce point. Ce splendide corps de femme plongé dans un moteur, les genoux calés contre l'aile de la voiture ; il s'irritait du trouble qui l'envahissait. Et à la fin de la journée, lorsqu'elle était fatiguée et suante, les cheveux ébouriffés sous son béret, il avait soif d'elle, et il en avait honte.

Mais c'était sa personnalité qui constituait pour lui un défi. Il s'immobilisait au milieu du garage pour la regarder travailler en salopette, en prenant l'air de quelqu'un qui se souvient brusquement de quelque chose d'important, et se la représentait dans son costume de chez Castillo. La tête tournée en arrière, peut-être, le bras allongé sur le sommet du dossier, oui, comme ceci – elle reculait une grosse Jaguar sur le pont élévateur. Mais ce serait sa propre voiture – ou la sienne à lui. Il n'était pas habitué à l'imagination, et en avait plus qu'il ne l'aurait cru, bien qu'il ait été un bon boxeur.

N'était-ce pas la femme qu'il lui fallait ? Celle qui lui donnerait un fils ?

Léonie avait deux filles, toutes deux à son image, hélas. Pauvre

vieille, elle avait fait de son mieux.

Ce qui le fascinait plus que tout chez Lucienne, c'était sa maîtrise de soi. Elle s'était approfondie ; ce n'était plus seulement une façade, mais une réalité. Quand on dit de quelqu'un qu'il est maître de lui-même, on signifie habituellement qu'il s'agit d'une personne équilibrée et solide, qui ne paniquera pas facilement. Pour Lucienne cela représentait plus que ça. Une pleine possession de soi-même ; que personne ne puisse la contraindre en quoi que ce soit ; que personne ne puisse exiger sa soumission. Que personne ne la possède, à moins qu'elle ne se soit donnée librement ; et alors, mais seulement alors, elle se donnerait tout entière.

Elle refusa abruptement d'adhérer aux syndicats, aux associations, aux confréries. Quand les mécaniciens la pressèrent de rentrer au Parti Communiste, elle refusa avec mépris.

— Je ne suis pas d'accord. Ils sont tous vendus, vos communistes. Ce sont des esclaves. Qu'est-ce qu'ils disent ? « Nous n'y arriverons pas tous seuls, alors il faudra faire élire des socialistes. Votez Mollet, votez Moch. » Moch – qui a envoyé des tanks contre les grévistes à Clermont-Ferrand. Bon, je ne dis pas qu'il n'avait pas raison. Mais tous les communistes vomissent le nom de Moch, et partout – c'est la discipline, les gars –, votez pour lui, vous autres. Et Mollet – ce faux jeton.

— Mais, Lucienne... le Front Populaire.

— Au diable le Front Populaire. Qui a laissé Adolf nous tomber dessus en 39 et qui avait la trouille de laisser rentrer les réfugiés espagnols ?

La discussion s'échauffait dans le vestiaire.

— Lucienne veut déchirer sa carte d'identité ; elle est cinglée.

— Écoute, Lucienne, ce que tu dis est impossible ; c'est un mythe. On ne peut pas vivre tout seul – il faut faire des compromis, à chaque instant. Chienne de vie, si tu veux, mais c'est la nôtre. Tu ne peux pas être rigide comme ça, euh... doctrinaire. T'es comme les types dans le temps, les jacobins. « La propriété c'est le vol » et ainsi de suite. Le vieux Hervé était comme ça, et regarde-le maintenant, le pauvre bougre. Tu sais comment il s'est fait bousiller la jambe ? C'est les briseurs de grève qui l'ont bien tabassé en 19, et les hôpitaux ont refusé de l'admettre, alors il est toujours là à pomper de l'essence. Si t'en avais vu un peu plus, t'aurais pas des idées aussi infantiles.

— On est obligé de concilier Dieu et Mammon, dit pompeusement Jean-Paul, le socialiste chrétien.

— Au trou le prédicateur ! Mais il n'a pas tort.

— Je m'en fous, dit Lucienne. J'ai été en prison, et je m'en fous, vous entendez. Je m'en contrefous de la loi, des papiers et du reste. Et il y a d'autres gens qui pensent comme moi.

— Non, Lucienne, intervint Robert. Je t'admire, mais tu as tort. Ils nous ont encerclés. Papiers d'identité et passeports – impôts, carte de sécurité sociale, allocations familiales, retraite – tout ça est là pour nous maintenir en place. Mais il est impossible de s'en passer. Si tu n'as pas de papiers, tu es un *clochard*. Pas de travail, pas d'argent. On peut peut-être faire une révolution contre les tanks, mais pas contre la paperasse. Ils sont malins, ces salauds.

— Vous ne pouvez peut-être pas, répondit Lucienne avec un grand sérieux. Vous êtes des hommes ; vous avez des maisons, des familles. Vous devez les payer, les nourrir ; je le vois bien. Mais moi, je peux ; je suis une femme.

— Oui, fit Robert, l'argument économique ; on l'a déjà entendu, celui-là. Tu te fais putain ; tu vendras ta propriété tout en la conservant.

— Est-ce que je suis une putain ? lança-t-elle avec colère. Je suis vierge, et j'entends le rester. Jusqu'à ce que je trouve un homme qui soit autre chose qu'un esclave.

— Ma pauvre fille, tu vas mourir vierge. Il n'y a plus de preux chevaliers aux armures étincelantes.

Bernard pensait qu'elle avait seulement besoin de s'apprivoiser. Elle se calmerait ; elle était trop jeune pour avoir senti la poigne de fer du système, et tout ce discours idéaliste d'étudiante disparaîtrait rapidement si elle avait elle aussi un foyer et un enfant. Jadis il avait pensé comme elle. Il était devenu boxeur en croyant que chaque coup de poing qu'il donnait était un pas vers la liberté. Il avait appris que chaque coup de poing représentait de l'argent qui tombait dans la poche de quelqu'un, et toujours la mauvaise. Et il était lui-même devenu un capitaliste. Ce qu'il lui fallait, c'était quelqu'un de qui tomber amoureux. Il voulait faire en sorte que ce soit lui.

Comment ? Moins facile. Il n'arrivait pas à imaginer mieux que le jeu classique que l'on déploie devant une fille. Pas le plus grossier, tout de même. Ce n'était pas une fille à tomber après deux gins et une séance de cinéma, ou après quelques discours salaces, revues illustrées à l'appui. Il fallait attendre patiemment que l'occasion se présente de lui montrer que l'on était tout de même quelqu'un qui en valait la peine.

Sa chance vint un jour férié ; temps clair et soleil de plomb. Les communistes ne travaillaient pas – ils partirent tous à Knokke dans leurs petites autos. Mais les gens ont quand même besoin d'essence, et besoin de petites réparations – plus que tout autre jour. Tout le monde était sur la route, tous impatients, tous prêts à dépenser de l'argent pour arriver là où ils se paieraient du bon temps. Alors, c'était au capitaliste à se débrouiller pour faire marcher son garage.

Les bureaux étaient fermés ; l'atelier était mort, mais la cafétéria

restait ouverte, et Lucienne s'occuperait des pompes ; le vieux Hervé était trop lent pour qu'on le laisse seul un jour pareil, et le petit Philippe manquait de sérieux. Bernard lui-même prit la dépanneuse pour aller quérir une grosse putain de Buick qu'on l'avait supplié, jusqu'à ce qu'il cède, de remettre en état de fonctionner, et s'y attaqua. De temps en temps, il donnait un coup de main à Lucienne pour distribuer essence et cartes routières, Coca-Cola glacé et lunettes de soleil, indiquer une direction et vérifier la pression des pneus. Ils ne s'arrêtèrent pas de la journée, même pas pour déjeuner ; ils grignotèrent des sandwiches et burent des rasades de vin blanc sans jamais cesser de travailler.

Lorsque le flot commença de se tarir, et qu'arriva l'équipe de nuit, ils avaient travaillé douze heures d'affilée. Tous leurs muscles étaient douloureux, la sueur leur coulait dans les yeux, la fatigue et la saleté raidissaient leurs corps. Bernard faisait des flexions pour délasser son dos ; elle triait les billets entassés pêle-mêle dans le tiroir-caisse. Elle ficela d'un élastique le gros paquet grisâtre et le lui tendit.

— J'ai laissé la monnaie, mais Johnny ne l'a pas encore comptée.

— Il le fera ; ne t'en fais pas.

Il détacha trois ou quatre billets de cent francs de la liasse et les lui colla dans la main.

« Un petit extra ; t'as vraiment bossé dur aujourd'hui, alors on prélève ça avant que ça passe dans les comptes ; net d'impôts.

— Merci.

Il vit que le compliment la touchait.

— Ça mérite aussi une bière, non ? La douche d'abord, ou la bière tout de suite ?

— La douche ; je me sens répugnante.

— Au bureau, quand tu seras prête.

Sous l'eau chaude qui le ravigotait, et conscient qu'à deux mètres de lui, sous l'autre douche, elle recevait aussi la pluie bienfaisante, son corps nu oscillant lentement, il répéta soigneusement des phrases désinvoltes.

Elle réapparut toute souriante, en pantalon de coton et chemise ouverte. Ses cheveux mouillés lui collaient au cou. Elle bâilla de ses belles dents de panthère, tandis qu'il la servait, fou de désir.

— J'ai pourtant l'habitude – enfin, je devrais – mais ça n'a pas été de la rigolade aujourd'hui. Il faudrait avoir six paires de mains des jours comme celui-ci.

— Moi, ça commence à aller maintenant.

Elle vida la moitié de son verre et remua les doigts de pied de plaisir.

— Tu vas rentrer chez toi te faire la popote ? fit-il en remplissant les verres.

Elle but, dit « Ah », puis fit une grimace à cette idée.

— Viande froide et salade de pommes de terre, si j'en ai le courage.

— Qu'est-ce que tu fais quand tu rentres chez toi ? Tu écoutes la radio, des disques ?

— Je n'ai pas de radio, pas de disques non plus. Je lis, en général.

— C'est pas folichon une salade de pommes de terre après une journée comme ça.

— C'est pas la mort.

— Oh, ne crois pas que ce soit mieux chez moi. Mais j'ai une idée. Prenons la voiture et allons faire un tour. Pourquoi est-ce qu'on n'irait pas s'amuser un peu nous aussi ? Nous pourrions manger plus tard, quelque part sur la côte.

Elle le regarda avec un vague sourire, mi-séduite par l'idée. Des cernes de lassitude marquaient ses yeux.

— C'est une idée ; ça ne me ferait pas de mal d'aller à la campagne. Mais ensuite ?

Ses yeux le dévisagèrent vaguement, cherchèrent les siens.

— Oh, je ne sais pas. On ne peut pas aller jouer ; les casinos seront bondés. Je pense à un endroit où je suis sûr qu'on me trouvera une table. Mais on peut aussi bien suivre l'inspiration, trouver un bistrot sur le chemin. On verra bien, je suis trop fatigué pour réfléchir maintenant.

Il y eut un silence ; ses yeux l'étudiaient, plus franchement.

— Bernard, tu es cuit, fit-elle soudain.

— Hein ?

— Cuit. T'as les yeux qui sont devenus tout miel. Je peux te raconter la suite du programme parce que je la connais. On mangera des fruits de mer sur la côte parce que c'est l'idéal pour être servi rapidement. Mais les fruits de mer ça donne soif, alors encore une bouteille de ce petit vin blanc qui n'est vraiment pas fort du tout. Puis on repart pour un tour en voiture, parce que toutes ces lumières dans la nuit c'est si joli, et puis l'air frais nous réveillera un peu. Tu rouleras à fond de train parce qu'à 150 une fille devient toute chose. Et puis une petite auberge à la campagne que tu connais, parce qu'il se fait vraiment tard et que ce serait la plaie de rentrer tout de suite en ville.

Comment sait-elle ? se demanda-t-il ; bizarre. Il hasarda tout de même.

— Tu es si sûre de ce que tu racontes ?

— T'as les yeux tout miel, répéta-t-elle. Tu crois que je serais bonne au lit ?

Il ne savait plus quoi dire ; il se leva pour cacher sa gêne, et pour fuir son regard.

— Encore un peu de bière ?

Elle secoua la tête, son verre vide à la main.

— Moi, je vais en reprendre une.

Il la but ; elle l'étourdit un peu ; la faim, la fatigue et son désir douloureux. Il ne sut pas faire marche arrière ; elle avait percé son jeu ; autant risquer le va-tout. Il se pencha sur elle et posa la main sur le dossier de sa chaise, avec un sourire imbécile.

— Tu es une fille extraordinaire, Luce.

Le mince bord du verre éclata sur le rebord de la table ; sa main se jeta vers son visage. Sa réaction fut trop molle pour esquiver le coup. Il sentit à peine la piqûre, mais le contact humide du sang sur sa joue lui fit lever la main et la vue du visage de Lucienne lui fit désarmer son geste ; ses yeux ressemblaient à deux canons de fusil. Il se passa la main sur le visage et la regarda hébété ; couverte de sang.

— Tu m'as eu !

— Oui.

Elle tenait toujours son arme à la main.

— Tu voulais me bouffer.

— Tu es cinglée ! Tu aurais pu m'éborgner.

— Oui. Je suis désolée. S'il y avait eu de la bière dedans, je t'aurais seulement lancé la bière ; tu m'y as forcée. T'étais là comme une bête, prêt à te jeter sur moi.

Elle se mit à pleurer, de rage, de remords, d'amertume, d'épuisement.

— Je ne veux pas. Je n'accepte pas. Personne ne m'aura comme ça. Personne, personne ne jouera avec moi.

Elle fit un effort, prit une profonde inspiration, la retint, et cessa tout à la fois de pleurer et de crier.

— Je suis désolée de t'avoir blessé ; je t'aime bien. Je ne t'en veux pas, j'ai perdu la tête.

— Moi aussi.

La saignée lui avait éclairci les idées ; il avait retrouvé son calme.

— Ce n'est qu'une égratignure ; rien du tout.

Il dénicha une bouteille de cognac dans son casier bar ; il s'en versa dans le creux de la main et s'essuya la joue. Puis, au moment où il allait reboucher la bouteille, il en versa dans un verre et le lui tendit. Sa main tremblait ; il renversa son verre de bière en reposant la bouteille.

— Tu as raison ; je me suis conduit comme un imbécile.

— Tu es marié, Ben.

Elle prit une petite gorgée de cognac ; elle eut un frisson si violent qu'elle posa le verre pour ne pas le renverser.

— Quelle connerie ! fit-il sourdement. Quelle connerie !

Il prit le verre et le vida d'un trait. Un verre à bière à demi plein, sans même s'en rendre compte.

Lucienne avait appris à juger les clients. La plupart d'entre eux regardaient d'abord sa silhouette à qui le bleu de travail allait fort bien. Elle regardait toujours leurs yeux. Certains étaient vulgairement concupiscent. D'autres avaient ce regard humble d'épaveur qu'elle détestait, celui qu'avait eu Bernard, auquel elle était désagréablement sensible. D'autres avaient l'air méchant et insolent, comme s'ils trouvaient intolérable qu'une ouvrière du garage soit plus jolie que leurs poules de luxe ; ces yeux-là réprouvaient ses mains sales, ses pantalons, le fait qu'elle soit une ouvrière, et Dieu sait quoi encore. Ceux-là étaient des hypocrites, ses ennemis ; les culs bénis qui se donnaient tant de mal pour cacher leurs péchés minables.

D'autres avaient l'œil froid de celui qui voit tout comme une marchandise, et lui collaient un prix sur le dos sans y prêter plus d'attention que lorsqu'ils étiquetaient une balle de coton, un sac de café ou une caisse d'oranges. Et la plupart regardaient seulement, maussadement, sans rien voir du tout, ni elle, ni à côté d'elle, ni derrière elle. Il n'y avait jamais rien de neuf pour eux, ni vue, ni bruit, ni goût, ni odeur ; de toute leur vie, ils n'avaient jamais vu que leur propre visage, entendu que leur propre voix. La cohorte des ne-sait-pas et ne-veut-pas-savoir.

Les mieux étaient les yeux distraits, ceux qui étaient occupés de l'intérieur. Ils pensaient, se faisaient du souci, comptaient, ou écrivaient de la poésie – qu'importe ce qu'ils faisaient, puisqu'ils faisaient quelque chose ? Ils ne la remarquaient pas en général ; elle leur en était reconnaissante. Cela la reposait de ce dard incessant des yeux gourmands qui finissaient par lui faire mal à la peau et lui donner la chair de poule.

Il y en avait deux ou trois qu'elle aimait. Parmi les habitués, c'est-à-dire ceux qui passaient à peu près tous les quinze jours, pour faire faire une petite toilette à leur voiture, ou pour faire le plein, parce que c'était leur route, et que la vue du garage leur avait fait jeter un coup d'œil à leur jauge. Elle aimait l'Opel verte bien cabossée, bien égratignée qui appartenait à un type maigre et nerveux, le genre qui arpente les parkings en se demandant laquelle est la sienne parce qu'il n'a jamais su le numéro et a oublié la couleur. Il n'était guère plus âgé qu'elle – était-ce un acteur, ou un musicien ? C'était le plus mauvais conducteur du monde, le genre qui contemple son volant et ne voit jamais le feu passer au vert, perdu qu'il est dans son paysage intérieur, le pays où fleurissent les citronniers.

Ou la grosse Fiat bleue rutilante, dont le conducteur était tout le contraire, tellement occupé à parler, à faire signe à des amis, à se retourner pour regarder une belle maison ou une belle fille, à se battre avec son allume-cigares récalcitrant, qu'il n'a pas toujours une main sur le volant – le genre qui fait de la circulation à Paris ce qu'elle est.

Celui-ci plutôt costaud, frisant la cinquantaine. Il sautait d'un bond de sa voiture, la laissant tremblante comme un cheval fourbu, et tapotait son costume pour en effacer les plis. Quand il la remerciait, ses grands yeux italiens disparaissaient dans les plis rieurs de son visage. C'était un docteur, lui avait appris le comptable ; un pédiatre.

Il y en avait quelques autres qu'elle appréciait, peu nombreux ; par exemple cette ennuyeuse Peugeot noire. Elle venait presque chaque semaine pour le plein et un lavage rapide ; elle était toujours sale, boueuse même. C'était un homme discret et convenable, comme sa voiture, le hâle de quelqu'un qui vit beaucoup dehors, et des manières agréables. Quand il donnait un pourboire à Lucienne, il avait l'air de s'excuser, comme s'il savait que l'argent offert est une insulte. Triste qu'il y en ait si peu comme ça. Étranges, les gens ; elle n'avait pas su que certains vous glissaient cinq francs avec l'air d'avoir honte d'être vus, d'autres comme si c'était une blague entre eux et vous, d'autres encore comme si c'était un acte qui appelait une excuse.

Que fit-elle de son temps libre durant cette première année ? Sa chambre était exiguë, pauvre et triste ; elle avait pour avantages d'être facile à chauffer, vite rangée, proche du garage, plutôt calme et peu chère. Elle avait un radiateur électrique et un réchaud de camping ; un petit balcon où elle conservait ses provisions et étendait sa lessive ; un lit, une table, et une chaise ; pas grand-chose d'autre. Elle avait emporté quelques objets de Hollande : un joli vase de cristal et une paire de cendriers ; quelques objets en porcelaine ; une photographie de son père à laquelle elle était attachée. Elle avait vendu tout le reste. Elle avait encore gardé un tableau qu'elle avait toujours aimé – un paysage de l'Île-de-France : une charrette chargée de navets, deux gros percherons, et un horizon immense. Elle passait peu de temps dans sa chambre. Guère plus qu'à la bibliothèque publique. Le temps de manger de la viande froide et de la salade, de faire sa lessive et de la repasser, de dormir, de lire, de s'étirer et de réfléchir.

Plus de concerts. La musique, qui avait baigné sa jeunesse, l'ennuyait maintenant. Cela ne sonnait jamais tout à fait comme on voudrait que cela sonne, comme cela devrait sonner. Plutôt la peinture. Elle aimait le silence et le dépouillement des galeries ; les commentaires des autres visiteurs ; le rire paillard et les propos éotériques des professionnels ; l'enthousiasme et l'admiration naïve de l'étranger ; le plaisir familial et les révélations soudaines. Le contact avec les autres visiteurs, à peine ébauché.

Elle aimait aussi le théâtre et le ballet, et parfois le cinéma. Elle aimait s'offrir un coiffeur de luxe ; elle était à la fois révoltée et amusée par l'irréalité, le snobisme, la richesse vulgaire et l'atroce mauvais goût du décor, cette imposture que l'épaisse femme du notaire puisse devenir Hélène de Troie pour peu qu'elle ait la patience

de passer deux heures dans l'un de ces fauteuils. Elle aimait M. Charlot qui s'affairait dans ses cheveux, et Mlle Adrienne, petite et desséchée, qui peinait sur ses mains ; une personne insignifiante, mais douce et gentille. Le pauvre Charlot qui la prenait pour une dame à cause de ses manières aisées, de son accent bien élevé et de son tailleur bon ton. Quel choc cela avait été pour lui d'apprendre qu'elle travaillait dans un garage.

Elle aimait aussi ne pas avoir à faire la cuisine ses jours de congé. Il était parfait de manger des sandwiches et des salades toute la semaine, mais elle pensait – c'était l'un des principes de son père, qui lui était familier depuis son enfance – qu'une fois par semaine il fallait faire un « bon repas ». Alors, elle allait dîner toute seule dans un bon restaurant, en emportant un livre dans son sac. Il fallait que ce soit un bon restaurant, parce que les mauvais sont pires que la salade que l'on peut manger à domicile. Elle trouvait drôle de manger des nourritures sophistiquées après une semaine de carottes râpées, de saucisses et de frites. Elle s'amusait à observer, en collègue presque, les serveurs, et à évaluer à l'attitude des clients les pourboires qu'ils leur laisseraient.

Un jour, alors qu'elle mangeait une *sole normande* en lisant le prix Fémina de l'année dans un restaurant au cadre Art-Déco auquel elle avait pris goût, elle leva les yeux de son livre pour regarder autour d'elle. À qui appartenait ce visage familier ? Il était debout à côté de la porte de service comme s'il venait de sortir de la cuisine, et chuchotait quelque chose à l'oreille du maître d'hôtel. Mots brefs, le visage impassible ; lents hochements de tête d'approbation épiscopale. Affaires, évidemment ; ça ne l'intéressait pas. C'était le type qu'elle aimait bien, celui de la Peugeot noire, aux manières si courtoises, mais c'était sans importance. Cela ne ferait rien qu'on la voie ; il ne la reconnaîtrait probablement pas, et quand bien même. Ses manières étaient-elles assez bonnes pour qu'il ne fasse pas le moindre commentaire ?

Elle revint à son poisson et à son livre ; le poisson était bon ; le livre, elle le trouvait plat et légèrement agaçant. Cela ne la troublait pas trop, bien qu'elle eût l'impression qu'il dût nécessairement y avoir quelque mérite à trouver dans un livre qui avait eu le Fémina. Il n'était pas nécessaire qu'il lui plaise ; mais elle était surprise de le trouver si mauvais.

La voix suave, délicate et pointilleuse comme une seringue hypodermique, du maître d'hôtel lui fit lever à nouveau la tête.

— Mademoiselle, serait-il possible que ce Monsieur ? je m'excuse ; nous sommes débordés aujourd'hui, il n'a pas réservé, mais nous ne voudrions pas le décevoir...

Lucienne hocha vaguement la tête ; cela ne la gênait pas. Elle posa son Fémina et tendit la main pour ramener ses gants qu'elle avait

laissé traîner de l'autre côté de la table. Ce n'est qu'alors qu'elle remarqua qu'il s'agissait de l'homme à la Peugeot noire. Grands yeux bleus ; poli, pas trace d'effronterie. Elle ne l'avait jamais vu sans chapeau ; sa tête avait une forme sympathique ; il avait les cheveux bruns, coupés courts, une peau jeune et bronzée. Il s'inclina avec sa courtoisie habituelle.

— Je suis désolé de vous importuner.

Pas le moindre signe qu'il l'ait reconnue.

— Vous ne me dérangez pas du tout, Monsieur.

— Merci, Mademoiselle.

Le maître d'hôtel s'inclina et glissa un menu ; il n'y jeta pas un coup d'œil.

— Des huîtres, Monsieur Raphaël, et une *entrecôte bordelaise* – à point. Beaucoup de moelle, s'il vous plaît, une salade verte, quelques pommes de terre et une bouteille d'Auxerre aujourd'hui – un Irancy.

Le serveur se perdit dans l'obscurité ; Lucienne, que son livre ennuyait, le ferma d'un coup sec et piqua un champignon qui lui avait échappé.

Elle ne sut pas elle-même pourquoi elle ouvrit la bouche – par curiosité, peut-être pour voir s'il l'avait reconnue.

— Votre voiture marche bien ?

Il sourit ; il l'avait donc reconnue.

— Parfaitement. C'est une bonne bête, et elle est bien entretenue ; elle a l'air satisfaite... Votre livre ne vous intéresse pas, ou est-ce moi qui vous ai déconcentrée ?

— Non, pas du tout. Je suis très contente d'avoir une bonne raison de l'abandonner un moment.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? – ou est-ce trop tôt pour vous poser la question ?

— Je le trouve – un peu bête et un peu écœurant... Même s'il a reçu un prix.

Il avala son huître.

— Je suis très content de vous l'entendre dire. Je l'ai lu moi-même la semaine dernière, et j'en ai pensé exactement la même chose.

Le serveur s'approcha et retira l'assiette de Lucienne.

— Du fromage. Et un café.

— Je trouve – entre deux bouchées – la fille un peu difficile à avaler... à l'inverse de ces huîtres.

— C'est une imbécile, une imbécile invraisemblable.

— C'est intéressant. Vous devez être meilleur juge que moi.

— Je ne crois pas être particulièrement apte à juger les autres femmes. Pas du tout, même ; je n'en connais aucune.

— Vous vous connaissez vous-même. Mais peut-être voulez-vous dire que vous préférez la compagnie des hommes à celle des femmes ?

— C'est vrai ; je m'en rends compte au travail.

— Cela me paraît assez normal, fit-il en gobant avec regret sa dernière huître. Je dois dire que je préfère les huîtres françaises à celles de par ici.

— Je les aime toutes, dit Lucienne, légèrement surprise de sa sortie.

Il sourit.

— Moi aussi, pour tout avouer. C'était un peu bête ce que je viens de dire ; destiné à vous impressionner, sans doute.

Elle fut immédiatement sensible à cet aveu ; si peu de chose, et pourtant si rare. Il n'avait jamais dû savoir qu'il avait au départ gagné sa confiance par cette remarque.

— Je ne crois pas à ce genre de femmes. Et je ne les aime certainement pas.

— Mais ça arrive pourtant.

— Non, pas à moi.

— Vous êtes subjective.

Il mangea son entrecôte ; il avait été brusque, trop indiscret. Son café filtrait lentement ; elle se pencha pour voir où il en était, fâchée d'avoir fait une remarque aussi stupide, aussi infantile. Il voulait – que voulait-il ? Pas s'excuser, cela ne ferait qu'aggraver les choses. Mais rompre ce léger froid ; lui parler à nouveau. Allait-elle le snober maintenant ?

— Puis-je vous offrir de ce vin ?

— Oui, merci.

Elle avait eu peur de l'avoir froissé par sa maladresse ; son soulagement la rendit presque impatiente.

Il essuya solennellement son verre avec une serviette propre, tout en écartant du geste le serveur qui s'empressait.

— Cela me fait plaisir de vous en offrir, parce qu'il est vraiment bon. Dites-moi comment vous le trouvez.

— Délicieux. Mais je n'y connais malheureusement rien.

— Alors il vous reste le plaisir d'apprendre. Après tout, pourquoi ne pas apprendre à connaître les choses que l'on apprécie ? Si ce n'est que pour les apprécier davantage.

— Oui. J'aime manger, j'aime boire. J'aimerais apprendre. Je commence seulement à découvrir ce qui peut valoir la peine dans les restaurants.

Cela le fit sourire.

— Pas grand-chose en général, j'en ai peur. C'est une branche que je connais bien. Mais celui-ci est l'un des meilleurs de Bruxelles.

— Mon père était un bon connaisseur en vins. Mais quand il m'en a parlé, comme de tant d'autres choses, j'étais une sale gamine. Je n'y ai prêté aucune attention, je me disais que ça n'avait aucun intérêt. Je le regrette maintenant.

— Vous parlez comme si vous ne pouviez plus entendre ses leçons.

— Non ; il est mort.

Le mot *mort* résonna sombrement ; il l'effaça de son esprit.

— C'est malheureux. Cela le prive, parmi tant d'autres choses, du plaisir de vous guider.

La phrase plut à Lucienne. Pas de stupides condoléances. Elle ne regretta pas d'avoir mentionné son père plus longtemps qu'il ne lui fallut pour répondre à sa soudaine confiance.

— Je l'apprécie beaucoup.

— Oui, reprenez-en. Auxerre est une ville agréable ; ils font du bon vin dans cette région. Mais il n'est pas facile à trouver ailleurs. C'est l'un des rares endroits de Belgique où l'on en serve.

Pédant à souhait, se dit-il. Il faudrait que j'apprenne à être moins compassé en compagnie de cette jeune fille.

— Je ne pense pas avoir jamais été à Auxerre.

— Excusez-moi cette impardonnable indiscretion, mais votre français n'est pas celui de Bruxelles.

— Non, vous avez raison ; j'ai été élevée à Paris. Plus tard nous sommes revenus en Hollande. Je suis hollandaise, en fait.

Je n'ai pas besoin de lui déballer tout ça, se dit-elle.

— Je suis aussi hollandais.

Son regret disparut tout de suite ; le sien aussi, bien qu'il se soit fait des reproches. Le genre de petites choses...

— N'est-ce pas une coïncidence amusante ?

— Effectivement.

Il repoussa son assiette et remplit leurs deux verres. Était-ce l'Irancy ? Était-ce Lucienne ? Qu'est-ce qui le conduisit à commettre à ce moment-là une nouvelle imprudence, délibérée cette fois-ci ? En avait-il seulement assez de ne jamais prendre de risque ?

— Me trouveriez-vous très mal élevé si je vous demandais d'être de temps à autre mon invitée ? Je suis souvent à Bruxelles, mais je n'y ai pas d'ami.

— J'en serai ravie, dit Lucienne.

Cette fois ni l'un ni l'autre ne regrettèrent rien. Elle était intriguée. Il n'avait pas l'air hollandais, ni le moins du monde ce qu'elle pensait être un comportement de hollandais. Mais il n'avait pas fait preuve de curiosité à son égard ; le moins qu'elle pouvait faire était de lui rendre la pareille. De toute façon elle ne faisait pas hollandaise elle-même. Peut-être que lui aussi n'avait pas envie d'être aussi grossièrement étiqueté.

S'il dut vaincre une certaine réserve pour apprendre à la connaître, s'il hésita à faire tomber certaines barrières, s'il se demanda parfois si ce n'était pas de l'inconscience de négliger les précautions élaborées

qu'il avait mises au point, elle n'en vit rien, n'en fut pas le moins du monde consciente. Elle était trop occupée avec ses barrières à elle. Et trop heureuse d'avoir acquis une sorte d'ami. Car c'est ce qu'ils tendaient à devenir, des amis. Sa vie avait acquis une autre dimension. Elle ne s'inquiéta pas, si même elle la remarqua, de la raideur de ses manières au début. Peut-être cela faisait-il un contraste agréable avec la familiarité parfois excessive du garage. Et si ses remarques prenaient parfois un tour didactique, elles étaient plus intéressantes que les interminables et monotones arguties ponctuées de jurons du garage.

Il l'emmena dîner trois fois à Bruxelles, à deux mois d'intervalle. Ils burent un tavel, un vin de paille, et la dernière fois un excellent et très cher Clos de Tart. Ils en burent trois bouteilles, et furent un peu ivres. Ils parlèrent de tout ce qui leur passait par la tête ; il ne partageait pas son goût pour le théâtre et le cinéma, mais il aimait la peinture et la musique. Il fut enchanté d'apprendre qui avait été son père.

— Mais je suis totalement ignare. Je ne connais rien à la musique, et la musique elle-même seulement par les disques.

Vers la fin, il tomba dans un profond silence, les yeux rivés sur son verre. Ce n'était peut-être que le bourgogne qui avait effacé les plus rigides de ses barrières ; peut-être était-ce le sentiment de camaraderie, la sympathie. Un début d'amour ? Il avait aimé d'autres femmes ; peut-être avait-il perdu l'habitude. Était-on toujours ainsi poussé aux indiscrétions ? Et quelle importance ?

— Lucienne, je serais très heureux si vous acceptiez de venir passer un week-end chez moi. Mais je vis seul. Cela vous gêne-t-il ?

— Non. Je vis seule moi-même.

— Et cela vous sera égal qu'il s'agisse d'une drôle de maison ? Un petit pavillon, très isolé, même pas l'électricité.

Ça lui était complètement égal.

— Et comment faites-vous fonctionner votre électrophone ?

Il fut heureux qu'il n'y eût que cela pour la préoccuper.

— Oh, je suis très ingénieux ; j'ai bricolé quelque chose avec des batteries de voitures.

— C'est entendu.

— Bien sûr que tu peux prendre le dimanche et le lundi, dit Bernard. Elle s'était attendue à ce qu'il fasse des histoires, sans savoir pourquoi. Ce fut avec plaisir qu'elle vit apparaître la Peugeot noire le mardi suivant.

— J'ai mon week-end de libre.

— Bon, fut toute sa réponse.

Elle en fut un peu refroidie – elle ne pouvait pas savoir combien il s'était pris à regretter cet élan. Il était venu avec l'intention de la

décommander. Mais quand il vit son visage, il n'en eut plus ni le courage ni l'envie.

— Je vous prendrai à la gare de Venlo, alors. Habillez-vous pour la campagne.

Elle était déjà heureuse lorsqu'elle franchit la frontière à Roosendaal. Elle n'avait pas été en Hollande depuis plus d'un an ; même une gare frontière lui parut avenante. Le temps était couvert, mais sec et chaud ; le juin hollandais. À Venlo, elle eut du mal à le reconnaître ; elle ne l'avait jamais vu autrement que dans ses costumes stricts. Elle était d'humeur joyeuse.

— Vous avez acheté une nouvelle voiture ?

Il rit :

— Non. J'en ai deux. La Peugeot est en révision en Allemagne. Je circule beaucoup, et il me faut absolument une voiture – il est plus sûr d'en avoir deux.

Le siège arrière était couvert de paquets.

— Aimez-vous le kassler ?

— J'adore ça.

— Bien. Avec du chou, et nous boirons du vin rouge. Mais vous ne savez pas encore que je suis un bon cuisinier. Ça sera excellent.

Pour l'heure, elle était prête à trouver tout excellent. Le pavillon de chasse la ravit.

— Vous habitez vraiment ici ? C'est merveilleux.

Son enthousiasme lui fit plaisir – il faut dire qu'il s'était donné du mal pour ranger et faire le ménage.

— Mais c'est votre chambre ; et où allez-vous dormir ?

— Sur le divan – ça m'arrive souvent.

Il était heureux de son franc parler.

— Ne craignez pas d'être envahie au cours de la nuit, il y a un verrou sur la porte.

Cette précision la fit sourire. Tout l'enchantait, devoir chercher l'eau au puits, par exemple.

— Je ne l'avais jamais fait, et maintenant ça y est. Quel goût pur après cette eau infecte de Bruxelles.

— Mais n'en buvez pas trop ; j'ai une bonne cave, et je ne compte pas l'épargner.

— C'est merveilleux d'être au milieu des arbres. Ça ne ressemble pas beaucoup à la Hollande – on a même le droit de marcher sur l'herbe.

— Je vois bien ce que vous voulez dire. Mais pourquoi croyez-vous que j'ai choisi de vivre ici ?

— Oh ! le joli pot de cuivre.

— C'est la peste à nettoyer.

— Je le nettoierai. Et tous ces livres, c'est fantastique ; vous avez

même Conrad.

— Oui, je lis beaucoup. Ici, je ne pense pas à mes affaires ; je jouis de l'existence et c'est tout.

Elle était impressionnée. Un homme qui gagnait beaucoup d'argent – une Peugeot et une Mercedes, quand même... –, qui préférait tirer son eau du puits, et qui lisait Conrad à la lumière d'une lampe à huile au milieu d'une forêt de hêtres. Voilà une vie ; elle fut soudain immensément contente d'être venue et de mieux connaître cet homme.

— Vous êtes le roi, ici.

— Pas vraiment le roi. On ne l'est jamais, vous savez. Peut-être le capitaine, le seul maître après Dieu.

— Comme le capitaine Lingard.

— Oui, le brick *Flash*. Ce lieu essaie d'en être un.

Il fit griller des *entrecôtes* sur le fourneau ; l'odeur de fumée se mariait bien avec celle de l'estragon et du vinaigre bouillant de la Béarnaise. Il y avait du pain, du cresson, et de grosses tomates marbrées du pays, délicieux. Peu de vaisselle ; elle la lava tandis qu'il allumait les lampes et expulsait un gros insecte bourdonnant ; la nuit tombait.

— Il n'est pas très facile de marcher la nuit dans ces bois, sinon nous aurions pu sortir.

— Je suis merveilleusement contente. Est-ce que nous pourrions mettre un peu de musique ? – Elle passa en revue ses disques. – *Figaro* par Kleiber – parfait.

— Je vais nous chercher quelque chose à boire.

— Pourquoi vous avez une moto en plus ? fit-elle en admirant l'alignement des bouteilles dans l'appentis. Vous êtes riche en moyens de transport.

— Oui, j'aime ça. Je m'en sers pour aller me promener, et aussi parfois pour mon travail. Nous irons faire un tour avec ; c'est plus drôle qu'en voiture.

Ce fut, peut-être, le week-end le plus heureux qu'elle ait passé depuis son enfance – pourquoi pas, puisque c'était son enfance qu'elle redécouvrait ? Elle était débarrassée de tout souci, de toute responsabilité – c'est l'un des aspects les plus agréables du sentiment d'être sur une île déserte. Il fut d'une correction parfaite avec elle – elle n'avait pas craint un instant que ce ne soit pas le cas, mais cela lui fit tout de même plaisir ; c'était pour elle une exigence que cette loyauté. De toute façon, le sexe est tellement barbant. Rien ne venait gâcher son bonheur spontané, et les heures s'écoulèrent lentement, dans un rythme liquide, comme le mouvement lent de la *Sixième symphonie* de Beethoven.

Que firent-ils de tout le week-end ? Ce que fit le torrent.

Lucienne se souviendrait des odeurs ; la fumée du poêle, et celle des lampes à huile ; l'herbe et la mousse couvertes de rosée ; l'air très léger du bois de hêtres, et les senteurs multiples de la maison – un très accueillant mélange de terre, de bois, et de pierre.

Elle se souvint de sa délicatesse. Les matinées et les soirées étaient fraîches, juin ou pas, et elle s'extirpa de son lit le dimanche matin – sa propre loyauté lui avait interdit de mettre le verrou – pour trouver la grande salle ronronnante de chaleur, un seau plein d'eau presque bouillante et un message : « Parti me promener jusque vers 8 h 15. Prenez un bain si vous voulez. »

Quand il revint, elle avait fait du café, et ils trempèrent leurs tartines de pain beurré au son d'un concerto pour violon de Mozart.

— L'évêque de Salzbourg se les faisait jouer pendant le dîner, pourquoi n'en profiterions-nous pas au petit déjeuner ?

Puis ils sortirent, s'enfoncèrent dans les bois ; elle se trempa jusqu'aux genoux et reçut sa première leçon d'histoire naturelle. Elle était une pure citadine – elle écoutait bouche bée. Pourquoi est-ce que certains champignons poussent dans les champs et d'autres sous les arbres, pourquoi est-ce que les branches de sorbier – celui qu'on appelle sorbier des oiseleurs – sont une bonne protection contre les sorcières, pourquoi est-ce que le thym est bon contre le rhume et la sauge pour la circulation, et comment, en hiver, le coq de bruyère peut s'envoler brusquement d'un tas de feuilles mortes en vous causant une frayeur mortelle ?

Le soleil était haut dans un ciel dégagé lorsqu'ils revinrent, bien qu'il fallût s'attendre à voir des nuages arriver dans l'après-midi, et ils sortirent des chaises et s'y affalèrent en compagnie d'une bouteille de vin.

— S'il fait beau demain, fit-il d'une voix paresseuse, nous pourrions aller nager ; prendre la voiture et passer la frontière, jusqu'en France même, si on veut, en remontant la Meuse. L'eau est claire, plus en amont.

— D'où vient-elle ?

— Liège, Namur. Après c'est bien. On rentre dans l'Argonne – Sedan, Verdun. Chargée d'histoire.

— Ça va me plaire. J'aime l'histoire.

— Oui. L'histoire est beaucoup plus intéressante que nous.

Elle ouvrit un œil pour l'observer. Étrange de le voir si différent, si complètement différent du personnage compassé de Bruxelles. Est-ce que les hommes changent toujours autant quand ils sont chez eux ? Le masque s'était détaché, était tombé sur l'herbe inégale de la clairière. Normal, se dit-elle. Toute la semaine il devait être l'important homme d'affaires ; il leur fallait être de temps à autre vulnérables. Son père avait-il toujours eu la même allure ? Il lui semblait que oui, même

dans son costume à queue de pie, son « uniforme », mais elle n'était alors qu'une enfant ; elle n'avait pas remarqué. Et quelle autre expérience avait-elle des hommes ? On ne pouvait pas tenir compte des garçons qu'elle avait connus en Hollande ; eux aussi n'étaient que des enfants. Franco par exemple : le plus gentil garçon du monde, mais d'une simplicité effrayante. Plus jeune, elle avait apprécié cette vivacité et cette gaieté, mais les adultes étaient faits d'une eau plus profonde, plus secrète, aux remous qu'on ne pouvait deviner. Deux ans auparavant cela lui aurait fait peur et elle l'aurait haï ; maintenant elle commençait à y attacher du prix.

Stam, les yeux clos pour se protéger du soleil, était en train de se dire sans regret qu'il risquait de tomber amoureux de cette fille. Il était seulement embarrassé de ce que cet amour menaçât son existence. Mais tant pis ; il était stupéfait du bonheur qu'il trouvait à l'avoir amenée ici. Mais son identité belge était en péril – il n'irait plus à ce garage. Il ne pouvait pas lui permettre de connaître l'existence de Gérard de Winter, ni celle de Solange – voilà qui devenait un souci ; il faudrait qu'il réfléchisse sérieusement à ce qu'il allait faire avec Solange. Ici, il n'y avait pas de problème. Le *wel dwachter*, les gardes-chasse – mais, il vaudrait mieux qu'ils ne la voient pas.

Il avait été imprudent, mais il refusait de s'inquiéter ; cette jeune fille était l'image même de la femme imaginaire qu'il s'était rêvé. Il s'était satisfait pendant des années de cette vie retirée ; elle avait été un refuge contre ce maudit hôtel et cette femme épouvantable. Cette partie de sa vie était devenue intenable. Sa passion de la liberté – cette nature aventureuse qui avait pu largement s'exprimer durant la guerre, mais si peu depuis – s'était épanouie dans sa vie secrète. Il avait déployé toute son adresse pour la construire, étape après étape. Mais tout ceci n'aurait-il été qu'un leurre, une longue attente jusqu'à cette jeune fille ? Avait-il raison de la risquer pour elle ?

Elle pouvait difficilement la valoir. Il avait décidé, il y a déjà longtemps, qu'aucune femme au monde ne pouvait la valoir. N'était-il pas en train de s'abuser ? N'y avait-il pas toutes les chances pour que le résultat en soit fatal – pour cette entreprise qu'il avait mise sur pied avec tant de soin à partir de ce qu'il avait appris au cours de la guerre ? Cette affaire était importante. Elle l'avait rendu riche. Maintenant il pouvait facilement se séparer de l'hôtel ; couper tous les liens avec Solange. Mais il ne pouvait pas négliger son affaire, même pas s'en mettre en congé pour un temps. En un certain sens, il était autant le prisonnier de la contrebande qu'il l'avait été de l'hôtel.

Comme cela avait été facile, en fait. À l'époque, il avait été convenable de bafouer l'autorité, celle des occupants, et d'apprendre toutes les précautions utiles. Pour lui cela ne faisait aucune différence que les autorités soient allemandes, belges ou hollandaises. Il était

plus facile de faire passer la frontière à du beurre qu'à bien d'autres choses dont il avait dû s'occuper.

Ai-je quand même au fond de moi des aspirations à une vie bourgeoise ? se demandait-il. Foutue bonne femme qui réveille en moi de tels désirs. Mais je ne me laisserai pas séduire.

Hélas, pour ces bonnes résolutions, Lucienne parla à cette seconde même.

— Ce qui me plaît tant dans cette maison, c'est son indépendance.

— C'est pour cela que je l'ai choisie. Personne d'autre ne voulait d'un pavillon isolé au milieu des bois. Les gens ne veulent pas d'indépendance – surtout pas quand ils tiennent tant à tout ce pourquoi ils payent des impôts – la poste, les routes, l'éclairage public et le tout-à-l'égout, l'eau, le gaz et l'électricité.

— Et s'il y avait un tremblement de terre cela vous dérangerait à peine, alors que toutes les banlieues seraient sens dessus dessous. Pas de voisins, pas de commerçants – vous ne pouvez pas savoir comme je vous envie.

Ah, ma chère, il y a toujours des affaires, du commerce, de l'argent. Considérez ce mot : les affaires. Cela veut dire que, quelle que soit votre affaire, elle rentre dans « les affaires », et que d'autres vont venir y mettre leur nez et tenter d'en tirer du profit – c'est très désagréable. Pourtant, je suis aussi libre que le capitaine Lingard. Cela m'a pris des années, et cela reste très fragile.

— Mais c'est grâce à cela que vous êtes le capitaine du *Flash*.

Ce parallèle l'enchantait.

— Oui. Toujours sur le qui-vive à cause des canonnières hollandaises.

Elle rit. Il arrivait à en plaisanter, se dit-il. Heureusement qu'elle ne pouvait pas se rendre compte que sa repartie était moins métaphorique qu'il n'y semblait. Les canonnières... et les concurrents qui cherchaient à lui tailler des croupières. Comme le *Flash*, il pouvait les distancer.

— Mon père avait une idée similaire. Il avait une femme épouvantable et il haïssait les combines des imprésarios. Il voulait acheter un bateau et faire le tour du monde.

— Et pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— Il n'en avait pas le courage. Il ne connaissait de toute façon rien à la navigation – incapable de distinguer un mât d'une aiguille à tricoter. Il aurait fallu un bateau assez petit pour être manœuvré par nous deux, et assez grand pour contenir un piano à queue. Une idée purement romanesque, comme vous voyez, plutôt ridicule. Mais j'en ai toujours rêvé. J'étais très jalouse du capitaine Lingard.

— Il finit par se retrouver dans un pétrin effroyable.

— Il se conduit comme un imbécile avec cette femme agaçante.

— Oui. Ce n'est pas une femme très réelle. Aucune femme ne l'est chez Conrad.

— Non. Elles me semblent toutes stupides ; je n'ai jamais réussi à les comprendre.

Le lundi, ils remontèrent par Liège jusqu'à la haute vallée de la Meuse. Il lui expliqua que c'était le champ de bataille de la France, la plaie que seule l'Allemagne pouvait cicatriser. Elle était fascinée, et il avait toujours été fasciné. Condé et Turenne ; et Louis-Napoléon et Mac-Mahon ; Pétain ; Gamelin.

— Rendez-vous compte : trois terribles défaites au même endroit en moins d'une vie.

— Mais Verdun fut une victoire.

— Peut-être. Six cent mille morts. Pour l'honneur, pour un nom, pour essayer d'effacer la honte.

— Ils y ont réussi. *Ils ne passeront pas.*

— Pas pendant vingt-quatre ans. Puis ils sont passés. J'étais là en quarante.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Jeter son uniforme. Rester tranquille jusqu'à ce qu'ils soient passés. Une fois qu'ils auraient fini de se battre et qu'ils commenceraient à gouverner, nous pourrions les frapper. Mais pas les combattre. Quand on les combattait, ils prenaient des otages et les fusillaient. Nous les avons corrompus.

— J'étais un bébé. Tout juste née. Je suis beaucoup plus jeune que vous.

— Est-ce que cela a une importance ?

— Je ne crois pas.

— Alors, vous avez passé un bon week-end ? lui demanda-t-il le lundi soir.

— Le meilleur, depuis aussi longtemps que je me souviens.

Cela scella, pour ainsi dire, son destin. Il ne savait pas s'il devait s'en réjouir ou s'en affliger. Il avait lancé les dés, et obtenu un poker de dames.

— Je ne vous ai pas ennuyé ? demanda-t-elle.

Il sourit.

— Je n' imagine pas que vous puissiez m'ennuyer.

Elle est restée très enfant, se dit-il ; sensible et susceptible, pleine d'illusions et de craintes infondées. Elle veut combattre le monde entier, sans jamais mentir. Je pourrais lui en apprendre à ce sujet. Sans mentir, c'est impossible. J' imagine qu'on peut renoncer au monde. Tourner le dos, l'ignorer. Mais le combattre... Avec une telle honnêteté et un tel courage – elle souffrira beaucoup, à moins qu'elle ait de la chance.

Il tint bon pendant un mois. Il n'alla pas au garage, et s'efforça d'endiguer son amour. L'oublier ; se concentrer sur le travail. Tenir la maison en bon état ; garder un œil sur les souris qui s'attaquent au chaume. Garder l'esprit clair. Il n'y serait jamais parvenu au cours de toutes ces années sans le pavillon de chasse où l'on pouvait oublier la tension, la peur, l'excitation.

Les opérations sur la frontière l'amusaient plutôt. Mais il haïssait la suite : les marchandages sordides en Belgique au cours de la semaine ; le trucage des papiers, la tournée d'encaissement ; les yeux avides et les yeux méfiants. S'il pouvait seulement s'épargner ça. Il avait parfois songé à en confier la charge à Solange – cette femme d'affaires née – et elle y aurait pris plaisir. Mais cela n'aurait fait que le ligoter définitivement à elle ; cela ne l'aurait libéré en rien. Comme il haïssait la Belgique. Il souhaitait pouvoir tuer Gérard de Winter.

Il fallait faire très attention à ce que Lucienne ignore l'existence de ce monsieur qui lui faisait terriblement honte. Comment avait-il pu l'emmener dîner à Bruxelles où pas un maître d'hôtel n'ignorait son nom et beaucoup trop connaissaient ses activités ? Ils étaient discrets, heureusement. Mais il pouvait l'emmener au pavillon. Il n'y avait aucune raison pour que Meinard Stam, officier en retraite, chasseur et amoureux de la nature, ne s'éprenne pas d'une jeune fille. Il n'y avait même, à y penser, aucune raison pour qu'il ne l'épouse pas.

Lucienne avait de beaux souvenirs pour égayer ses journées. Elle ne se battait pas pour les oublier ; elle s'y replongeait le soir. Au garage elle était très prise ; elle n'y avait ni le temps ni le goût de rêver. Lorsqu'elle se faisait la cuisine ou la mangeait, en repassant une chemise ou en faisant le ménage, au lever ou au coucher, avant de sombrer dans le sommeil, elle retrouvait un parfum, une image. La chaleur du soleil sur la table en chêne ; la sécheresse glacée du vin blanc que l'on avait mis à rafraîchir au fond du puits ; les perles de rosée sur l'herbe haute ; le dessin d'un tapis fané sur les dalles.

Quand une quinzaine passa sans qu'elle vît la Peugeot noire, elle s'arma de courage pour s'ôter l'espoir d'une répétition de ce week-end d'enchantement. Elle ne serait pas réinvitée à Venlo.

Elle ne méritait pas cette invitation, avait-elle décidé ; elle n'était pas de bonne compagnie. Superficielle, inculte, sans éducation. Et assez bête. Par sa faute. Elle ne s'était jamais intéressée à ce qu'on lui avait enseigné, et avait même fait tout son possible pour oublier le peu qu'elle avait appris lorsqu'elle avait quitté le lycée. L'instruction et la bonne éducation ne cadraient pas avec l'idée qu'elle se faisait d'elle-même. Elle ne voulait pas être une jeune fille accomplie.

De toute façon, ce n'était pas le cas ; elle était pompiste dans un garage, et qu'ils aillent au diable. Trop bête et trop brute pour un homme comme lui. Et puis elle ferait mieux de laisser tomber ces

manies prétentieuses comme d'aller manger dans des bons restaurants – effroyablement chers en plus, une journée de salaire pour un repas.

Pourtant, elle s'était bien amusée ; elle avait beaucoup appris. Il y avait d'autres gens qui pensaient comme elle ; elle n'était pas seule au monde. Mais elle ne savait pas mettre un homme à l'aise ; elle était bien trop maladroite. Trop brusque ; elle avait du mal se tenir à table. Usait de trop d'argot : avec les mécanos on perdait vite son français correct. Quand un après-midi on l'appela au téléphone, elle fut stupéfaite, et heureuse.

— C'est vous... Je pensais vous avoir dégusté pour de bon... Ce week-end ? Attendez, je vais demander au patron... Bernard, je peux prendre le week-end ? Samedi et dimanche ? – Merci, t'es sympa. – Non, pas le lundi, mais le samedi et le dimanche ; ça ira ?

— Vendredi soir alors, fit la voix de Stam, très douce et neutre, mais je risque d'être un peu en retard. J'espère que cela ne vous ennuiera pas trop de m'attendre à la gare. Je ferai tout mon possible pour que ce ne soit pas trop long.

— Ne vous en faites pas ; je m'installerai au buffet.

Elle ressortit rayonnante.

— Tu as un amoureux, Luce ? demanda Bernard avec un sourire amer.

— Peut-être.

— Tu couches avec lui ?

— Et puis quoi encore ? Quelle question ! Sûrement pas, mais est-ce que ça te regarde ?

— Non.

— Bon, alors garde tes questions pour toi.

— *Merde*, dit Bernard. Je suis seulement content de te voir heureuse.

Elle était heureuse, terriblement heureuse. C'était un tel soulagement qu'il ne l'ait pas effacée de sa vie. Cette pensée l'avait découragée tout au long de ce mois. Elle n'avait pas voulu l'admettre, mais cela l'avait affreusement déçue, et la déception, avait-elle lu, est le chagrin de la jeunesse.

Personne ne l'attendait à Venlo, mais elle avait été prévenue. Elle alla s'installer au buffet, comme elle l'avait dit, et commanda une tasse de café. Il pleuvait dehors, mais cela ne faisait rien. Quand Stam s'arrêta devant la fenêtre pour s'assurer de sa présence, il resta un moment à la regarder, pour vérifier qu'il ne s'était pas trompé. S'il avait fait une erreur, il pouvait encore changer d'avis et disparaître.

Elle avait posé un coude sur la table et contemplait le mur, sans souci de ce qui l'entourait. Elle avait un petit sourire, comme si elle en savait une bien bonne et la goûtait paisiblement. Il se redressa, resta

planté là un moment pour s'éclaircir l'esprit, pour se préparer, tel un fleurettiste avant un nouvel assaut. Délibérément, il se mit en tête qu'il l'aimait. Irrévocablement, comme nous mettons en terre notre frère qui nous a quittés ; salut. C'était une décision dangereuse, mais cela faisait quelque temps qu'il n'avait plus pris de décision dangereuse. Il poussa la porte.

Elle tourna la tête et le regarda rapidement, sans le reconnaître. Il sourit ; son déguisement était donc efficace ; il ne l'avait jamais testé ainsi. Quand il sourit, elle le reconnut, et leva les sourcils avec un air de surprise. Il portait une combinaison de moto étanche, un casque et des grosses lunettes ; le bas de son visage était masqué par un foulard, comme en portent beaucoup de motards qui ne veulent pas d'un pare-brise mais doivent quand même se protéger de la poussière et des insectes.

Elle se leva d'un bond, et désigna d'un geste l'argent qu'elle avait laissé sur la table au serveur.

— Vous êtes en moto ?

— Oui ; le travail. Il faut que vous m'en excusiez, ainsi que de l'attente que je vous ai imposée, mais je viens tout juste de terminer. J'ai toujours une grosse journée le vendredi. Mais nous allons oublier tout ça maintenant ; demain je suis libre et vous aussi, et dimanche en prime ; c'est parfait. Nous allons bien nous amuser.

— Nous allons au pavillon ?

— Bien sûr ; où voudriez-vous qu'on aille ?

— Je ne sais pas ; mais c'est ce que j'espérais.

— Ça ne sera pas très accueillant, c'est une vraie porcherie ; mais j'ai quand même pu préparer votre chambre. Il faudra peut-être que nous allions faire quelques courses, mais ça peut attendre demain.

« Grimpez derrière moi ; j'espère que vous n'aurez pas trop froid avec votre jupe ; il y a pas mal de vent sur la moto. Enfin, je n'irai pas trop vite et vous vous abriterez derrière moi ; vous ne devriez pas trop le sentir.

Elle monta en amazone sur l'arrière du siège, serra bien les jambes et enserra fermement la taille de Stam. La grosse BMW frémissait et palpitait doucement comme une bouilloire ; elle sentit sous ses mains la tension des muscles de son dos alors qu'il lançait la moto et la faisait basculer pour tourner au coin puis s'élancer ensuite sur la route. Merveilleux ; tellement mieux qu'une voiture.

Quand ils arrivèrent sur le chemin forestier, son visage glacé la picotait ; sous son foulard humide ses cheveux étaient collés sur son front. Son plaisir était acéré comme l'aile d'une mouette. Être sur une moto derrière l'homme que l'on aime est une belle aventure pour une jeune fille. Elle n'en avait rien su, mais maintenant elle sentait qu'elle l'aimait. Les muscles de son dos l'avaient dit à ses mains.

Elle s'ébroua gaiement ; il y avait un triangle humide au bas de sa jupe, là où son imperméable s'était écarté. L'odeur de la terre et des bois trempés par la pluie vous montait à la tête ; l'ivresse lui fit presque mal, et elle frissonna.

— Juillet aux Pays-Bas, dit Stam dont la combinaison dégoulinait en ouvrant la porte. Vous avez froid, mon enfant. Changez-vous vite et nous allons nous réconforter avec une bouteille de bourgogne. J'ai un vosne-romanée ; c'est ce qu'il nous faut.

— Je n'ai pas froid. Je suis seulement heureuse.

— Votre bonheur a un bien beau visage.

— Le vin est magnifique.

— C'était une très bonne année.

— Quels noms merveilleux, Romanée, Vougeot, Montrachet...

— On dit, mais l'histoire pourrait bien avoir été inventée, que quand la Grande Armée était en route pour l'Espagne, les régiments rendirent les honneurs au clos Vougeot.

— Splendide. J'espère que l'histoire est vraie. Mais pourquoi faut-il que vous circuliez en moto le vendredi ?... Non, excusez-moi ; je n'ai pas à vous poser de questions.

Il but une gorgée, pensivement.

— C'est de ma faute. Je n'ai pas le droit d'exciter votre curiosité. Je n'aurais pas dû – Mais je n'ai pas pu résister au plaisir de vous voir.

— C'est un tel plaisir ? Pour moi oui, mais pour vous ?

— Un plaisir irrésistible. Pour répondre à votre question, vous allez apprécier mon travail – je suis contrebandier.

— Oh, mais c'est extraordinaire !

— Non, ça n'a rien d'extraordinaire. C'est on ne peut plus prosaïque et ordinaire. Je ne le fais même pas moi-même ; je paie des gens qui le font pour moi. Et ce n'est même pas une marchandise qui puisse faire rêver. Du beurre, pour la Belgique, où le prix officiel est le double de ce qu'il est ici. Ce n'est pas seulement illégal, c'est sans gloire, sordide et cynique. Enfin, la vie est généralement faite ainsi. Pour ma part, je préférerais qu'il s'agisse de diamants ; malheureusement je n'ai pas de relations dans cette branche.

— Et c'est pour cela que vous êtes si bien avec les maîtres d'hôtel ?

Le jour commençait à se faire dans l'esprit de Lucienne.

— Parmi tant d'autres personnages de peu d'intérêt – oui.

Elle eut un grand éclat de rire.

— Mais je trouve ça fantastique. Et c'est pour cela que vous utilisez la moto ? – pour inspecter la frontière ? Et le vendredi vous mettez au point les passages ?

— Exactement, acquiesça-t-il gravement.

— Je comprends. Et le casque, les lunettes – je ne vous ai pas reconnu, mais c'est bien ce que vous cherchiez.

— Vous êtes perspicace. — Il eut un soupçon de sourire.

— Il me paraît essentiel qu'il n'y ait aucune ressemblance entre ce motard et ce très respectable homme d'affaires qui circule dans une Peugeot noire.

— Dites, fit Lucienne avec feu, est-ce que je pourrais vous accompagner une fois ?

— Mais je viens de vous dire que je ne faisais rien moi-même. Je ne suis qu'un intermédiaire. Je ne fais rien de sensationnel.

— Pour voir seulement.

Il réfléchit.

— Il ne doit pas être très difficile de voir. On peut s'arranger. Cela veut dire qu'il faudra rester allongé très longtemps sans tousser.

— Est-ce qu'il y aura un passage cette nuit ?

— Sûrement. C'est une bonne nuit ; des nuages et de la pluie. Sinon, il vaut mieux attendre les nuits sans lune.

— Capitaine Lingard, vous êtes un homme malin.

Il haussa les épaules.

— Comme tout le monde, quand on regarde bien.

— C'est un secret très important que vous m'avez confié.

— Si vous le révéliez, ma chère Lucienne, je perdrais tout ce que je possède.

— Je ne le révélerai pas. Vous le savez très bien, sinon vous ne me l'auriez pas dit. Mais vous auriez pu me le cacher. Vous auriez pu me dire de venir demain. Pourquoi m'avez-vous révélé ce secret ?

Il s'était levé à la recherche d'une allumette. Il alluma avec soin son cigare, en le roulant entre ses doigts pour qu'il prenne également sur tout le pourtour. Il souffla l'allumette avec un petit pinceau de fumée, regarda le cigare comme s'il s'attendait à y trouver la réponse à une question importante, et se le carra soudain entre les dents.

— Parce que je vous aime, dit-il en s'éloignant avec la bouteille vide. Ça fait partie de ce que font les hommes quand ils aiment une femme. Ils lui confient des secrets.

Quand il revint, elle avait les yeux perdus dans le vague, un rouleau de cendre si long au bout de sa cigarette qu'il tomba lorsqu'elle leva la tête. Elle l'avait l'air préoccupé.

— Je suis heureuse que vous m'aimiez. Je vous aime. Mais j'ai honte d'être une telle bête.

— Je vous aime comme vous êtes. Et maintenant nous allons nous coucher. Demain nous nous lèverons tôt, et nous nous organiserons une belle journée.

Le lendemain matin, il pleuvait toujours, un crépitement léger mais persistant. Lucienne, en pantalon et vareuse, alluma le poêle et mit de l'eau à chauffer pour le café. Stam, couché, la regardait faire avec bonheur. Elle fit la grimace devant le temps.

— Oui. Quel dommage ; j'avais espéré qu'il ferait beau.

— Ça ne me gêne pas du tout. J'aime être dans cette maison, et j'aime être avec vous. Je n'ai pas besoin d'aller ailleurs ni de voir d'autres gens.

— Nous allons nous occuper des choses ménagères. J'irai faire des courses à Venlo.

— Et je ferai le ménage.

Il revint avec un demi-poulet, une anguille fumée et des crevettes ; et un jeu d'échecs.

— Un risotto ?

— Ça c'est une bonne idée.

— Je me suis dit que vous préféreriez ça au restaurant.

— Et nous boirons beaucoup.

— Bien sûr.

Tard dans l'après-midi, comme cela arrive souvent en Hollande, la pluie cessa brusquement. Un soleil empressé fit son apparition et balaya l'humidité comme une bonne ménagère hollandaise.

— Vous voudriez sortir ? En moto ? ou en auto ?

— La moto plutôt, si ça n'est pas trop risqué.

— Non. Personne ne s'intéresse à un homme en moto, et personne ne peut deviner son âge ou sa morphologie sous ces vêtements. Il faut que je vous trouve quelque chose à mettre. Heureusement, vous êtes presque aussi grande que moi ; j'ai une veste qui vous ira.

— Est-ce que nous pourrions aller jusqu'à la mer ?

— Nager même, si vous voulez. Nous pouvons aller à Ierseke et manger des huîtres. Nous pouvons aller jusqu'à Westkapelle pour voir les bateaux. Nous pouvons faire ce que vous voulez. On va plus vite en moto qu'en voiture sur la route. Autoroute tout du long jusqu'à Middelburg. Il faudra que vous enfourchiez le siège si nous devons aller vite.

— Je veux aller vite.

— Vous êtes un peu saoule. L'air frais vous fera du bien.

Lucienne n'avait jamais fait de la vitesse sur une moto, ni mangé des huîtres à Tholen, ni été à la pointe extrême de la terre avec des jumelles pour observer les files de bateaux en route vers le Nieuwe Waterweg et Rotterdam, vers Anvers, Hambourg, Surabaya et San Francisco. Et elle n'avait jamais vu les immenses digues qui protègent la Zélande de la mer.

— Je suis la fille du Pirée.

Elle dévorait la mer des yeux.

— Oui. Mais le monde est devenu très petit. Tout sous un seul toit, comme disent ces sinistres supermarchés. Plus facile pour le capitaine Lingard.

— Que nous reste-t-il de possible ?

Les derniers rayons du soleil mirent de l'argent sur une huileuse mer d'été. Tout était calme. Devant eux, la mer du Nord s'étendait à perte de vue. Un phare commença à clignoter et des bouées répondirent : le chenal d'Anvers et du Waterweg. Derrière, le polder s'étendait comme la mer ; le vent rabattait leurs cheveux – il y a toujours du vent sur Walcheren. Sur leur droite, les installations apparemment insignifiantes du Plan Delta qui avaient aboli chez les Hollandais la hantise de la mer. Stam frissonna, il se sentit soudain glacé. Que leur restait-il de possible ? Lucienne contemplait ce paysage avec l'enthousiasme de ses vingt ans ; Stam ne voulait plus le voir ; il rêvait d'horizons plus vastes et moins *tristes*. Les rochers, les tamaris et les glauciennes de la côte atlantique ; les chênes-lièges, les pins parasols et les mimosas du Midi. Il aurait voulu être le capitaine Lingard, et sentir l'odeur de muscade d'une crique de Java dans les années quatre-vingt. Il se sentit vieux et fatigué, comme cette poignée d'administrateurs des Indes Hollandaises que ne quitterait jamais leur nostalgie des mers lointaines et de ses odeurs enivrantes. Ils doivent être presque tous morts maintenant, mais peut-être en restait-il quelques-uns qui arpentaient tristement les rues de Voorburg et de Wassenaar en souhaitant retrouver leurs vingt-deux ans.

— Nous irons à la frontière. Nous y serons à la nuit.

— N'est-ce pas dangereux ? On pourrait nous voir, non ?

Il sourit ; elle voulait que ce soit dangereux.

— Non. Vous comprenez, quand un garde-frontière voit un homme et une femme arriver en moto un soir d'été et aller se promener dans les prés, il ne pense pas à la contrebande. Nous avons le meilleur camouflage qui soit.

— Mais ça n'est [pas] un camouflage, dit-elle.

Il s'arrêta sur un chemin désert et poussa la moto dans un épais buisson.

— Comme le dernier des Mohicans.

— Est-ce que ça ne serait pas terrible si nous ne la retrouvions plus ?

— Aucun danger. Ça n'est pas la première fois que je joue aux indiens par ici.

Il prit son bras et s'engagea dans les champs. Il faisait presque nuit, et les branches basses leur fouettaient le visage ; les ronces agrippaient leurs pantalons. Le sol était inégal ; il n'était pas du tout facile d'avancer. Il serra son bras brusquement ; ils s'accroupirent, s'agenouillèrent, s'allongèrent dans les fougères humides qui leur ruisselaient dans le cou. Il y eut un soudain bruit de bottes sur le sentier sablonneux ; ils se firent tout petits.

— Un garde-frontière, lui dit à l'oreille une sauterelle. Ne bougez pas, même si ça vous démange.

Elle ne fit pas un geste ; il entendait sa respiration filtrer entre ses dents. Les bottes s'éloignèrent dans le silence.

— Il doit y avoir un ami dans les parages ; il nous a certainement repérés, nous et le garde, fit la sauterelle, mais nous ne le verrons pas.

La veine du cou de Lucienne avait cette palpitation qui vous coupe le souffle ; elle était couchée, la tête enfouie sous la bruyère et les yeux tournés vers le ciel, écoutant les bruits de la nuit. Un froissement nerveux de petits animaux se déplaçant. Une chouette hulula à quelques mètres d'eux ; il y eut des bruits inquiétants dans les fougères. Elle avait un peu peur ; autour d'elle tout était déplacement furtif et bref assaut. Quoi que ce soit, c'était féroce. Bêtes de proie ; chats sauvages, hermines, renards. Une chauve-souris battit des ailes juste au-dessus d'elle, sorcière ou apparition, noire sur le ciel pâle ; elle étouffa son sursaut en se blottissant contre lui.

Elle se retourna lentement pour soulager sa hanche ; elle sortit son bras et le glissa autour de lui, en une silencieuse demande de protection. Il lui offrit l'appui du sien et écarta les fougères de son visage. Elle se sentit au chaud et en sécurité. Il embrassait doucement ses cheveux ; sa bouche n'était qu'à un centimètre de son oreille.

— Que font les autres ?

— Quels autres ?

— Ceux qui viennent en moto ?

— Ils font l'amour dans les champs.

— Alors faites-moi l'amour.

Ce fut comique ; il leur fallait remuer lentement, très lentement et sans faire de bruit. Elle portait un nombre exaspérant de vêtements qu'il devait défaire l'un après l'autre ; elle crut mettre une heure à passer son bras dans son dos pour défaire l'agrafe de son soutien-gorge – ce geste anodin qu'une femme fait quotidiennement sans plus y penser. Ses mains étaient froides et humides à cause des satanées fougères ; quand elle put enfin les poser sur ses seins, c'était de la glace sur le feu ; son corps était brûlant, comme de fièvre. Elle serra les dents pour tenter de réfréner ses tressaillements, et ses halètements de machine à vapeur asthmatique.

— Pardon ; je ne ferai plus de bruit.

— Vous ne faites pas de bruit.

— Non ? Je croyais faire un raffut d'enfer. O la bella signorina putana madonna ; pardonnez-moi, j'essaye de ne plus trembler. Ciel, ne sont-ils pas durs ? Comme deux canons de fusil pointés sur vous. J'ai l'impression qu'à tout moment ils pourraient s'allumer comme deux ampoules électriques.

Elle poussa un long soupir et chassa toute la tension de son corps.

— Vous allez avoir un mal de chien à me retirer mon pantalon. Oh, merde, pourquoi est-ce que c'est si long ? Laissez-moi faire ; je sais

comment m'y prendre.

« Je voudrais être détruite. Anéantie. *Je veux succomber.* Je veux donner, donner, donner, donner. *Donner.*

« *Ciel*, vous me faites mal, mais je veux. Si je fais du bruit, mettez-moi la main sur la bouche.

« La terre tourne mais ce n'est pas la terre qui tourne c'est moi. *Je sème à tout vent*, comme Larousse.

« Laisse-moi souffler une seconde. *J'ai le vertige.* Non, ça va ; laisse-moi seulement souffler une seconde.

« *La vache*, qu'est-ce que j'ai l'air ridicule, troussée comme ça, avec tous mes habits roulés sous le menton ou descendus sur les chevilles. Ça pique, ces saloperies de fougères. Et je suis sûre qu'il y a des fourmis. Je m'en fous.

« Folie de lune – magnifique. Je suis heureuse comme une reine. Je ne crains nulle mort.

— Lucienne... Lucienne... je vais te rhabiller ; tu vas prendre froid. Mais ne te lève pas. On distinguerait ta silhouette. Si tu rampes jusqu'au sentier, tu seras dans l'ombre. Non, ce n'est pas grave si quelqu'un vient ; il ne verra rien qu'il n'ait déjà vu auparavant. Non, ils ne patrouillent pas à intervalles réguliers, ce serait trop facile. Ils reviennent parfois inopinément. Mais tant pis.

— Merveilleux. Est-ce que tu es sûr de retrouver la moto ? Rentrons ; vite.

Un peu plus loin sur la route – ils filaient doucement et presque sans bruit – une jeep était garée. Une torche leur lança un éclair ; une main leur fit un signe amical. Ils poursuivirent leur croisière ronronnante jusqu'à la grand-route, où il donna brusquement toute la puissance du moteur.

— Je ne peux plus bouger, Seigneur, je suis toute courbatue, soupira Lucienne. C'est l'amour ou la moto ?

— Les deux sans doute. Je vais te masser. Mais il faut d'abord manger. Tu as faim ?

— Une faim de loup.

— Bien. Un punch pour commencer ?

— Oh oui, oui. Ah, il fait bon ici, je brûle. Mais il faut que je me lave avant que tu me masses.

— L'eau chauffe. Je vais faire des tartines.

Quand il revint, elle s'était enveloppée dans une vieille robe de chambre à lui ; elle mangea trois épaisses tartines.

— Est-ce que tu aimerais que je mette du parfum ?

— À des moments comme celui-ci, beaucoup.

— Je n'en ai jamais mis, mais je vais m'en trouver. Qu'est-ce que tu me conseilles ?

— Laisse-moi ce soin. Je vais m'offrir le plaisir de t'en choisir un. Voilà ton punch.

— Donne-moi aussi une cigarette. *La vache*, c'est brûlant.

— Alors, attends que ça refroidisse.

— Je n'ai pas envie, mais il faudra bien. Oh que je suis raide. Et ce massage ?

— Il vient. Qu'est-ce que tu portes là-dessous ?

— Rien. Alors j'attends que tu en fasses autant.

— Mademoiselle, vous apprenez vite.

— Il le faut. Oh, mes seins. *Sacrées fougères. Sacrée moto.*

— *Sacrée* fornication, fit-il joyeusement. Tu es une femme faite pour l'amour, poursuivit-il avec sérieux. Je le pensais, et je ne m'étais pas trompé.

— Je suis au moins faite pour t'aimer. Je ne m'étais pas trompée.

— Peut-être sommes-nous très idiots. Mais on ne résiste pas au coup de foudre.

— Et on n'a pas envie d'essayer.

— Tant que tu n'imagines pas que je fais la chasse aux vierges.

— Celle-ci ne demandait que ça. Je voudrais croire une chose : c'est que je ne serai pas un oiseau de malheur.

Il embrassa tendrement son dos. Mais maintenant, se disait-il, il faut que je règle la question de Solange.

Les rencontres des adultères, furtives et pleines de précautions, deviennent à la longue fastidieuses, mais au début elles font partie du jeu passionnant de l'amour. Stam et Lucienne n'étaient pas adultères, sauf du point de vue strictement technique, mais la nécessité de discrétion les faisait se conduire comme s'ils l'étaient. Elle joua le jeu avec entrain. Elle ne le voyait jamais à Bruxelles ; il laissait des messages chez elle. En Hollande, ils se retrouvaient en des lieux à chaque fois différents ; ils ne se montraient pas en public, et, même au pavillon, ils tâchaient d'éviter les rencontres. Ils sortaient la nuit en moto, allaient dans des endroits mystérieux à des heures étranges, où ils ne rencontraient que d'autres contrebandiers, des amants et des poètes. L'anonymat des grandes villes leur fit faire des séjours de plus en plus fréquents à Amsterdam.

— Je suis né dans cette ville, fit-il un jour. Je n'y ai jamais vécu, mais j'aimerais y vivre. C'est la seule ville de Hollande qui ait une aristocratie et des bas-fonds. Les autres villes n'ont que des bourgeois – ici il y a une *noblesse* et une *canaille*.

— J'y ai vécu.

— Et tu aimerais y vivre à nouveau ?

— Avec toi, oui.

— Sais-tu que je voudrais t'épouser ? Que je veux être respectable.

Il ne revint pas sur ce sujet, mais il ne cessait de le hanter. Toute

une série de projets prenait forme dans son esprit. Acheter une maison à Amsterdam. Se débarrasser de Solange. Faire disparaître Gérard de Winter qui lui était devenu odieux.

Pour prendre sa décision au calme, il décida de partir une semaine dans le Midi.

C'était symptomatique de son malaise, car on n'abandonnait pas ainsi ses affaires – il les avait toujours suivies pas à pas, comme un chef surveille son orchestre, l'oreille tendue pour repérer la moindre note discordante, une harmonie traînante, un tempo inégal. C'est cette attention de chaque instant qui lui avait valu son succès ; c'était la première fois qu'il prenait une telle liberté – cela n'allait pas. Il devait faire autant attention qu'auparavant – si ce n'est plus.

Il partit pourtant dans le Midi, et arpenta la côte de Toulon à San Remo, une région qu'il appréciait. Peu émotifs les gens d'ici – pas romantiques pour un sou. Le mythe des idylles sur la Côte d'Azur est absolument ridicule, c'est au nord qu'il faut aller pour ça ; nous avons le climat qui convient.

Gérard de Winter, considérait-il, n'avait plus de raison d'exister. Né à Amsterdam de père belge et de mère hollandaise. Vécut avec sa mère jusqu'à l'âge de quatre ans, quand son père offrit de le reconnaître et de l'élever comme son fils. La mère accepta – ne sait pas pourquoi ; ne veut pas savoir. Plus jamais revue. Pas de rancœur – elle avait probablement dû croire sincèrement qu'elle agissait pour son bien. Pas de rancœur contre son père non plus. Il ne l'aurait peut-être jamais fait si sa femme avait vécu – ou s'il avait eu des enfants légitimes. Ne vais pas être ingrat, pourtant. Fus élevé, envoyé dans la meilleure école de Bruxelles, ai hérité de l'hôtel et de tout le reste à sa mort. Pas la peine de se demander pourquoi il l'a fait – il l'a fait. Remercie-l'en.

Mais dois-je toujours quelque chose à Gérard de Winter ? J'ai joué son rôle consciencieusement durant des années, j'ai fait de mon mieux pour lui, avec lui. S'il n'y avait pas eu la guerre, je serais toujours, sans aucun doute, un personnage connu et considéré dans la région d'Ostende. J'ai fait de mon mieux, et quand j'ai épousé Solange, j'ai pensé que je faisais quelque chose de bien, qui aurait satisfait mon père. Une fille du pays, jolie, élégante, intelligente, qui réussirait. Et j'avais raison – elle réussit parfaitement.

Je ne veux pas penser à ma vie avec Solange. Mais je ne dois plus rien à Gérard de Winter. Je me suis toujours senti plus hollandais que belge. Je ne sais même pas le nom de la rue où je vivais quand j'étais gosse, et pourtant j'ai toujours eu de l'amour pour Amsterdam – le sentiment d'y appartenir. Je n'ai jamais ressenti cela ni à Bruxelles ni à Ostende.

Quant à Stam – je lui dois certainement beaucoup. Beaucoup plus

qu'il ne m'est facile de l'exprimer. Ce n'était peut-être pas quelqu'un de particulièrement séduisant, mais je me sens une parenté avec lui. Il était lui aussi à la dérive, sans famille ni racine – il avait tenté de faire de l'armée sa vie. Je me demande s'il existe toujours des gens qui ont connu Stam personnellement. Sûrement, à Maastricht, ou par là autour. Il y a peut-être même des gens qui savent que je ne suis pas Stam.

Il est mort en brave, et seul. Sa mort n'a jamais été officialisée, et ses témoins sont enterrés dans la même tombe que lui. À l'exception d'un seul – ce soldat à l'accent souabe. Peut-être y a-t-il dans un champ de patates entre Stuttgart et Pforzheim un bonhomme qui sait que Stam est mort. J'aimerais bien rencontrer le bonhomme, lui payer un verre et lui raconter qu'il y a une vingtaine d'années il m'a descendu.

Avoir été Stam – pour essayer, puis temporairement, puis de plus en plus longuement, et pour finir de façon permanente – est-ce que cela m'a changé ? Est-ce que cela a fait de moi une personne différente ? Oui, parce que maintenant quand je joue un rôle, c'est celui de l'hôtelier belge, Gérard de Winter. Si je n'avais pas été Stam, est-ce que je serais devenu un campagnard, un amoureux de la nature ? Cela fait authentiquement partie de moi. Stam a été le premier à me faire observer les arbres, les fleurs et les animaux, mais cela fait quand même partie de moi. Je me demande qui étaient mes grands-parents. Le père de ma mère devait être une petite fripouille amstellodamoise, et celui de mon père – il ne m'a pas raconté grand-chose dont je me souviens sur son père, mais il devait plus être du genre à aimer la chasse et les fleurs. Est-ce qu'en fin de compte je devrais mes inclinations à mon ascendance belge, à mon sang de Winter ? Ce serait amusant.

Où donc est cet hôtel où vit maintenant le baron ?

Quelque part par ici. N'était-ce pas à Menton, ou l'une de ces monstrueuses villas du cap Saint-Martin ? Allons rendre visite au vieux bonhomme. Doit être complètement gaga à cette heure, mais c'est un individu précieux. Il était le supérieur de Stam, et même dans ses beaux jours il n'a pas soupçonné une seconde la supercherie. Il m'a permis d'investir complètement la personnalité de Stam, de l'authentifier par des monceaux de paperasses, d'être certain que je n'aurais pas de difficulté à faire renouveler un passeport ou un permis de conduire. Dieu merci, il y a encore des petits fonctionnaires qui se laissent impressionner par un titre de baron.

Ce fut, si l'on veut, une coïncidence que le baron ait été heureux de trouver un locataire pour sa maison – un locataire sympathique et fiable. Son vieil ami le capitaine Stam était un bon garçon ; un garçon sérieux. Une chance qu'il ait justement été à la recherche d'une petite

maison à Amsterdam ; une chance qu'il en ait parlé en passant. Bon, il allait écrire une lettre d'introduction à cet imbécile de notaire.

Le baron savait, au fond de lui-même, qu'il ne quitterait plus jamais l'air embaumé de Menton pour les brouillards de la Hollande, mais il voulait tout de même se réserver la possibilité d'un retour. Un simple bail annuel, donc. Stam en fut tout à fait satisfait.

Il savait pertinemment que le seul contact que le baron aurait dans l'avenir avec la Hollande serait l'annonce encadrée de noir dans le *Rotterdamse Courant*, avec ses initiales et ses titres au grand complet. Ordre d'Orange-Nassau. Ordre du Lion des Pays-Bas. Légion d'Honneur. Mais le vieux bonhomme ne se laisserait pas achever aussi facilement. Il allait toujours se baigner chaque jour ; cela faisait un bien infini à ses bronches. Et cet astucieux médecin français qui le bourrait de pain de seigle, de sauge et d'ail ; excellent régime pour la circulation. Il n'était pas encore proche de la mort ; oh non ! Mais une maison inhabitée perd vite de sa valeur ; c'était certainement une idée excellente que Stam aille occuper la maison de l'Apollolaan.

Stam fit calmement le tour de sa nouvelle maison ; il était empli de cet étrange, et tout récent, désir de vertu, de permanence, de vie bourgeoise, et chercha à le satisfaire en faisant des expéditions dans les magasins d'ameublement pour voir, imaginer, et parfois acheter.

S'il pouvait supprimer de Winter, il ne serait plus jamais question de jouer le personnage de Stam. Il serait Stam pour de bon. Il était sûr que Solange serait d'accord. Cela lui offrirait la pleine et entière propriété de l'hôtel avec toute liberté d'agir à sa guise. Elle le faisait déjà, mais qui sait ? – peut-être elle aussi souhaitait se remarier. Ce ne serait que justice – ce mariage n'avait pas été une réussite pour elle non plus.

Oui, il faudrait échafauder quelque chose. Soudaine et inattendue disparition de Gérard de Winter, à l'étranger peut-être. Un accident de la route ? Difficile. Solange viendrait reconnaître son corps. Difficile, mais pas absolument impossible grâce à ses bonnes relations. En attendant, il s'emploierait à rendre cette maison habitable et douillette. Ne rien dire à Lucienne pour l'instant. Il fallait que ce soit inattaquable. Une fois de Winter mort, il pourrait épouser Lucienne. Il pouvait déjà l'épouser, en tant que Stam. Mais il reculait devant cette idée. Une trop grosse tromperie. Il ne voulait plus tromper personne maintenant.

Lucienne aussi pensait à l'épouser. Elle n'y croyait pas trop. Les exemples qu'elle connaissait du mariage n'étaient pas très encourageants. Son père, tout d'abord, avec sa collection de poules. Elle ne connaissait personne qui avait fait une réussite d'un mariage, et de toute façon cette idée allait à l'encontre de ses principes les plus

chers, qu'elle n'avait pas totalement abandonnés à vingt-deux ans. Le mariage était trop souvent une tromperie. Une hypocrisie, une illusion. Cela n'apportait rien et vous handicapait. Comment pouvait-on marcher droit dans la vie à partir de là ? Se marier n'était souvent rien d'autre que de devenir une putain. Une putain bénie, une putain légale. Elle connaissait son répertoire.

Pourquoi son amant, son capitaine, son Roi Tom, voulait-il sacrifier aux conventions ? Cela ne valait rien pour un contrebandier de se marier ; c'était même un danger. Un poème – genre de – qu'elle avait appris à l'école : « *Des mains blanches se saisissent de la bride / Écartant l'éperon du talon de la botte.* » Un langage à faire rougir, mais sensé. C'était une faiblesse.

Un homme comme lui ne pouvait pas se marier. Stam marié lui était aussi inconcevable que Pierre Abélard marié. Et elle, comme Héloïse, était plus que satisfaite d'être sa maîtresse. Elle pouvait le perdre en l'épousant. Elle ferait mieux de refuser. Catégoriquement. C'était un élan romantique chez lui. Il était très romantique. Elle aimait cela, mais c'était dangereux. Elle devrait faire très attention de ne pas avoir une influence pernicieuse sur lui.

Mariée, avec une tapée de gosses – c'était le pire qu'on pût imaginer. Avant même d'avoir compris ce qui se passait, on se retrouvait entouré d'une horde de fonctionnaires désireux de vous faire payer des impôts, obtenir des allocations familiales, régler votre redevance télé et vous inscrire à une paroisse ; vous faire voter et participer à la vie de la communauté et être de bons citoyens. Ça n'allait pas. À compter du jour où leur nom apparaîtrait sur les bans, ils seraient foutus.

Que ferait-elle si elle tombait enceinte ? Cela pouvait se produire n'importe quand. Elle ne s'en faisait pas ; elle porterait cet enfant avec amour et loyauté. C'était exactement comme la *Sixième Symphonie*. Joie et insouciance du bonheur dans le premier mouvement, paix intégrale et pureté dans le second, ivresse dans le troisième. Et maintenant l'accomplissement de l'amour du finale. Elle avait presque fini sa *Sixième* ; elle était prête pour la puissance et la splendeur de la *Septième*, la plus belle.

Elle était heureuse. Heureuse dans son corps, apaisé. Heureuse dans son esprit, enfin certaine d'avoir rencontré quelqu'un à l'honnêteté aussi farouche que la sienne. Sa parole était aussi irrévocable que la sienne. La vérité nue ; lumière et champagne. Il ne s'était pas marié jusque-là parce qu'il n'avait pas rencontré son égale. Maintenant elle voulait démontrer que cette attente n'avait pas été vaine.

Allongée sur le banc, un coussin sous la tête, une cigarette à la bouche, Lucienne lisait *la Rescousse*. Stam, immobile devant la fenêtre,

réfléchissait en fumant un cigare dont, entre deux bouffées, il regardait se dérouler le ruban de fumée, comme si cela l'aidait à se concentrer. Le temps était couvert, mais calme, ni chaud, ni froid, d'une sorte de neutralité tolérante – très hollandais. Il regardait par la fenêtre, mais se retournait de temps à autre pour l'examiner. Elle était confortablement installée, un genou relevé pour soutenir son livre, les cheveux presque dans la bouche, les traits de son visage et les lèvres lourds et durs. Ses yeux se relevèrent pour le regarder avec une sorte d'anxiété amoureuse, comme pour s'assurer qu'il était toujours là. Ils croisèrent les siens qui l'observaient ; elle sourit et rabattit le livre sur son ventre.

— Lingard se conduit comme un imbécile, selon moi.

— Il n'était pas très raffiné.

— Être stupide à ce point ! Je veux dire que tu es aussi un idéaliste, mais il est tellement nouille. Tu n'es pas comme ça.

Je me demande, se dit-il.

— Il ne faut pas faire l'erreur de le juger selon les mœurs d'aujourd'hui. Anglais ; de l'époque victorienne, pour ne rien arranger. Les Anglais ne sont pas comme nous ; ils ont une autre conception de l'amour. Mais le monde a changé ; même les Anglais ne sont plus comme ça ; s'ils l'ont jamais été, ajouta-t-il pensivement.

— Est-ce que tu m'aimes vraiment ? Tu aimes être avec moi, c'est sûr, mais est-ce que tu m'aimes ?

— Oui je n'aime pas le dire, parce que le dire ça n'a jamais le poids que ça devrait avoir. Mais je le dirai quand même. C'est vrai.

— Mais pourquoi ? Il doit y avoir quelque chose en moi qui vaut la peine que tu l'aimes.

Il regarda la fumée de son cigare comme si la réponse s'y trouvait.

— Tu es une femme d'action, faite pour l'action. La plupart des femmes attendent, tissent leur toile, intriguent, conspirent, se reposent sur leurs hommes pour faire. Tu n'es pas comme ça ; c'est une qualité rare. Tu ne pourrais pas être un sourire incarné et vivre de ton sourire. Les femmes comme toi tendent à être des fanatiques.

— Oh oui.

— Comme je-ne-sais-plus-son-nom dans ton livre, le Norvégien, quand il fait sauter le bateau. Je te vois faire cela. Il n'y a que ceux du Nord pour faire cela. Moi, je n'aurais pas le courage.

— Tu as raison. Je suis d'accord avec Jorgenson ; j'aurais aussi fait sauter le bateau. Mais ça n'est pas très intéressant une femme comme ça.

— Si. Ce sont des femmes intéressantes. Mais elles doivent faire attention de ne pas devenir malheureuses. Je ne veux pas te laisser devenir malheureuse. Je pense à te rendre heureuse. Et à discipliner cette tendance dangereuse qu'il y a en toi. Je veux t'épouser. Je

connais tes objections, mais tu m'idéalises, tu sais. – Il eut un sourire. – En fait je suis très rangé et fort peu aventureux. Sinon mes affaires ne marcheraient pas aussi bien. Je veux arrêter de courir dans tous les coins, d'aller à Bruxelles, et vivre calmement à Amsterdam où personne ne me soupçonnera jamais d'être un contrebandier. J'investirai mon capital à la Bourse – pour passer d'un genre de piraterie à un autre. Les entreprises sont toutes des pirates, tu sais ; le seul avantage – à leurs yeux – c'est que c'est de la piraterie légale, au moins à cinquante pour cent. Tu serais absolument révoltée si tu savais. Nous pourrions venir ici les week-ends – acheter un yacht, peut-être.

Elle sourit.

— Est-ce que tu seras assez malin pour me faire faire tout ce que tu veux ?

— Probablement.

— Est-ce que tu es donc si riche ? C'est pas que ça m'intéresse tellement.

— Ça fait des années que je gagne des sommes appréciables, et que je n'en dépense pas un centime.

— Merveilleux. Bon, je t'épouserai peut-être ; je ne crois pas avoir envie de passer toute ma vie à travailler dans un garage. Et je t'ai promis d'être tout entière à toi ; si cela signifie t'épouser, je t'épouserai. Mais j'insiste sur le yacht.

— Voudrais-tu que j'entame cette colossale entreprise de subornation en t'offrant une voiture ? Une voiture féroce, c'est ce qu'il te faut.

— Une voiture ? pour moi ? Sûrement pas – tu es dingue.

— Et pourquoi ? Je songe de toute façon à me débarrasser de la Mercedes ; elle commence à être un peu poussive. Mais tant qu'on y est, il faut que je t'avoue un secret. J'ai depuis quelque temps une maison à Amsterdam. Il faut que je la fasse installer ; je n'ai fait qu'y camper pour l'instant. Nous y vivrons. Et tu pourras laisser traîner ta voiture devant ; insolemment. Laisse-moi faire ; je vais te trouver quelque chose de bien. Fièvre et rapide.

— Et tu as fait tout ça en douce !

— Est-ce que tu voudrais que je n'aie plus le moindre secret ? Que je te dise tout immédiatement ? Que je ne fasse rien sans te demander d'abord la permission ?

— Ah non ! Tu serais aussi triste qu'une vitrine de magasin. Mais tu perds de ta ressemblance avec Lingard.

— Mais je ne ressemble pas vraiment à Lingard. Il faut que tu abandonnes tes illusions à mon sujet.

— Laisse-moi les abandonner en douceur. Mais j'ai hâte de voir cette maison.

— Tu sais ce que je veux ? Une maison qui me fasse penser à toi. Je veux vivre quelque part où il y ait des vêtements qui gardent ton odeur, un lit qui garde ta marque. Des verres qui renvoient ton reflet.

La fois suivante elle avait un paquet pour lui.

— Je t'ai acheté quelque chose. Pas grand-chose ; mais je pense que ça te fera plaisir.

— Qu'est-ce que ça peut être ? On dirait un tableau. C'est un tableau.

— Je crois même que c'est une belle pièce. Mon père m'avait appris des choses sur la peinture, et j'ai continué depuis. Je ne l'ai pas payé cher – je crois que j'ai fait une belle affaire.

— Il est superbe, fit-il visiblement ravi par le paysage enneigé de Breitner. – Il me fascine déjà complètement.

— Je l'ai acheté pour ta maison, parce que tu disais que tu voulais y mettre quelque chose que j'aurais choisi moi-même. Je suis contente qu'il te plaise.

— Qu'il me plaise ? Mais je suis totalement ébloui. Et puis je me sens un peu bête avec le cadeau que j'ai pour toi.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une surprise, qui a maintenant perdu toute sa valeur. Regarde à côté de l'appentis.

Lucienne n'en fut pas moins surprise quand elle découvrit le coupé Mercedes blanc, se glissa derrière le volant et huma l'odeur du cuir fauve, puis ouvrit le capot pour admirer en connaisseur le moteur impressionnant de la bête.

— Je pense qu'elle doit monter à 180. C'est bien ce que je m'étais toujours dit. Il suffit de payer assez cher pour arriver à acheter quelqu'un. Je t'épouserai.

— J'ai un certain nombre d'affaires plutôt barbant à régler en Belgique. Ensuite tu pourras me rejoindre à Amsterdam pour équiper la maison. Il y a de quoi faire ; je ne me suis occupé que de l'essentiel.

— Je ne veux pas venir avant que tu aies tout arrangé. Mais je commence à bouillir d'impatience.

— Je suis contente de te voir, fit gentiment Solange. Il était temps que tu nous fasses un peu l'honneur de ta compagnie. Ce n'est pas que j'aie l'intention d'en jouir longuement, parce que j'ai grand besoin de vacances. Tu peux t'arranger pour rester ici une quinzaine ?

— Je pense que oui. On approche de la pleine lune, et on a l'air parti pour une période de beau fixe. Il n'y aura guère de passages dans les deux semaines qui viennent. Prends tes vacances ; je m'occuperai de l'hôtel pendant ce temps.

— Le nouveau serveur, l'italien, il faudra l'avoir à l'œil ; il cherchera sûrement à profiter de mon absence.

— Entendu. J'aimerais que nous ayons une conversation sérieuse avant ton départ.

— Oui. Je sentais venir quelque chose.

— Maintenant, alors ?

— Si tu veux.

— Bien. J'ai l'honneur de t'informer que tu seras bientôt Madame Veuve de Winter.

Solange partit d'un grand éclat de rire ; elle n'était pas belle quand elle riait, mais cela lui fit plaisir de lui voir cette réaction.

— Je me disais bien qu'on arriverait tôt ou tard à quelque chose de ce genre. Tu es un original, Gérard. J'ai toujours apprécié cela chez toi. Mais qu'est-ce que ça changera ?

— Tu auras le plaisir d'hériter de cet hôtel. Il faudra s'y prendre soigneusement ; je ne me suis pas encore décidé quant à la meilleure façon de procéder ; il faut trouver un témoin respectable pour assister à cette regrettable disparition. Toi, bien sûr, tu pourras me reconnaître, mais il nous faut quelqu'un d'autre. Tu ne voudrais quand même pas qu'on pense que tu m'as descendu, conclut-il avec un sourire.

« Je pense qu'un de ces jours tu verras apparaître un policier, tout sympathie et embarras, sur le pas de cette porte. Il se sera produit un malheureux accident. Sois extrêmement prudente, surveille ce que tu dis, et ne te précipite pas pour identifier mon corps. Fais plutôt traîner les choses en disant que c'est impossible, incroyable, impensable, tout ce que tu veux ; qu'il doit s'agir de quelqu'un d'autre.

« Tu vas donc devenir seule et unique propriétaire de cet établissement, qui, grâce à toi, a acquis une valeur considérable, et dont tu pourras dorénavant disposer à ta guise. Il y a aussi un autre avantage ; il sera sans doute plus agréable d'être veuve que munie d'un mari, même si c'est un mari à éclipses. Je continuerai bien sûr à approvisionner Gilbert en beurre. Et si nous devons nous rencontrer par hasard dans la rue, à Hambourg par exemple, disons... que j'apprécierais que tu ne me reconnaisse pas, hein ? Est-ce que mon plan te convient ?

— Je pense que oui. Je te connais assez bien pour savoir que tu es la seule personne que je puisse croire sur parole, alors je ne te demanderai pas de mettre ça par écrit.

Ce fut son tour de rire.

— Non, ça ne serait pas très malin. Nous pourrions passer des heures agréables – à craindre chacun que l'autre ne cherche à le faire chanter. Nous devons être complices dans cette affaire délicate.

— Quand j'apprendrai ta mort, je serai pleine de remords. Je ne pense pas qu'il faille chercher à cacher le fait que nous vivions chacun notre vie. Nous nous sommes toujours bien entendus – rien de tel que

la vérité.

— Je pense que ce détail complétera parfaitement le tableau. Bon, ma chère, il ne me reste plus qu'à te souhaiter de passer d'agréables vacances. Désolé que nous ne puissions passer mes derniers jours ensemble.

— Est-ce que ta décision n'est pas un peu précipitée ?

— Les affaires, ma chère. J'ai l'impression que les Hollandais commencent à devenir curieux – j'ai l'intention de me perdre encore un peu plus dans la nature. Mais si tu apprécies que je sois un homme de parole, moi j'apprécie que tu ne poses jamais de questions. Ce fut un mariage malheureux, mais une association parfaite.

— Tu peux compter sur moi, dit Solange en souriant. Mon cher Gérard, tu es un mari très prévenant.

— Juste réciprocité, ma chère. Nous avons toujours cherché tous deux à en tirer le meilleur parti possible.

Quelle scène répugnante, se dit-il, en avalant le potage servi avec art par le nouveau garçon italien. Si Lucienne avait assisté à cette discussion, cela l'aurait assez révoltée pour qu'elle me tue. Bon, ça va se finir.

On ne devrait jamais dire des choses pareilles sans se demander précisément ce qu'elles signifient.

— Ben, est-ce que je pourrais venir te parler ; et puis offre-moi un verre.

— Entre. Qu'est-ce que tu veux ? J'ai un bon whisky que ces Anglais m'ont donné.

— Oui, un whisky. C'est fête.

— Je m'y attendais. Tu as l'air si heureuse depuis quelques semaines.

— Je songe à me marier.

— Bon ; à ta santé ! J'aurais dû le deviner. J'en avais peur, je peux te l'avouer. Tu connais mes sentiments à ton égard.

— Tu m'en veux ?

— T'en vouloir ? Non, sûrement pas. Je suis dans une rage folle, mais pas contre toi. Le salaud. Montre-le-moi – je le réduirai en miettes.

Elle rit.

— Ben, arrête, fais pas l'idiot.

— Jeune ou vieux ?

— Plutôt vieux. Deux fois mon âge.

Il secoua la tête misérablement.

— Lucienne... et tu pourrais avoir n'importe qui.

— Merci. Je suis contente de ce que j'ai.

— Alors tu nous quittes, j'imagine ?

- Ça me fait plus de peine que je ne l'aurais cru.
- Ça ne t'en fait pas autant qu'à moi. J'aurais préféré voir partir n'importe qui d'autre que toi. Quand ?
- Je ne sais pas exactement. Dans un mois, environ.
- Bon, maintenant que la saison est finie, on va se prendre un jour de congé. Comme l'an dernier, tu te souviens ? On s'était bien amusés. Ils n'auront qu'à acheter leur essence ailleurs pour une fois. Les mécanos pique-niquent.
- Je viendrai, bien sûr. Et je paierai la tournée.
- Dis, Luce...
- Oui ?
- Si jamais... je veux dire, on ne sait jamais... il y aura toujours une place pour toi ici. Et si tu as besoin de réparations pour une voiture, tu me l'amènes, d'accord ?
- Merci, Ben. Je ne l'oublierai pas. Au fait, est-ce que je t'ai dit qu'il m'a offert une auto, une sorte de cadeau de fiançailles ?
- C'est vrai ? Et pourquoi est-ce que ce salopard n'est pas venu l'acheter chez moi ?
- Coupé 220 SE. Blanche.
- Ohhh ! Je crois que je vais retirer ce que j'en disais. Plus costaud que je ne pensais.
- Est-ce que tu crois que j'aurais accepté autre chose ?
- Qu'est qu'il fait ?
- Désolée. Ça je ne peux rien t'en dire.
- Doit être dans le marché noir, fit joyeusement Bernard, pour balancer des voitures comme ça.

Un ou deux jours plus tard, elle rentra au Brouckère pour acheter des cigarettes. Un homme de haute taille se tenait devant le comptoir, un cigare à la bouche. Il se retourna soudain et ses yeux rencontrèrent ceux de Lucienne. Ce visage lui semblait vaguement familier ; le sien aussi, apparemment, car il ébaucha un sourire et porta la main à son chapeau.

- Bonjour, Mademoiselle.
- Bonjour, répondit-elle en se demandant qui donc cela pouvait être.
- Cela fait longtemps que nous ne vous avons vue. Ni Monsieur de Winter. C'est dommage.
- Monsieur de Winter ?
- De qui pouvait-il s'agir ? Il y avait là quelque chose de mystérieux. Il vit qu'il avait fait une gaffe ; son visage devint aussitôt d'une neutralité polie.
- *Mes excuses*, Mademoiselle ; je crois que j'ai dû confondre avec quelqu'un d'autre.

Il sortit précipitamment, maudissant sa stupidité.

Quelques heures plus tard elle retrouva qui c'était. Elle ne l'avait jamais vu qu'en habit. Le maître d'hôtel de ce restaurant où ils avaient souvent dîné ensemble. Celui où elle avait fait la connaissance de Stam. Fier de sa mémoire, visiblement. Qu'avait-il dit ? De Winter ? Un nom assez répandu. Ça doit être un des pseudonymes de Stam ; elle sourit.

Par curiosité, elle regarda dans l'annuaire la première fois qu'elle eut à chercher un numéro. Juste pour s'amuser. Plein de de Winter. De Winter... de la Mare, de la Mothe, de la Motte... seulement deux de Winter, l'un gynécologue à Laeken, l'autre marchand de bois à Ixelles ; elle le charrierait un peu à ce sujet. Ou peut-être ferait-elle mieux de se taire ? Il n'aimait pas trop parler de ses trafics. Il n'avait pas tort ; moins elle en savait, mieux ça valait pour elle. Elle n'avait même pas envie d'en savoir plus.

On discuta ferme au garage au sujet du pique-nique. L'idée enchantait tout le monde. Non pas que le déplacement lui-même soit une aubaine – ils avaient tous des voitures et pouvaient aller sur la côte quand ils le voulaient. Mais ça devait avoir lieu un jour de travail, ce qui était agréable, sans leurs femmes et enfants, ce qui était encore mieux, et ils voyageraient tous ensemble en car ; bonne occasion, et excellent prétexte, pour une colossale beuverie. Tout le monde savait que ce n'était pas la peine de faire du gringue à Lucienne, quand bien même elle n'aurait pas dû se marier dans une quinzaine – mais il se tramait divers projets attentatoires à la vertu de la nouvelle standardiste, qui était loin d'être un laideron.

Deux écoles de pensée s'affrontaient. L'une prônait une randonnée en Argonne, ou en Allemagne. La côte les barrait, ils y allaient trop souvent. L'autre école maintenait que la côte pouvait être ennuyeuse, mais qu'elle n'était au moins pas loin ; on aurait plus de temps pour jouer, pour boire, pour se prélasser, et pourquoi passerait-on une demi-journée au fond d'une saloperie de car avec rien d'autre à faire que de boire de la bière tiède en regardant par la fenêtre ?

Ces derniers furent majoritaires. On décida qu'on irait à Ostende, en s'arrêtant boire des coups aussi fréquemment que l'idée en viendrait ou que l'on rencontrerait un endroit sympathique. Et si le temps était trop mauvais pour faire la promenade de rigueur sur la plage, on pourrait pousser jusqu'à la frontière. Boulogne, ou n'importe où. Jusqu'au Touquet même, si on a envie. On jouera ; s'il pleut, on fera un malheur au casino, les gars.

Lucienne regarda autour d'elle avec amusement. Ces visages qui, dépassant du col grasseyé d'un bleu de mécanicien, lui étaient familiers s'affichaient aujourd'hui bien récurés au sommet de costumes du dimanche ; Robert portait crânement un chapeau de

gangster et jouait les séducteurs irrésistibles. Le car ronronnait sur la grand-route.

— Hé ! Je connais ce coin, il y a un bon café par ici. Là. Chauffeur ! Halte !

Tout le monde descendit pour le premier verre – le meilleur – à Erneghem.

Lucienne s'assit en compagnie de Robert et de deux autres mécanos à une table proche de la baie vitrée. Ils étaient assez calmes ; le voyage ne faisait que commencer et ils n'avaient pas encore eu le temps de s'échauffer. Les discussions n'étaient pas très animées, ni très suivies. Lucienne observa la salle avec curiosité.

Sur sa gauche, un peu en arrière, trois jeunes gens jouaient aux cartes en buvant de la bière. Ils portaient tous trois des cravates voyantes et des tricots fantaisie sur des pantalons noirs râpés. Des garçons de salle, qui prenaient leur repos après déjeuner – elle connaissait cette espèce. Combien d'hôtels avait-elle fait en compagnie de son père au cours de ses tournées ? Et combien de fois, plus tard, s'était-elle assise à une terrasse avec les Italiens. Ils lui rappelèrent sa jeunesse ; elle repensa aux jours heureux d'Amsterdam, avec Franco et Dario. Et le petit Nino qui était allé en prison pour avoir joué du couteau sur le Leidseplein. Légèrement nostalgique, elle écouta ce que disaient leurs voix bruyantes. Exactement les mêmes, usant des pires expressions parce qu'ils croyaient que personne ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient. Pleins de cette vitalité qui lui avait fait préférer leur compagnie à celle des jeunes Hollandais.

— ... m'a redemandé trois fois du beurre, le *scarabocchio*, avec ses cheveux dans son assiette. Je lui aurais renversé son café sur la tête.

— L'enfant prodige voulait du porridge. Du porridge, *Dio merda*.

— *Belote*.

— Et *rebelote*.

— Hé ! combien de piques as-tu, *pirla* ?

— Il n'a plus d'atout.

— *Sans atout, porco dio*.

Elle sourit. Rien de changé. Mais les mots suivants lui firent dresser l'oreille.

— T'as vu le nouveau jules de la mère de Winter ?

— *Della vecchia* ? Je les ai servis. Elle m'a fait changer deux fois une soucoupe, *la vacca*.

— Laissez-la tranquille, disait Robert. Elle est à des kilomètres d'ici ; elle est pas encore réveillée. Hé ! Luce.

— Ferme-la, fit-elle. Il y a quelque chose qui m'intéresse.

— ... au même, si son mari était toujours parti, c'est commode.

— *Putana vecchia*, on était tranquilles le mois dernier quand elle était partie. *Il vecchio*, il n'est pas du genre à te faire changer sans

cesse des soucoupes.

— Encore cœur, *dio cane* ; toujours pareil quand c'est Enzo qui donne.

— *Fuma – Toscana.*

— C'est égal, je la refuserais pas, la nuit avec la mère de Winter. Je lui dirais : « Signora, mon cœur est là... »

— Renverse pas ma bière, *pastore* !

— ... et votre mari est loin. *Lontano degli occhi...*

— Allez Luce ; debout.

— Non, allez-y, vous. Moi j'ai quelque chose à faire ; je viens tout juste de m'en souvenir. Je vous rejoindrai facilement ; je vous retrouve au casino.

Elle vida son verre d'un trait, hésita un instant, puis se dirigea vers la table des Italiens. Ils rougirent et se levèrent d'un bond. Ils avaient son âge, mais elle se sentit des siècles plus vieille qu'eux.

— Désolée de vous interrompre.

— Non, non, non, Madame, à votre service.

Elle eut presque envie de rire ; ces garçons, ils la dévoraient des yeux.

— L'hôtel où vous travaillez – c'est loin d'ici ?

— Euh, non, Madame, juste au coin là-bas. Voulez-vous que nous portions vos bagages ?

— Je n'ai pas de bagages ; je m'étais seulement arrêtée ici pour boire un café, et je vous ai entendu parler de madame de Winter...

Elle ne put réprimer un sourire ; ils avaient l'air terriblement penauds.

— Madame comprend l'italien ?

— Un peu.

— Mille excuses pour toutes ces grossièretés, Madame.

— Et cette madame de Winter – je ne la connais pas personnellement, mais j'ai entendu parler d'elle – c'est la propriétaire ?

— *La padrona, si*, mais le propriétaire, c'est Monsieur. Mais il est toujours absent, nous ne le voyons pas souvent.

— Sauf le mois dernier, glissa l'autre. Elle était partie en vacances, et c'est lui qui dirigeait l'hôtel.

— Je me demande si c'est bien la même personne que j'ai rencontrée. La quarantaine, cheveux bruns, à peu près votre taille ?

— Oui, oui.

— Les yeux bleus ? Un air très calme, très sérieux ?

— Je vois que Madame le connaît bien.

— C'est ça, oui ; ce doit être le même.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

— Non. Merci, il faut que j'y aille.

— Un petit Martini, à titre d'excuses pour ce que nous vous avons fait entendre ?

Étonnant comme ce garçon pouvait ressembler à Dario. Visiblement le chef de la bande.

— Et Madame ? Vous la trouvez belle, même si elle n'est pas très gentille ?

Le garçon sourit, légèrement amusé.

— Gentille ? sûrement pas. Elle est pas mal, mais quel caractère...

Il secoua la main de haut en bas, le geste classique qui exprime qu'il ne faisait pas bon s'y frotter.

— Monsieur ne semble pas non plus la trouver gentille, ajouta-t-il insolemment.

— Vraiment ? fit-elle d'un ton qu'elle espérait indifférent.

— Oh non. Tout le monde ici le sait. Il va s'amuser ailleurs. Il est toujours parti, on ne sait où ; en Allemagne, peut-être. Il vient un jour ou deux, tous les quinze jours environ – juste pour vérifier qu'elle ne s'est pas enfuie avec la caisse.

— Ah bon. Je l'ai rencontré à Bruxelles, je crois. Je n'aurais pas cru qu'il vivait par ici. Il roule dans une Peugeot noire, n'est-ce pas ?

— C'est cela, Madame.

— Bien, merci beaucoup. Mes amis sont partis sans moi, j'aimerais trouver un taxi. Est-ce que vous savez où il y a une station ?

— Je vais vous en demander un par téléphone.

Pauvre Lucienne ; elle échappa au moins à la vue des grimaces que se firent les garçons après qu'elle les eut quittés, aux regards entendus et aux clins d'œil finauds.

Elle ne demanda pas au chauffeur du taxi de la conduire à Ostende, mais à Bruges où elle prit un train pour Bruxelles. Il fallait qu'elle voit Stam ; il fallait qu'elle sache si tout cela était vrai. Un reste de bon sens l'avertissait de ne pas précipiter sa décision ; elle savait assez bien ce que valent les ragots d'une bande de serveurs italiens. Ils avaient un amour du scandale égal à celui d'une vieille concierge ; ils étaient capables d'inventer n'importe quoi pour se donner de l'importance, pour retenir une minute de plus l'attention d'une femme. Ceux-là seraient capables de s'imaginer qu'ils avaient fait avec elle une nouvelle conquête. Elle le savait parfaitement ; malheureusement, il était impossible qu'ils aient tout inventé. Il y avait quand même un peu trop de détails qui collaient, non ?

Ces sales gamins. Quelle blague stupide ce serait s'ils devaient encore être présents à un nouveau tournant de sa vie ?

À la gare du Midi, elle trouva un express Bruxelles-Amsterdam à quai. Elle pouvait être à Amsterdam dans deux heures. Mais on était jeudi. N'y avait-il pas plus de chances qu'il soit au pavillon ? Elle irait d'abord à Venlo.

C'était une belle journée d'automne ; étonnamment chaude – le soleil gardait une vigueur agréable. Un car la déposa à Tienray ; il lui restait un bout de chemin à faire à pied, mais elle avait tout son temps. Elle détonnait un peu ici dans ses habits de ville ; un ou deux fermiers ouvrirent des yeux ronds en la voyant sur la route. Elle avait mis un tailleur pour la sortie à Ostende ; elle portait un manteau de demi-saison, des gants montants et des chaussures à talons hauts ; un équipement assez ridicule sur une route de campagne. Heureusement le sol était sec ; ses chaussures n'y resteraient pas, se dit-elle ; elles étaient quasiment neuves.

N'était-ce pas un peu absurde de se préoccuper de la survie de ses chaussures ?

Le pavillon était désert et fermé ; propre et rangé, comme d'habitude. Il avait été là récemment, ce matin même, peut-être. Il serait là demain, vendredi – le jour chargé, où il sillonnerait les abords de la frontière sur sa moto. Était-il déjà parti en chasse aujourd'hui ? Non, la moto était sous l'appentis, prête à s'élancer sur les chemins de traverse d'entre ici et Breda. Et la Mercedes était là aussi derrière l'appentis, toujours rutilante.

Elle repensa au jour, quelques semaines auparavant, où elle l'avait utilisée, la seule et unique fois. Ils étaient partis plein Nord, à travers Nimègue et Arnhem, jusque dans la Veluwe où ils s'étaient promenés. Il était resté à côté d'elle pendant qu'elle conduisait ; elle le revoyait parfaitement. Elle se souvenait de chaque seconde de cette nuit, de son bonheur d'être dans cette voiture merveilleuse, d'être avec lui, de son exaltation. Ils avaient fait l'amour dans la voiture sur un petit chemin forestier, derrière un bouquet d'arbres. Elle remarqua avec une satisfaction amère que Stam avait soigneusement nettoyé la voiture pour lui garder un air neuf.

Elle plongea la main au fond de son sac à la recherche des clefs. Elle tomba sur un objet lourd et métallique – son couteau, que faisait-il là ? Elle grimpa dans la voiture et se dirigea vers Eindhoven, sans trop savoir ce qu'elle voulait faire. Peut-être que de conduire cette voiture, jouer de ses commandes et s'enivrer de l'odeur du cuir – cela ferait-il tomber la fièvre ? *Va*, allons à Amsterdam. Elle n'avait jamais mis les pieds dans la fameuse maison, mais elle en connaissait l'adresse.

Elle se souvint qu'il devait y avoir un vieux paquet de Gauloises au fond de son sac, et y glissa la main tout en conduisant. Encore ce couteau. Comme tous les mécaniciens du garage, elle avait toujours son couteau sur elle, pour dénuder un fil ou dégager un boulon de son emplâtre de boue, pour gratter une tache de rouille ou faire sauter le couvercle d'une boîte de fusibles. Sa place était dans la poche de son bleu, mais elle se rappela l'avoir pris pour renfoncer un petit clou de sa chaussure. Elle avait dû le mettre dans son sac sans y penser.

Ce contact froid et dur sous ses gants minces la réconforta, lui donna une sorte de satisfaction enfantine, comme de sucer son pouce. Elle le sortit pour le regarder, puis le laissa tomber dans sa poche ; elle avait besoin de ses deux mains pour conduire. La voiture était lourde et puissante, et elle n'y était pas habituée.

C'était un vrai couteau de mécanicien ; il y avait un bouton à ressort qui permettait de l'ouvrir d'une seule main et sans regarder, et une fois ouverte la lame se bloquait ; pas de danger de la voir sauter sous l'effort et venir vous mordre les doigts. Elle l'avait depuis son deuxième jour de travail, après qu'elle eut essayé, assez maladroitement, de décoincer une gâche à la pointe d'un tournevis. Elle avait rayé un centimètre de peinture, s'était écrasé la jointure d'un doigt et fait une vilaine entaille le long d'un ongle. De ce jour, elle ne s'était plus séparée du sien. Ce type de couteau était illégal ; on était supposé ne pas se promener avec. C'est avec un engin de ce genre que le petit Nino – quel imbécile – avait piqué un voyou sur le Leidseplein deux ans auparavant – non, il y a au moins trois ans.

Mais tous les mécaniciens s'en servaient ; c'étaient les seuls qui soient commodes pour le travail. C'est Robert qui le lui avait acheté, le même que le sien.

Utrechtseweg ; Rivierenlaan. À gauche, faire le tour de l'Europaplein. Dépassez le parc des expositions, et c'est l'Apollolaan. Elle se retrouva devant la maison avant d'avoir réalisé ; elle braqua brusquement pour s'arrêter, n'importe où, et sortit d'un bond, soudain tremblante, très effrayée, affreusement perdue. Elle sonna, la tête bourdonnante, sans la moindre idée de ce qu'elle allait dire.

Elle était possédée par ces mêmes démons qui hantent la haute montagne et font parfois perdre la tête aux grimpeurs les plus expérimentés lorsque le brouillard les surprend et qu'ils entendent les railleries du vent et du soleil, de la glace, du rocher.

La porte mit longtemps à s'ouvrir ; elle serra les poings au fond de ses poches dans l'espoir de faire cesser le tremblement qui l'agitait. Il ne lui vint pas à l'idée que Stam se demanderait quel pouvait être ce visiteur ; qu'il jetterait un coup d'œil par la fenêtre avant de descendre lui ouvrir. Quand la porte finit par s'ouvrir, elle était dans un tel état d'agitation qu'elle rentra tout droit sans dire un mot. Il s'effaça pour la laisser passer. Son sang-froid, sa politesse, sa haine des questionnements indiscrets – il ne se permit pas de témoigner de sa surprise à la voir débouler ainsi.

— Rentre ; quelle agréable surprise. Je n'aurais pas cru que tu étais libre.

— Congé aujourd'hui, fit-elle pour dire quelque chose, comme pour éprouver que sa bouche était toujours capable d'articuler des mots. Tout le monde est parti à Ostende, mais moi j'ai décidé de venir ici.

— Ma pauvre enfant, tu es gelée ; il fait tout de suite très froid dès que le soleil se couche. Et tu trembles. Bon, garde ton manteau jusqu'à ce que tu te sois réchauffée. Viens au salon, je vais allumer le feu ; je l'avais préparé pour une occasion. Tu te sentiras tout de suite chez toi devant un feu. Assieds-toi.

Sa voix ne le trahissait pas plus que son visage, mais ses yeux cherchaient à comprendre. Qu'est-ce qu'il lui était arrivé ? Il ne l'avait jamais vue dans un état pareil.

— Tu es bien dans ce tailleur, je ne le connaissais pas. Est-ce que tu sais que je ne t'ai jamais vue avec des escarpins. Ça sera un plaisir de plus pour moi de te découvrir sous de nouveaux aspects – comment tu es avec chaussures à talons hauts, en chapeau, en robe du soir.

Elle était affalée devant la cheminée, blottie dans son manteau, le regard perdu. Elle était livide. Bien, il continuerait à parler ; il la calmerait progressivement, la réapprivoiserait, par ses mots. Ce n'était surtout pas le moment de la toucher, de l'embrasser.

— J'ai accroché le Breitner, mais sinon il n'y a rien de fait dans cette maison. J'attends que tu me dises ce que tu en penses. Moi je n'ai pas beaucoup d'idées sur l'arrangement d'une maison ; il faut être une femme pour cela.

— Oui. – Puis elle resta silencieuse. – Oui, fit-elle à nouveau.

— Tu es épuisée, Lucienne. Heureusement, j'ai un lit pour toi ici, pour le cas où tu aurais eu l'idée de venir. Je suis peut-être superstitieux, mais il me semblait que la maison ne serait qu'une coquille vide si tu n'y avais pas un endroit à toi.

Elle avait au moins cessé de fixer le vide ; son regard s'était maintenant posé sur lui, et ce regard vibrait, mais il y avait quelque chose d'anormal dedans, quelque chose d'inquiétant.

— Tu as peut-être pris froid ? Tu as l'air fiévreuse. Et je n'ai rien à te donner. Si, il y a peut-être quelque chose qui pourrait te faire du bien – une seconde.

Parmi les achats hétéroclites qu'il avait faits en se demandant ce qu'il fallait pour que cette maison devienne un lieu où l'on puisse vivre, se trouvaient une demi-douzaine de bouteilles de champagne. Il en avait bu une ; pas mauvais du tout. Cela la réconforterait. Il était suffisamment frais, mais pour faire bien les choses, pour que cela ressemble plus à une fête, il plongea la bouteille dans un seau à glace en y déversant tous les glaçons du frigidaire. Hm ; il n'avait pas grand-chose à manger ; après le champagne elle se découvrirait sûrement une petite faim. Elle n'avait rien dû manger de la journée. Il avait du pain, et une boîte de *pâté* ; ça suffirait pour ce soir. Il ne la laisserait pas repartir travailler si elle était malade – il pouvait toujours appeler ce garage et le leur expliquer.

— Il est clair qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Voilà qui va te

remettre d'aplomb.

Il cala la bouteille dans le seau à glace et commença à défaire le papier autour du bouchon. Occupé à détordre l'attache métallique, le pousse sur le bouchon pour l'empêcher de sauter, il cessa de la regarder. Sinon il aurait pu comprendre ce qu'il lui arrivait. Mais il avait peu l'expérience d'une fille de l'âge de Lucienne. Il aurait dû penser au capitaine Jorgenson. Il savait qu'il représentait pour elle la sagesse, la solidité, l'honneur. Mais il était trop occupé à extraire le bouchon.

— Deux ou trois verres de ceci – puis au lit, à mon avis – et tout ira mieux.

Il lui tendit le verre ; elle le prit machinalement. Ses efforts pour ramener un peu de gaieté commençaient à sonner vraiment creux ; il vida rapidement son propre verre.

— Allez, bois.

Elle but. Elle n'avait pas de rouge à lèvres – était-ce pour ça qu'elle semblait si pâle ? Elle doit être malade, la pauvre. Pour se donner le temps de réfléchir, il défit la cellophane d'un cigare. Il ferait mieux de comprendre ce qui n'allait pas, et vite. Voilà que ses yeux s'étaient à nouveau perdus. Elle n'était pas malade ; il y avait quelque chose de travers, gravement, quelque part.

— Lucienne, que se passe-t-il ?

Elle releva lentement la tête, son visage était hagard.

— Je ne suis pas venue ici pour boire du champagne, ni pour aller dans ton lit. À qui il est destiné ce lit ?

Seigneur, elle était jalouse.

— Ma chérie, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Nous étions aujourd'hui à Ostende. Tous ceux du garage. Nous sommes partis en car – pour être ensemble, tu comprends, pour s'amuser. Nous avons décidé de nous arrêter où ça nous chanterait, pour boire un coup, pour faire un tour. Nous nous sommes arrêtés dans un trou qui s'appelle Erneghem.

Ce fut un choc désagréable, maintenant qu'il comprenait. Cela l'avait naturellement bouleversée. Il lui aurait volontiers épargné cette découverte. Mais ce n'était pas la fin du monde ; elle comprendrait, lorsqu'il aurait pu s'expliquer.

Il tira posément une bouffée de son cigare. Ce n'était pas la peine de répondre maintenant. Il fallait d'abord lui laisser le temps de cracher tout ce qu'elle avait sur le cœur, de s'en débarrasser. Elle allait se monter la tête, c'est sûr, mais après ça irait beaucoup mieux. Après tout ça n'était pas si grave.

— Continue. Ensuite ?

— Nous sommes allés dans un bistrot pour prendre un verre. À la table à côté il y avait trois types. Des serveurs, des Italiens. Ils parlent

toujours fort, ils la ramènent, et ils croient que personne ne comprend ce qu'ils disent.

Bien sûr – cet emmerdeur dont Solange lui avait dit qu'il fallait le tenir à l'œil. Elle n'avait pas eu tort.

— Et que disaient-ils ces trois garçons ? Est-ce que ça valait vraiment la peine d'être entendu ?

— Il y a quelques années, avant que je vienne à Bruxelles – j'étais pas très maligne à l'époque –, je sortais avec des garçons comme ça. Je parle un peu italien. Je connais le genre de conversations qu'ils ont. Tu comprendras que ça m'ait momentanément intéressée. Momentanément est un joli mot, non ?

— Je comprends. Mais pourquoi plus que momentanément ? Ce n'était que des ragots, non ?

— Des ragots, bêtes et méchants, oui.

— Alors pourquoi y accorder de l'importance ? Quelque chose qui me concerne, oui, il y a des choses peu reluisantes dans mon passé.

Elle se pencha pour poser son verre sur la table. Mieux. Parler, et le champagne commençait à faire son effet. Son visage reprenait des couleurs, ses yeux s'était radoucis ; elle avait l'air mieux dans son assiette.

— Je crois que j'en reprendrais bien encore un peu. Je me sens très fatiguée.

— Bien sûr. Je comprends maintenant. Tu as besoin de prendre un peu de recul, et tout reviendra à la normale. Je me faisais du souci ; je croyais que tu étais malade.

— Je ne suis pas malade. Je suis glacée.

— Pas vraiment. C'est ton impression du moment. Mais il n'y a rien d'important.

— Voici une phrase que je ne comprends pas.

Elle prit son verre et le vida lentement.

— Non non, pas plus ; cela me ferait tourner la tête.

— Alors je suppose que tu as vu Solange ?

— Ah, Solange, c'est son nom ?

— C'est son nom, oui. Elle a de bonnes qualités ; je ne veux pas être injuste avec elle.

— Tu l'as épousée.

— Oui. Ça n'a jamais rien signifié. C'est tout de suite devenu ce que c'est : une association de travail – rien de plus.

— Mais tu l'as épousée. Et vous êtes toujours mariés ensemble.

Comment lui expliquer que Solange avait épousé Gérard de Winter, alors qu'elle – Lucienne – avait été demandée en mariage par Meinard Stam ? Que de Winter était mort, à son nom près, puisqu'il n'avait plus de raison de vivre ? Que lui – Stam – était allé à Erneghem le mois dernier pour mettre au point la disparition de de Winter ?

Comment lui expliquer cela ? Il l'avait caché précisément parce que c'était malaisé, n'est-ce pas ?

— Écoute-moi, ma chérie, si tu veux bien. Je vais essayer de t'expliquer. J'avais décidé de ne rien te dire avant notre mariage, mais maintenant il le faut, bien sûr. Tu vois, moi, celui que tu connais, je ne suis pas le mari de Solange. Cela peut te paraître drôle – ridicule même – mais c'est comme ça.

— Ah ! Comme tu dis, c'est drôle. Mais je ne veux pas de tes explications. Mon père avait toujours des explications à fournir à toutes ses femmes. Moi je ne veux pas les entendre. Pas d'explications, pas de récriminations.

Malgré son sang-froid, Stam se mit à faire les cent pas avec nervosité.

— Qui chevauche un tigre ne peut pas en descendre. Il le faut. Mais ce sera douloureux pour toi. Je voulais seulement t'éviter cette douleur.

Elle se leva elle aussi, les poings serrés au fond des poches.

— Il faut que tu essayes de comprendre, Lucienne. J'étais Gérard de Winter. Je ne le suis plus.

— Tu ne l'es plus. Mais il y a deux semaines tu étais là-bas, avec elle. C'est une longue histoire, épargne-la-moi. Je peux aussi t'en donner des explications, je suis la fille de mon père, et toi, toi tu es le mari de ta femme. Merci beaucoup, mais je ne veux pas de ce qui appartient à une autre. Ni de ta maison, ni de ton auto, ni de toi. Je m'y suis décidée depuis longtemps, je ne partage pas un homme. Il faut que je parte maintenant.

— Non non, Lucienne ; la grande scène de rupture – tu es trop grande pour croire à ça. Je ne peux pas te permettre de croire à une histoire dont tu ne connais que la moitié. Respire un grand coup ; refuse pour un moment de te laisser emporter.

— Je veux partir.

S'il avait suivi son instinct, il n'aurait rien dit et l'aurait laissée partir. Il faut laisser le temps à la pression de tomber ; le temps des explications ne vient que plus tard. Mais il ne supportait pas de la voir partir dans cet état. Son visage miné par la souffrance l'aveugla. Il crut qu'il pourrait la dominer. Il y aurait une crise, des flots de larmes, puis elle se calmerait, et alors il pourrait lui expliquer en quoi elle avait tort.

— Laisse-moi, dit-elle.

— Impossible.

Il tenait son visage entre ses mains ; il voulait qu'elle le regarde. Elle verrait qu'il ne mentait pas. Il était possédé par une pensée. Qu'il l'aimait, qu'il ne la laisserait jamais partir, qu'elle signifiait tout pour lui.

Entendit-il le dé clic du couteau ? Il voulut attirer sa tête contre sa poitrine, la serrer dans ses bras, la protéger et la consoler. Il sentit la poussée violente de ses mains dans son effort pour se libérer, mais il ne comprit pas qu'elle l'avait tué. Cette douleur, c'était celle, dans son cœur, d'avoir été repoussé.

Plié en deux, aveugle, il chercha – peut-être une seconde – à rester debout. Il vacilla, et s'écroula sur le fauteuil qui était derrière lui.

Lucienne sortit immédiatement. Elle n'hésita pas ; son seul désir était de quitter la maison. Elle n'avait même pas retiré son manteau ; son sac pendait toujours à son bras gauche. Elle referma la porte derrière elle, et descendit machinalement la rue. Elle ne jeta pas un coup d'œil sur la voiture blanche.

Avait-elle même réalisé qu'elle l'avait tué ? Pas à ce moment-là, pas pendant quelque temps. Elle s'était libérée, c'est tout. Le couteau avait tranché les liens qui la retenaient, qui la ligotaient à une existence insoutenable. Elle n'avait pas songé à le tuer.

La soirée était sombre et froide. Il n'y avait pas de vent, mais c'était une nuit qui faisait sentir que l'hiver était arrivé. Lucienne s'enfonça dans la ville à pas nerveux. Elle ne voulait pas prendre le tram ; elle n'avait pas faim, pas soif. Elle n'avait même pas besoin de réfléchir au trajet ; elle connaissait chaque coin, chaque croisement. Sur le Roelof Hartplein, elle ne leva même pas les yeux pour jeter un coup d'œil à une maison où elle avait vécu huit ans. Elle ne reverrait plus jamais tout ça. Elle ne ressentait aucun poids, aucune douleur ; au contraire, elle se sentait libre, légère. Je suis enfin sortie de l'enfance, se disait-elle.

Des souvenirs défilèrent rapidement dans sa mémoire. Une demi-douzaine de femmes, toutes très belles, qui avaient été gentilles avec elle – n'était-elle pas l'orgueil de son père ? Le beau visage pâle de Dario. Les yeux de Franco. Les Italiens dans leurs chandails bariolés et leurs pantalons ajustés, assis nonchalamment à la terrasse d'un café. Le dos d'Erich Kleider, dominant le Concertgebouw, et la *Septième symphonie* de Beethoven.

Elle jeta son gant droit dans une poubelle ; il était couvert de sang. Sa manche était tachée, mais ça ne se voyait presque pas. Elle avait atteint le Spiegelgracht quand elle se rendit compte qu'elle avait l'air idiote avec un seul gant à la main gauche, et le jeta aussi.

La marche lui fit du bien. Elle avait failli se faire prendre au collet, mais elle avait tranché la corde. Sur le Konigsplein, au croisement avec le Singel, elle manqua se faire écraser. À la gare, elle découvrit qu'elle avait toujours le retour de son billet Bruxelles-Amsterdam. Il n'était pas tard. Elle pourrait être rentrée et couchée pour minuit. Aujourd'hui c'était congé, mais demain elle travaillait ; voilà au moins quelque chose de réel.

Il faisait chaud dans le train ; elle enleva son manteau et le pendit de façon que sa manche tachée n'apparaisse pas. Elle pensa vaguement à l'avenir.

Elle pourrait dire au garage qu'elle avait changé d'avis – ils n'y verraient rien d'extraordinaire. Mais elle ne voulait pas y rester longtemps. La Belgique lui paraissait désormais trop petite. Bon, elle pouvait aller n'importe où, faire ce qu'elle voulait. Elle avait plein d'argent. Pourquoi pas en France, ou en Allemagne ? Elle parlait les deux langues. Non, pas en Italie, merci bien.

— Alors Lucienne, quelle lâcheuse. Ça aurait été mieux si tu étais restée avec nous.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé – tu étais malade ? Ah, tu as eu raison de rentrer. On a compris ; on ne s'en est pas trop fait pour toi. Notre Lucienne ; merde. Elle sait se défendre ; y a pas à s'en faire pour elle.

— Lucienne, il y a une DS noire dehors avec un feu arrière en miettes. Tu pourras nous la rentrer quand tu auras une seconde ?

— Tu as vu Ben, Luce ? Il y a un type qui le demande au bureau.

— Robert, prête-moi ton couteau, j'ai perdu le mien comme une imbécile.

— Garde-le. Ce sera une grande victoire si j'arrive à te faire accepter quelque chose de moi.

— Qu'est-ce que tu deviens sentimental, mon pauvre vieux !

Elle n'avait pas envie de partir. Elle était heureuse ici, et libre. Tôt ou tard, il faudrait qu'elle s'y décide. Mais pour l'instant cela lui faisait du bien d'être quelque part où on l'acceptait, la respectait et l'aimait. Si elle avait envie de se marier, elle pouvait le faire le lendemain. Bernard, par exemple. Un type bien. Sa pauvre Léonie – pour autant qu'elle sache, Léonie devait être morte à cette heure, bien que Bernard ne lui ait rien dit. Ses enfants aussi l'adoraient. Elle n'avait pas beaucoup de goût pour les enfants, mais elle pourrait apprendre.

Si elle devait raconter à Bernard ce qui s'était passé – non pas qu'elle y songeât – elle savait qu'il comprendrait.

Elle se demanda si Stam était mort. Et s'il l'était ? Sa femme serait plus riche d'une Mercedes. Et quelqu'un serait trop heureux de reprendre à son compte le trafic du beurre.

Elle n'aurait pas pu dire pourquoi elle ne prit jamais la peine de retirer de son trousseau les clefs du pavillon. Quel usage en avait-elle ?

*

* *

— Et voilà que vous m'avez fait tout déballer, une fois de plus, conclut Lucienne avec lassitude.

« Il fallait que vous veniez disséquer le problème, et me montrer qu'il avait raison et que j'avais tort. Me faire payer. Je n'ai plus de quoi payer. En le tuant, je me suis tuée.

— Vous ne pouviez pas savoir, dit Van der Valk. Vous ne pouvez comprendre que maintenant que je vous ai dit ce que je savais et que j'ai réuni les pièces du puzzle – le reste était inévitable, une fois que nous avons confronté les deux histoires. Il a été pris au piège de son passé, et vous au vôtre. Vous vous êtes enfuie à Bruxelles. Personne ne reconnaîtrait la fille de M. Englebert sous un bleu de mécanicien. Et ici, en Hollande, personne ne reconnaîtrait Gérard de Winter. Vous aviez tous deux honte de votre passé, et tous deux il vous a rattrapés. Vous aviez tort, parce qu'il vous offrait une nouvelle vie ; vous auriez dû lui accorder la sienne.

— J'aurais pu. Je l'aurais fait. Pourquoi a-t-il fallu que j'entende cette conversation ?

— J'ai des questions de ce genre, moi aussi. Pourquoi a-t-il fallu que je m'arrête prendre de l'essence en rentrant d'Erneghem ? Pourquoi est-ce moi qui me suis occupé de cette voiture blanche ? Moi, qui vous connaissais, qui vous ai retirée de la voiture de votre père. Je sais seulement que de telles choses se produisent.

— Avec quel résultat ?

— Je suis là à me demander pourquoi je ne vous arrête pas. J'aurais préféré ne pas entendre votre histoire. Ou peut-être ne l'avoir pas comprise.

— Je ne vous empêche pas de m'arrêter.

Son sourire fut amer.

— Vous avez eu l'occasion de me semer.

— Oui. J'ai vu. Vous avez laissé Bernard vous frapper.

Il changea soudain de tactique.

— Vous savez où est planqué l'argent ?

— Oui. Il me l'a dit. Il me faisait une confiance totale. Je ne comprends pas qu'il se soit arrêté à l'histoire de sa femme.

— Vous comprenez maintenant ?

— Oui... Au sud du puits vous trouverez un sorbier. C'est là. Je pense qu'il y en a un beau paquet.

Il y eut un long silence ; il se leva lentement.

— Vous comprenez, je ne vais pas vous emmener à Amsterdam. Cette ville à laquelle vous avez fait vos adieux. Mais il faut que je ramène quelque chose. Heureusement, l'argent sera parfait. Ils s'en foutent de savoir qui a tué Stam ; mais ils ne lui ont pas pardonné de les avoir escroqués.

— Vous voulez dire que vous ne m'arrêtez pas ?

— À quoi bon ? Vous n'êtes pas une criminelle. Partez où vous voulez. Nous ne nous verrons plus jamais. Allez trouver Bernard ;

dites-lui que vous êtes désolée d'être une pareille imbécile.

« Personne ne vous a vue ici. Personne ne sait rien de vous. La mort de Stam est une énigme. Tout le monde se satisfait de ce que ça en reste une. Moi compris. Je pourrais même dire moi tout spécialement.

« Maintenant, écoutez-moi bien. Il y a une chose que vous ne devez pas faire.

— Et quoi ? Oui, je sais ; il faut que je me taise.

— Exactement. Vous avez toujours la tentation de l'héroïsme. Comme Sarphatistraat. La grande scène, le sacrifice. Ne vous laissez plus avoir par ça.

— Par quoi ?

— N'ayez pas non plus l'idée de vous suicider. Vous n'êtes pas une criminelle, sinon je vous aurais arrêtée. Mais pour le coup vous en seriez une. Partez. Prenez cette petite Porsche, retournez à Bruxelles, et arrangez-vous pour que Bernard comprenne que je ne veux plus entendre parler de tout ça.

« Vous avez compris ? rugit-il soudain, furieux. Fini. Votre Stam était un gangster et un hypocrite, qui a entassé des mensonges jusqu'à ce que ça lui retombe dessus. Taillez-vous, connasse. J'en ai ras le bol de cette histoire sentimenteuse – bonne pour la presse du cœur. Je suis un flic. Je ne connais que les histoires réelles. Tout ceci n'existe que dans votre imagination.

Il respira un grand coup, et poursuivit à voix basse.

— Et ralentissez à la frontière. Ils ont froid, ils sont trempés, ils en ont marre, et ils ont probablement la gâchette facile, alors soyez prudente. Et arrêtez de pleurer votre virginité perdue – beaucoup d'autres filles qui valaient mieux que vous l'ont perdue de façon bien pire. Ne vous apitoyez pas sur vous-même. Vous avez enfin appris quelque chose sur l'amour.

« Une dernière chose. Votre Ben m'a offert jusqu'à son dernier centime pour que je vous laisse partir. Dommage que j'aie refusé. Et sa Léonie est morte, au fait, mais il ne vous l'a pas dit ; il aurait trouvé ça déloyal. Vous feriez mieux d'être une bonne épouse pour lui, ma fille.

Quand il entendit s'éloigner la petite Porsche, un déchirement dans le rideau du brouillard, il s'attela à sa dernière tâche. Il n'était pas facile de déterminer le Sud par cette nuit sans étoiles, et creuser la terre n'était pas une besogne agréable non plus par cette humidité glacée, mais il finit par trouver ce qu'il avait su qu'il trouverait un jour – depuis le moment où il avait sorti une clef de coffre de la poche du cadavre de Stam. Ah ! ils allaient être contents. Van der Valk ne trouve pas l'assassin, cet abruti, mais pour une fois il a beaucoup mieux. Bon, bon, il aurait dû accepter l'argent de Bernard. Il y avait là assez d'argent pour que toute la police d'Amsterdam ne songe pas à lui demander ce qu'il avait farfouillé tout ce temps à Bruxelles.

À la frontière, le temps était toujours aussi épouvantable. Peu de voyageurs passaient par un temps pareil et à une heure aussi tardive. Le garde rêvait d'un poêle ronflant, de grands bols de café bouillant, de Marijke, qui lui avait laissé défaire son soutien-gorge la dernière fois qu'il l'avait vue, d'arrêter une pleine voiturée de contrebandiers.

Le silence était sinistre, le brouillard étouffait les sons. On n'arrivait pas à savoir s'il épaississait ou s'il allait se lever. Parfois il lui semblait que oui, et puis non. La visibilité n'était pas si mauvaise – une cinquantaine de mètres par ici. Assez pour qu'une voiture puisse rouler assez vite.

Soudain, tout proche et déchirant le silence, il entendit le rugissement d'un moteur tournant à plein régime. C'était une voiture rapide – et un moteur puissant. Il s'avança, l'oreille dressée, la carabine calée dans le creux de son bras droit, le gauche prêt à faire signe de s'arrêter. Faites que ce soit un de ces salopards – et s'il ne s'arrête pas, je lui balance tout mon chargeur dans sa putain de bagnole.

Le conducteur invisible rétrograda brutalement et la voiture lui fonça dessus. Non, pas l'un de leurs fourgons blindés. Une Porsche Carrera, mais elle ne s'arrêtait pas. Sa main gauche saisit le canon de la carabine, il recula le pied droit pour s'équilibrer, et épaula, mais au moment où il cherchait la voiture dans son viseur, il entendit le crissement des freins sur la route glissante. Il courut le cœur battant, la carabine à la main. Qu'est-ce que c'était que ce fou ?

— On ne vous a jamais appris qu'il fallait s'arrêter aux postes frontières ? aboya-t-il avec fureur. Vous êtes à la frontière. Vous n'avez pas vu les panneaux : « Ralentir, Arrêtez-vous au contrôle » ?

La fin de ses vociférations mourut sur ses lèvres – c'était une jeune fille. Et pas mal du tout. Quels yeux ! Et cette bouche ! Marijke allait devoir défendre sa vertu quand il la verrait. Bien roulée la fille. Déjà radouci, il se pencha à la fenêtre.

— Nom de Dieu, Mademoiselle, vous prenez de sacrés risques. J'aurais pu vous tirer dessus – j'ai bien failli.

Elle avait un drôle d'air – de moquerie, aurait-on dit. Impossible. Est-ce qu'elle ne serait pas saoule ?

— Pas facile de lire les pancartes dans le brouillard, dit-elle.

Sa voix était sérieuse, mais elle souriait. Seigneur, on avait l'impression que cela lui aurait été égal qu'il lui tire dessus.

— Vous roulez beaucoup trop vite, Mademoiselle, dit-il sévèrement.

— Je ne m'étais pas rendu compte que j'approchais de la frontière.

La barrière n'était même pas à un mètre de son capot.

— Vous vous êtes arrêtée de justesse. Vos papiers, s'il vous plaît.

Il les regarda à peine ; Seigneur, une fraction de seconde de plus et il tirait.

— Ça ira. Je vous relève la barrière. Mais vous feriez mieux de conduire plus calmement. Vous n'allez pas vous jeter dans le décor.

Le douanier fit son apparition après avoir tardé à quitter sa cabane bien chauffée. Il se frottait les mains d'un air réjoui.

— Rien de caché là-dedans ? Y a guère la place, ha ha. Allez, Mademoiselle, bonne soirée.

Il trotta vers son refuge.

— Vous m'aviez prise pour un contrebandier ? demanda-t-elle au garde.

Encore ce ton ironique. Elle doit être saoule. Enfin, ça ne le regardait pas, il n'était pas de la police de la route.

— Hé, Mademoiselle, les gens qui roulent trop vite par ici, ils ont souvent des raisons bien précises, alors on est plutôt rapides quand les gens ne s'arrêtent pas là où ils devraient.

— Oui, fit-elle plus calmement, je comprends. Je tâcherai de faire plus attention.

Van der Valk rentra à Amsterdam dans sa Volkswagen poussive. La visibilité était mauvaise ; il arriva très tard. Arlette dormait, mais se réveilla lorsqu'il laissa bêtement tomber une chaussure.

— Où étais-tu ? soupira-t-elle d'une voix endormie.

— Crois-moi ou non, à la chasse au trésor. Je l'ai, c'est fini. Demain, je serai là pour le dîner, si Dieu le veut. Qu'est-ce qu'il y aura ?

— *Morue à la crème*, gémit-elle.

La composition, l'impression et le brochage de ce livre
ont été effectués par la Société nouvelle Firmin-Didot
Mesnil-sur-l'Estrée

pour le compte des éditions U.G.E.

Achevé d'imprimer le 14 mars 1986

Imprimé en France

Dépôt légal : mars 1986

N° d'édition : 1668 – N° d'impression : 4020

Cette *Frontière belge* avait tout, en 1965, pour être couronnée par un Grand Prix de Littérature policière : elle le fut.

Et Boileau-Narcejac, tout pour tresser des lauriers à son auteur, Nicolas Freeling : ils n'y ont pas manqué.

Intello, iconoclaste et gourmet, l'inspecteur Van der Valk, du Bureau Central de Police d'Amsterdam, est le héros d'une série de dix romans exceptionnels à plus d'un titre : études de mœurs description d'un pays, intrigues issues de conjonctures humaines poignantes, Van der Valk méritait bien sa place au gotha des "Grands Détectives" ;

10/18 est fier de la lui donner.

Tableau n° 3 (détail)

par Piet Mondrian

ISBN : 2-264-00751-6

Collection dirigée par Christian Bourgois